

Deuxième journée interrégionale autour des livres et de la petite enfance

PARIS - 8 avril 2014
au CENT QUATRE



Actions Culturelles
Contre les Exclusions
et les Ségrégations



Association loi 1901
28 rue Godefroy Cavaignac- 75011 Paris
☎ 01 43 73 83 53 - 📠 01 43 73 83 72
www.acces-lirabebe.fr
secretariat@acces-lirabebe.fr

Deuxième journée interrégionale autour des livres et de la petite enfance

8 avril 2014

Au CENT QUATRE – 5 rue Curial – Paris 19^{ème}

SOMMAIRE

Ouverture	2
Murielle SZAC, Ecrivain, rédactrice en chef chez Bayard, modératrice Marie BONNAFÉ, Présidente de l'association A.C.C.E.S., psychiatre psychanalyste Nicolas GEORGES, Directeur chargé du livre et de la lecture, service du livre et de la lecture, Ministère de la Culture et de la Communication	
Bébés, familles, bibliothèques	7
Evelio CABREJO PARRA, Psycholinguiste, Vice-Président d'A.C.C.E.S.	
Créer des histoires pour les bébés et les familles, c'est toute une aventure ! ...	21
Anne WILSDORF, Auteure, illustratrice	
Les enjeux de la petite enfance. Importance de la fonction narrative dans les premiers liens parents-enfants	30
Bernard GOLSE, Chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker enfants malades à Paris et professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent (université René-Descartes Paris V)	
Des espaces de travail interprofessionnels	41
Table ronde animée par Sophie RAT, Bibliothèque municipale de Dijon, Présidente du groupe ABF Bourgogne Céline MENEGHIN, directrice de la Bibliothèque départementale de la Somme Edith BARGES, membre et co-fondatrice de l'association « Lire C'est Vivre » Nathalie VIRNOT, animatrice-formatrice d'A.C.C.E.S. Tamara SAVITSKY-MIDENA, responsable de Groupement de Crèches - Direction de l'enfance et de la famille - Conseil général de la Seine-Saint-Denis Sylvie AMICHE, chargée de mission - Service de la Culture - Conseil général de la Seine-Saint-Denis Viviane EZRATTY, directrice de la Bibliothèque Françoise Sagan - Bibliothèque municipale de Paris X ^{ème}	
Conclusion	56
Marie BONNAFÉ, Présidente de l'association A.C.C.E.S., psychiatre psychanalyste	

Ouverture

Murielle SZAC

Écrivain, rédactrice en chef chez Bayard, modératrice

Je vais juste dire deux mots, Marie, si vous le permettez, pour vous présenter, ainsi que l'association A.C.C.E.S., aux rares personnes qui ne vous connaissent pas.

Marie Bonnafé est psychiatre psychanalyste. Elle a créé l'association A.C.C.E.S. avec le Professeur Diatkine et Tony Lainé il y a 32 ans. Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations : chaque mot compte. Vous avez des formes multiples d'actions qui incluent l'accompagnement sur le terrain, la formation, la recherche, et convergent toutes vers le même but : accompagner les enfants le plus tôt possible dans la découverte de l'acquisition de la culture du livre, de la langue écrite, et plus particulièrement avec les familles qui sont le plus loin du livre.

Durant toute cette journée, il va être intéressant d'échanger avec vous dans la salle. Je crois que vous êtes pour moitié des professionnels des bibliothèques et pour moitié de la petite enfance. Nous allons laisser le plus de place possible à ces temps de rencontre et de questionnement.

Je voulais que nous commencions cette deuxième Journée Interrégionale en demandant à Marie Bonnafé simplement ce qu'elle en attend, sachant que c'est elle qui va conclure notre rencontre d'aujourd'hui.

Marie BONNAFÉ

Présidente de l'association A.C.C.E.S., psychiatre psychanalyste

Bonjour. Je vous remercie vraiment beaucoup. Comme en 2012 à l'occasion de notre première rencontre interrégionale à la BnF, vous êtes nombreux à être venus des deux champs avec lesquels nous menons des projets, et nous savons que vous y êtes tous très actifs, professionnels du livre et professionnels de la petite enfance.

C'est la deuxième journée interrégionale que nous organisons. Tout d'abord, merci beaucoup à Nicolas Georges car c'est avec la collaboration du Ministère de la Culture que nous mettons en place ces journées, avec notre toute petite équipe qui rayonne sur un très grand réseau. Je l'ai dit mardi à la récente Journée du mécénat organisée par le

Ministère : nous sommes vraiment à un grand changement, avec le discours de la Ministre Madame Aurélie Filippetti, de la politique initiée par le Ministère il y a longtemps. Avec une prémonition remarquable, le Professeur René Diatkine, rencontrant Geneviève Patte en 1979, avait eu l'intuition de l'importance des bibliothèques dans le champ éducatif : peut-être encore trop méconnus en France, de tels projets sont vraiment en train de remplir leur rôle, dès les premières années de la vie, grâce justement à vous tous et à vous toutes dans la salle. C'est ce que nous attendons de vous.

Qu'attendons-nous, l'équipe d'A.C.C.E.S. ? Pourquoi sommes-nous à ce tournant ? Nous allons analyser avec Evelio Cabrejo, tout à l'heure, cette importance décisive qui doit être accordée à la pensée du jeune enfant. Cette année, nous avons voulu montrer comment cela dynamise l'ensemble des familles, les parents, les fratries aussi, et combien cela est important grâce à cette « résille ». Nous voulons conquérir, utiliser le réseau des bibliothèques, la « résille », c'était peut-être plus joli ! Maintenant que vous êtes présents ici, il s'agit de concrétiser et de mettre en place des projets qui permettent ces changements, avec des ramifications multiples.

Vous n'êtes pas seulement ici des personnes qui nous écoutent, vous êtes en train de créer avec nous. Dans la discussion, et surtout quand vous rentrerez chez vous et entre vous, cette résille, ce réseau, devra se construire en partenariat entre services de bibliothèques et services de la petite enfance et nous donner ces projets dynamiques et créatifs ensemble. Ce n'est pas nous qui vous donnons du bon lait. C'est comme pour les bébés : on en fait quelque chose, de belles réalisations et de belles idées.

Il y a une nouvelle idée aussi : nous voyons maintenant à quel point la qualité esthétique des livres que nous proposons aux bébés est importante. Un auteur va parler ce matin, Anne Wilsdorf. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir un livre entre les mains, celui de Tana Hoban à propos duquel j'ai entendu une jolie observation il y a peu de temps. Quand on a des albums de qualité un peu moyenne dans un groupe de bébés et

qu'ils commencent à s'ennuyer, quand les parents se demandent « *mais qu'est-ce qu'ils font là ?* », tout à coup, avec ces beaux livres, le groupe des bébés s'anime et chaque bébé réagit. Maintenant nous devons répondre ensemble à des questionnements et voir comment mobiliser les familles.

Murielle SZAC

Merci, Marie. C'était tout à fait la demande. Vous avez parfaitement répondu.

Nicolas Georges, Marie vous a ménagé la transition absolue, n'est-ce pas ? Vous êtes Directeur chargé du livre au ministère de la Culture et de la Communication. Effectivement, votre Ministre Aurélie Filippetti vient de nous rappeler récemment son attachement à la fois à la littérature jeunesse et aux bibliothèques. Nous avons envie de vous entendre là-dessus et sur les services que vous dirigez, qui ont initié de nombreuses choses (la recherche, cette opération «Premières pages» qui entre dans sa deuxième étape, sa quatrième année de vie). Vous aurez peut-être quelques informations à nous donner là-dessus. Vous êtes, vous aussi, particulièrement attaché, je crois, au développement du livre et des bébés, toujours en lien avec les familles ?

Nicolas GEORGES

**Directeur chargé du livre et de la lecture,
Service du livre et de la lecture, Ministère de
la Culture et de la Communication**

Tout d'abord merci à Marie Bonnafé d'avoir introduit de façon aussi dynamique et entraînant cette journée, impressionnante par son public et remarquable dans sa diversité. Bonjour à tous nos nombreux collègues professionnels des bibliothèques, à tous nos amis des réseaux de la petite enfance. Je salue la mobilisation des uns et des autres qui montre combien cette problématique de l'accès des tout-petits à la lecture est importante et prise en considération par un réseau professionnel extrêmement dense.

Je voulais redire quelques mots du cadre général et des réflexions politiques qui animent le Ministère sur ces questions et que mes collègues du département des bibliothèques ici présents mettent en œuvre.

Pour la première fois au Salon du livre de Paris en mars dernier, en présence des éditeurs, des libraires et des lecteurs bien entendu, Madame la Ministre de la Culture a consacré son discours aux bibliothèques. Cela

n'allait pas de soi et a été remarqué par les professionnels présents dans la salle qui attendaient que l'on parle d'eux et je crois que les professionnels des bibliothèques ont été satisfaits...

Il est bon d'en rappeler quelques éléments essentiels : la bibliothèque est le lieu du pluralisme où se construisent tous les savoirs, où toutes les opinions doivent pouvoir s'exprimer, se confronter. Dans un moment comme celui que nous vivons, il est important de rappeler que les professionnels ont incontestablement un rôle à jouer de ce point de vue, notamment pour ce qui concerne les propositions faites à la jeunesse, et aux plus jeunes en particulier.

Le second élément qui doit être souligné est que 2014 est l'année des bibliothèques et en cela l'aboutissement d'un long processus de croissance de la lecture publique, plus souterrain que celui du marché du livre avec ses cycles plus économiques. Les cycles sociaux, sociologiques de la lecture publique sont en effet plus longs. Depuis longtemps nous travaillons tous de concert et nous sommes finalement arrivés à quelque chose dont nous pouvons être fiers : ce réseau important qui s'est construit depuis trente ou quarante ans. Nous fêterons en 2015 les débuts des sections jeunesse avec la création de la Petite Bibliothèque Ronde et aussi les cinquante ans de L'école des loisirs, un demi-siècle de grands changements dans la diffusion du livre de jeunesse.

Tout cet effort soutenu, parfois obscur, parfois plus connu, aboutit aujourd'hui à ce que le premier réseau de diffusion culturelle de notre pays, soit, incontestablement, le réseau des bibliothèques avec 16 000 points de lecture sur le territoire. C'est un réseau remarquable, précisément dès le moment où l'on souhaite aborder des problématiques comme celle du lien avec les familles, du rapport des familles à la culture et à la lecture. Les moins de quinze ans, les plus jeunes de nos praticiens des bibliothèques, représentent déjà 40 % de notre public.

Une réflexion s'est également engagée pour des bibliothèques plus proches encore de leur territoire, notamment par des collaborations plus ouvertes avec l'ensemble des acteurs, qu'il s'agisse des acteurs sociaux ou des acteurs de l'Éducation nationale, au moment où cette dernière ouvre un pan entier du

temps scolaire aux activités périscolaires. Je pense qu'un certain nombre d'entre vous sont sollicités par les communes, par les élus des villes, pour savoir comment utiliser de façon intelligente (pour les jeunes et également les plus jeunes qui sont aujourd'hui l'objet de notre attention) ce temps qui s'ouvre dans la journée des enfants.

Au sein du service du livre et de la lecture, nous avons engagé une étude importante sur les activités en bibliothèque à destination des enfants et des publics scolaires. Les premiers résultats de cette enquête réalisée auprès d'un panel de 340 établissements soulignent d'ores et déjà la forte implication des bibliothèques territoriales dans le temps scolaire ainsi que des partenariats soutenus avec les acteurs de l'accueil des enfants sur le temps périscolaire et dans les structures de la petite enfance.

La priorité donnée à l'Éducation Artistique et Culturelle sera renforcée par des crédits nouveaux octroyés aux Directions Régionales des Affaires Culturelles. La Ministre a également annoncé l'organisation dès 2015 d'une grande manifestation nationale dédiée à la lecture des jeunes et à la littérature jeunesse. Sa conception et son organisation seront confiées au Centre national du livre, lequel animera à cet effet un groupe de réflexion avec les représentants de l'ensemble des professionnels concernés.

Un certain nombre d'actions déjà menées par le Ministère en partenariat avec les collectivités territoriales seront renforcées, diffusées plus largement sur le territoire, comme cela a été rappelé pour l'opération nationale «Premières pages». Dédié à la sensibilisation des tout-petits et de leurs familles aux livres et à la lecture, ce dispositif national s'est appuyé pendant trois ans sur un partenariat expérimental avec la Caisse nationale des allocations familiales qui a souhaité se retirer en 2013. Une nouvelle formule, plus large, a été lancée pour 2014 dans le cadre du grand projet d'éducation artistique et culturelle : une territorialisation des projets avec un rôle accru des conseils généraux, une ouverture à toute la tranche d'âge allant de la naissance à trois ans, la mise en place des parcours éducatifs en lien avec la préscolarisation et la redéfinition du rôle de l'État comme accompagnateur et coordinateur.

Un succès, je pense, pour cette seconde phase : de sept départements participants, nous sommes désormais passés à douze ; nous ont en effet rejoints cette année la Somme, la Creuse, le Cantal, l'Hérault, la Dordogne, les Pyrénées-Atlantiques et la Marne. J'espère, comme le disait Marie Bonnafé, que la résille va encore s'étendre.

Plus généralement, je rappelle l'intérêt du Ministère de la Culture pour toute la problématique de la lecture des plus jeunes, spécifiquement au moment où, pour vous et pour certains acteurs associatifs, les temps deviennent de plus en plus durs et où nous souffrons des difficultés budgétaires qui nous sont imposées dans l'effort que notre pays fait pour surmonter la crise.

Il me semble important de réaffirmer notre présence à vos côtés, la présence de l'administration centrale, de nos directions régionales des affaires culturelles, et de faire un appel à une mobilisation constante et générale de l'ensemble des acteurs du livre autour de la question tout à fait cruciale de l'apprentissage du livre et de la lecture par les plus jeunes. Cela peut se faire par des actions de terrain, mais également par une réflexion théorique plus générale qui a été menée par A.C.C.E.S., en termes notamment de développement de l'offre de formation, de visibilité des observatoires des pratiques de lecture et de conception d'outils en direction des professionnels et également des familles. Je ne doute pas que notre journée commune, la journée d'A.C.C.E.S., sera le lieu où préciser nos objectifs et nos ambitions.

Je prône également, c'est mon rôle, une conjonction, une coordination parfaite entre les services institutionnels que sont les bibliothèques, et les acteurs d'autres réseaux, qu'il s'agisse des réseaux de politique familiale ou de ceux des acteurs associatifs, dans un rôle qu'il faut redéfinir. J'ai indiqué que cela fait longtemps que nous travaillons ensemble, que nous avons élaboré des pratiques, des théories et des actions conjointes, que cela a porté ses fruits. De plus en plus de bibliothèques se sont saisies de ces questions, et parfois intégré dans leurs équipes des professionnels de la petite enfance.

Ce travail conjoint, ces chemins parallèles que nous suivons au terme de vingt années de travail commun, peut-être faut-il les redéfinir et imaginer d'autres collaborations au moment où s'affirme parfaitement le succès des acteurs historiques et des acteurs associatifs qui se sont engagés les premiers sur ces questions.

Je saluerai pour terminer nos partenaires de «Premières pages», Murielle Szac et Anne Wilsdorf qui s'exprimera tout à l'heure, les professionnels d'A.C.C.E.S. avec lesquels nous travaillons depuis si longtemps dans une communauté d'esprit complète, vous tous qui êtes dans la salle, ainsi que nos collègues des affaires sociales puisque la Directrice générale Sabine Fourcade s'exprimera ce soir en conclusion de ce colloque. Je vous souhaite une excellente journée de travail.

Murielle SZAC

Merci beaucoup pour cet enthousiasme. Je pense que le message que vous faites passer, notamment de renforcer encore les liens et les relations, la collaboration entre les différents acteurs, devrait être reçu cinq sur cinq dans cette salle. Avez-vous quelques instants l'un et l'autre pour répondre aux premières questions de la salle ? Si vous avez des questions, c'est le moment de les formuler.

Huguette SCHOENAH

Éducatrice de jeunes enfants retraitée

Bonjour. Je salue l'ensemble de l'équipe d'A.C.C.E.S. avec qui je travaille depuis de longues années. Je suis à la retraite depuis le mois de juillet, une chose un peu bizarre, mais je continue à travailler la thématique du livre. Je suis actuellement en plein Festival du livre jeunesse que Marie Bonnafé connaît puisque nous l'avons invitée un jour à ce festival, ainsi qu'Evelio Cabrejo et toute l'équipe.

Je voulais poser une question. J'étais déjà présente à la première journée. J'avais pour projet de mener l'action «Premières pages» en l'Alsace et on m'avait dit que l'on avait arrêté le projet. J'ignorais qu'il y avait une deuxième session. Je voulais savoir comment il fallait procéder, à qui s'adresser pour mener cette action.

Nicolas GEORGES

Trois de mes collègues et collaborateurs sont dans la salle. Le plus simple est de vous adresser directement à eux. Mais je précise que l'action ne s'est pas arrêtée, loin de là.

Nous l'avons simplement transformée pour la relancer d'une certaine manière puisque ce partenariat qui était dès le départ expérimental, que nous aurions souhaité sanctuariser avec la Caisse nationale des allocations familiales, s'est arrêté en 2013. Nous avons imaginé les modalités d'une relance de l'opération sur des bases, je l'ai rappelé tout à l'heure, qui ont plutôt séduit les départements qui sont les chevilles ouvrières de cette question, qui ont continué à séduire certaines caisses d'allocations familiales qui ont souhaité continuer, même si la Caisse nationale n'était plus présente, le partenariat qu'elles menaient avec les bibliothèques, notamment les bibliothèques départementales. Nous sommes passés à douze départements. Ces opérations se construisent petit à petit, un peu comme la politique de lecture en direction de la jeunesse que nous avons soutenue. Toute la structure sera expliquée de façon beaucoup plus détaillée que je ne peux le faire, par mes collègues, qu'il s'agisse de Zaïma Hamnache, de Thierry Claerr ou de Fabien Plazannet, tous présents dans la salle.

Huguette SCHOENAH

Merci. Elle est menée chez nous par des orthophonistes, mais ce n'était pas du tout dans le cadre de «Premières pages». C'était tout à fait différent.

Murielle SZAC

Peut-être pouvons-nous donner un instant la parole à Zaïma Hamnache. Je vous rappelle que vous trouverez un nombre important d'informations sur le site « Premières pages »¹.

Zaïma HAMNACHE

Chargée de mission au bureau de la lecture publique, Ministère de la culture

Bonjour à tous. Pour répondre à ta question, Huguette, puisque nous nous connaissons, je voudrais rappeler que «Premières pages» est avant tout une action territorialisée, portée en priorité par les collectivités territoriales qui doivent les piloter et qui peuvent faire appel à une association ou un opérateur dans le cadre d'un partenariat. Nous aurons l'occasion d'en reparler cet après-midi en détail puisque Céline Meneghin, Directrice de la BDP de la Somme, vient d'entrer dans le nouveau dispositif de «Premières pages».

¹ www.premierespages.fr

Murielle SZAC

Nous pouvons rêver que ce dispositif se retrouvera partout en France un jour.

Nicolas GEORGES

C'est notre objectif.

Murielle SZAC

Si vous me permettez une anecdote personnelle, nous étions sur le stand au Salon du livre de Montreuil, je crois, lorsque votre Ministre, dans sa première année d'exercice, est passée. Nous lui avons parlé de «Premières pages» et elle a dit :

« Mes services font des choses formidables avec un terrain formidable : il faudrait que ce soit partout en France. »

Nicolas GEORGES

Nous sommes contents que ce travail soit reconnu par notre Ministère.

Murielle SZAC

Y a-t-il d'autres questions dans la salle ? Tout le monde est très sage et silencieux. Nous allons peut-être demander à Evelio Cabrejo Parra de venir nous rejoindre.

Bébés, familles, bibliothèques

► Evelio CABREJO PARRA

Psycholinguiste, Vice-Président d'A.C.C.E.S.

Muriel SZAC

Evelio Cabrejo Parra, je pense que pour tous ceux qui travaillent avec A.C.C.E.S., vous êtes un compagnon de route connu : psycholinguiste, ancien universitaire spécialisé dans l'acquisition du langage. Les trois mots qui composent le titre de votre intervention sont les trois mots, je crois, qui vous constituent : « *bébé, famille, bibliothèque* ». Nous avons toujours plaisir à vous entendre nous replonger dans ce bain de langage à partager avec les familles. Merci à vous.

Evelio CABREJO PARRA

Merci. Je dirais merci et mon admiration à tous ceux qui ont participé à l'organisation et à l'animation de cette journée. Merci au ministère de la Culture, merci pour ce discours extrêmement enthousiaste et clair sur l'engagement des responsables de la Culture par rapport à la petite enfance. Le projet « Premières pages » va prendre de nouvelles directions, se transformer - une nouvelle naissance qui va nous faire vibrer tous. Merci de votre présence.

Ces trois mots : « *bébé, famille, bibliothèque* » sont la condensation de tout ce que nous pensons à A.C.C.E.S. : ils sont présents dans nos réflexions théoriques, dans nos projets et dans nos pratiques de terrain. En effet, il s'agit d'une transmission culturelle. Nous les humains possédons deux patrimoines, le patrimoine culturel et le patrimoine biologique. François Jacob nous a légué dans son livre extraordinaire, *La Logique du vivant*, de quoi comprendre en quoi consiste le patrimoine biologique.

Mais nous sommes concernés également par le patrimoine culturel. Une partie du patrimoine culturel se transmet d'une manière naturelle – nous n'avons pas besoin de moyens pédagogiques – et une partie du patrimoine culturel a besoin d'enseignement. C'est le patrimoine culturel transmis par l'enseignement.

Par exemple, la transmission de la langue orale se fait naturellement. Aucune société du monde n'a considéré nécessaire de donner des cours au petit bébé pour qu'il ap-

prenne à parler. Il suffit de parler à ce bébé et il fait son travail ! L'acquisition de la langue maternelle se fait pendant les cinq premières années dans toutes les cultures. Même pour une langue aussi difficile que le chinois, les bébés chinois n'ont pas besoin de cours. Dans toute culture il y a une régularité. Comme pour l'apparition de la marche et la poussée des dents, le bébé apprend à parler pendant les cinq premières années. Si la langue n'est pas installée dans les cinq premières années, cela peut commencer à poser des problèmes.

Je voulais insister sur cette capacité qu'a le bébé de s'approprier le patrimoine culturel à condition qu'on le lui donne. C'est par cela que nous sommes concernés. Il est difficile d'entrer dans le monde d'un bébé. La pensée de l'enfant est extrêmement difficile à concevoir par la pensée de l'adulte, mais nous savons que les bébés pensent. Nous avons des difficultés pour la rendre intelligible. La langue est une bonne entrée pour rendre intelligible ce qui se passe dans cette petite boîte qui vient au monde et qui commence à s'approprier le patrimoine culturel qu'on lui propose, là où il est né.

La langue est le prototype des traditions culturelles. C'est par accident que nous naissons et vivons ici ou là, et que nous parlons français, chinois ou espagnol. La langue est le prototype de la transmission culturelle. C'est pour cela que les Latins disaient : « *l'infans* », celui qui ne parle pas encore. Tout est dans ce mot : « *encore* ». « *Infans* » est le mot qui a donné tout le lexique de la langue française d'enfant, infantile, enfance. *L'infans* vient au monde avec la faculté du langage mais n'a pas encore la langue. Dans ce petit « *encore* » se trouve la responsabilité des parents, des adultes, de tous les professionnels de la petite enfance qui devront essayer d'alimenter la faculté de langage inhérente à l'espèce humaine.

Grâce à la faculté du langage déjà présente à la naissance – voire avant la naissance – l'acquisition des langues est possible. C'est là qu'actuellement l'acquisition de la langue par l'enfant nous pose de grandes difficultés de théorisation. La psychologie classique du

développement cognitif associait l'acquisition du langage à l'apparition des premiers mots, mais cela se joue bien avant. Piaget lui-même disait que l'apparition du langage constituait une espèce de révolution copernicienne dans le développement cognitif.

Aujourd'hui, nous savons que la faculté du langage est présente à la naissance, mais pas la langue. En quoi consiste la faculté du langage ? Elle consiste d'abord en ce que l'être humain vient au monde équipé d'une capacité de perception auditive – quand il n'a pas de problèmes, de maladies qui vont empêcher la construction de la perception auditive. Le bébé vient au monde équipé d'une aptitude à « s'accrocher » à la voix humaine. Il a une sensibilité très particulière à ce que l'on appelle la voix. Il ne traite pas la voix comme les autres sons du monde, celui de la voiture qui passe dans la rue par exemple. Cette sensibilité à la voix va créer l'un des premiers liens symboliques parce que le bébé s'attache à la voix maternelle. Il va distinguer la voix maternelle de toutes les autres voix qui l'entourent. Dans cette finesse de la perception, de la distinction des voix, il y a déjà une mise en mouvement de l'activité de penser. Distinguer la voix de la mère de la voix du père constitue un acte de pensée.

Nous passons toute notre vie à distinguer, à différencier ce qui se passe dans l'esprit. C'est par là que commence la pensée : une activité d'identification/ différenciation. Il faut donner aux bébés la possibilité de distinguer des voix. Si le bébé n'entendait qu'une seule voix, ce serait un problème. S'il passait tout son temps à n'écouter que la voix de sa mère, ce ne serait pas très intéressant. Il y a aussi la voix du père – cette chose que l'on n'entend pas mais qui arrive et qui produit cette espèce de pulsion psychique. Il faut l'entendre. C'est ce qui crée cette dynamique de l'espace de la pensée pour pouvoir comparer et différencier des choses.

C'est par l'intonation de la voix que les bébés commencent à construire du sens. Voilà une autre compétence naturelle. Nous n'avons pas besoin d'expliquer à quelqu'un : « Attention, tu dois apprendre à construire du sens. » Non, cela vient naturellement par l'intonation de la voix. Toute langue a une manière de caresser linguistiquement les bébés. Il y a des *baby talks* dans toute langue, une manière très spéciale de parler.

En français, quand vous parlez à un bébé, vous lui parlez lentement : « *Tu as faim ? Tu es fatigué ?* » La dernière syllabe est très longue, c'est une éternité. Il faut donner aux bébés très vite, par l'intonation de la voix, des clés pour pouvoir déchiffrer les structures de la langue.

Moi, quand je parle français, je prononce toutes les syllabes avec la même égalité temporelle et cela donne mon accent. Très vite, l'adulte, dans sa relation avec le bébé, va lui transmettre une quantité de clés musicales qui permettent au bébé de capter cette chose tellement complexe qu'est une langue. La linguistique ne peut pas expliquer une langue complètement.

Nous avons créé des centaines de langues, mais la langue française restera insaisissable. Le bébé a cette capacité qui nous échappe scientifiquement : si on lui parle, il fait son travail, il découvre comment la langue est constituée et comment elle fonctionne. C'est immense, tout cela. C'est pour cela qu'il faut donner la langue aux bébés. Donner la langue de la vie quotidienne, bien sûr, mais aussi la langue dans sa grande diversité : la langue de la poésie, la langue de la littérature. Nous n'aurons jamais donné assez de langues à un bébé.

Nous passons tout notre temps à parler aux bébés dans la langue de la vie quotidienne. C'est une langue extrêmement importante, mais c'est la langue de l'injonction. Quand le bébé commence à marcher à quatre pattes : « *Ne touche pas cela !* », « *Viens ici !* », etc., ce ne sont que des injonctions. C'est nécessaire pour introduire des limites, mais pour l'introduire dans la culture il faut aussi lui donner une langue à écouter : la langue de la berceuse, la langue de la littérature du berceau, la langue de la poésie, la langue des textes littéraires. Pourquoi ? Parce que le bébé n'est pas – comme les adultes – enchaîné par le contenu des mots pour savoir ce que l'autre veut dire : le bébé est enchaîné par la musique de la langue. Chaque auteur a un style, et derrière chaque style se cache une musique différente. Le bébé est sensible à cela.

C'est grâce à cette musique que le bébé va commencer à instruire la langue dans toute sa complexité, sans que ne lui soit donné aucun cours.

Cette compétence naturelle, qui permet de s'approprier ce patrimoine extraordinaire qu'est une langue, est un préalable pour s'approprier ensuite d'autres compétences, comme la lecture et l'écriture. Pour apprendre à lire et à écrire, nous avons besoin de cours mais la compétence acquise est une prolongation d'une compétence naturelle. Nous devons faire une différence profonde entre une compétence naturelle et une compétence acquise, mais nous ne devons pas oublier que les compétences dites « acquises » se nourrissent de compétences naturelles.

Il faut donc permettre à l'enfant de découvrir ce qu'est le livre avant son entrée à l'école. C'est alors que la bibliothèque, la famille, tous les professionnels de la petite enfance, ont une très grande responsabilité. Je parle de la responsabilité de permettre à l'enfant d'entrer dans ce monde tellement complexe du livre.

Le livre est cher mais il est gratuit à la bibliothèque ! Beaucoup de familles ne savent pas qu'il y a des lieux où l'on peut emprunter des livres gratuitement, qu'il suffit d'une carte d'identité, d'une fiche qui indique son adresse. Le rôle de la bibliothèque est important : c'est là qu'il y a le patrimoine culturel d'une nation ! Comme il faut transmettre le patrimoine culturel, il faut aussi aller chercher la nourriture à la bibliothèque.

Je pense que nous naissons deux fois. Nous naissons biologiquement et nous naissons psychiquement. Le langage est la matrice symbolique de la naissance du sujet humain. Bien sûr, la bibliothèque va jouer un rôle extrêmement important. La langue de la vie quotidienne a sa richesse, mais la langue des livres est différente. Bien avant que les livres apparaissent dans la civilisation, il y avait la langue du récit. On peut remonter à l'origine de l'humanité. Il y a une organisation de la pensée différente dans la langue de la vie quotidienne et dans la langue du récit. Les contes sont une forme d'oral écrit. Il y a une ressemblance très profonde entre le conte et le langage des livres.

La langue orale a une manière de fonctionner très déconcertante. Nous ne nous en rendons pas compte quand nous parlons. Quand nous sommes nés là-dedans, nous nous confondons avec la langue et nous ne la voyons pas. Mais c'est quand nous commen-

çons à l'analyser que nous découvrons tous les pièges de la langue orale et que nous sommes déconcertés en essayant de savoir comment un enfant peut s'approprier cela.

Un exemple. Vous arrivez à l'école et on vous dit : « *Une phrase doit avoir un sujet, un verbe et un complément.* » On dit en français : « *Pierre a cassé la tasse.* » qui a un sens complet. Quand vous parlez, vous ne dites pas : « *Pierre a cassé la tasse.* » mais : « *La tasse, Pierre, il l'a cassée.* » Vous mettez tout d'un coup quelque chose qui devrait être à la fin de la phrase au début. Au lieu de dire : « *Mon père a donné la voiture à la casse.* », on va dire : « *La voiture, mon père il l'a donnée à la casse.* » Nous mélangeons, mais il y a quand même des règles. On ne dit pas en français : « *Pierre la tasse* » sinon on comprend que le monsieur s'appelle Pierre-la-Tasse. On va dire : « *Pierre, la tasse, il l'a cassée.* » L'enfant doit se rendre compte que ce n'est pas la tasse qui casse Pierre. Il va construire une reconnaissance profonde, ce que l'on appelle en grammaire une analyse logique par la relation. Toute la langue de la vie quotidienne est comme cela. Il y a une surface d'organisation qui joue dans tous les sens, mais il faut aller chercher au-delà de cette surface comment les choses sont organisées.

C'est pour cela que Chomsky (qui a tellement influencé la linguistique moderne) a été obligé de créer les concepts de « structure de surface » et « structure profonde ». La vraie captation de la langue n'est pas dans ce que nous pouvons appeler les « structures profondes », je n'ai pas besoin d'avoir dit une phrase pour dire quelque chose : quand je dis : « *Au secours !* », tout le monde comprend de quoi il s'agit.

La langue de la vie quotidienne met en scène des choses avec une variabilité impressionnante. L'enfant doit se débrouiller pour capter les régularités qui se cachent derrière tout cela. C'est quand on est linguiste que l'on se pose la question : « *Comment fait-on pour apprendre à parler ?* » Il faut nourrir cette compétence de la langue sous des formes extrêmement variées. Quel cadeau vous faites aux enfants si vous leur lisez tous les jours un petit texte ! C'est une nourriture symbolique où l'enfant, en écoutant, se met en position de construction du sens. On entend et on écoute.

Chaque fois qu'un être humain se trouve en position d'écoute, il est en train de construire un sens et il comprend comme il peut. C'est pour cela qu'il faut lire des livres, parce que (vous en êtes témoins, tout le monde le sait) dès que l'on se met à lire, le bébé se met à écouter et vous regarde. Les enfants sont en train de courir partout : on se met à lire : ils s'immobilisent. L'enfant est en train de se concentrer mentalement et la motricité corporelle se transforme lentement en motricité psychique, en activité de production de la pensée. Il faudrait permettre cela : courir partout et de temps en temps se mettre en position d'écoute.

Nous ne savons pas ce que l'enfant comprend mais nous savons qu'il comprend quelque chose, et c'est largement suffisant. Il comprend différemment de l'adulte et de temps en temps cela tombe pile, très bien. Et si très souvent, il part dans une autre direction, cela le fait travailler mentalement. L'enfant est tellement doué ! Cela ne fait pas très longtemps, je voyais une mère avec un bébé dans un zoo. Une chèvre arrive et la mère dit à son bébé qui devait avoir environ douze mois : « *Regarde, une caresse !* » Le bébé prend son bras et le met derrière lui. Ce sont des moments extraordinaires. La mère lui a dit : « *Regarde, une caresse !* » et le bébé a compris quelque chose qui va au-delà de tout cela. Derrière cette invitation de faire une caresse à la chèvre, il dit : « *Je ne vais pas dans ce sens-là* » et met sa main derrière lui.

C'est comme cela que vous créez les premières communications avec le bébé, les premiers liens, les premières intersubjectivités. Un bébé qui ne peut ni parler ni bouger sa tête (vous êtes témoins de tout cela, les professionnels de la petite enfance), si vous lui donnez quelque chose d'amer, il s'arrange pour cracher. Quand vous lui donnez quelque chose de sucré, comme il est content ! Puis il va commencer à fermer la bouche si cela ne lui plaît pas. Ensuite il va renforcer son geste de refus en se couvrant la bouche avec sa main et en tournant la tête. Il se pose ainsi en sujet.

Il envoie des messages, il crée des liens, il accepte ou refuse, c'est la faculté du langage. Ce n'est pas encore la langue. Nous sommes dans un monde tellement complexe ! Il faut accompagner le bébé dans ce voyage. C'est pour cela que vous avez une

responsabilité extraordinaire. Nous savons maintenant de quoi a besoin un bébé pour se construire psychiquement. La pharmacologie nous a donné des mélanges qui permettent d'alimenter les besoins biologiques du bébé pour son développement. Tous ces laits, toutes ces poudres que j'achète contiennent ce dont l'organisme a besoin pour son développement.

Mais nous connaissons mal les besoins psychiques du bébé. De quoi a besoin un bébé pour se nourrir symboliquement ? Il s'agit de la nourriture symbolique. C'est pour cela que je le répète : dans toutes les langues, il faut qu'il y ait des berceuses et des comptines. C'est nécessaire pour construire le bébé. Ce sont *los cantos de cuna*, « les chansons du berceau », en espagnol. Vous connaissez la berceuse du berceau ou l'objet qui va et vient avec cette musique et la répétition du mouvement qui calme et soulage le bébé. La berceuse calme et soulage le bébé. Comme la voix qui calme, soulage, accompagne et berce le bébé.

C'est pour cela que le bébé s'attache aux voix des personnes qui l'entourent. C'est un attachement, un des premiers liens symboliques. Ce n'est pas irréal de s'attacher à la musique d'une voix. Si cette voix lui parle de la vie quotidienne, lit des poèmes, chante des berceuses, lit de beaux textes littéraires, le bébé est un petit voleur qui va capter tous ces éléments, cette acoustique, pour construire sa propre voix. C'est comme cela qu'il babille.

Il commence à chanter comme un oiseau et il babille dans un moment de bien-être. C'est tellement important ! Lorsqu'un bébé babille, il faut être capable d'entrer en relation avec lui. Il y a un dialogue syllabique qui se fait entre l'adulte et le bébé. Quand le bébé est dans son petit « *ta tata* », si vous lui dites « *ta, ta, ta* », le bébé entre dans ce dialogue syllabique. Reprendre la petite syllabe du bébé est une manière de dire : « *Je suis sensible à ton activité psychique. Ce que tu fais m'intéresse. Je t'envoie un écho de ma propre activité psychique.* » C'est le rôle de l'adulte : dans cet écho, il devient un miroir qui permet au bébé de se regarder dans sa propre activité psychique. C'est comme cela que l'être humain se construit : par le miroir que les adultes lui renvoient, où il peut se regarder.

Ce que je suis en train de vous raconter peut paraître romantique, mais c'est comme cela que l'on se construit. On se construit toujours par un jeu d'identification/ différenciation. Encore une fois, le mystère de la langue orale entre dans ce processus. Voilà une chose fondamentale. Pourquoi un adulte qui est déjà intelligent, savant, est-il complètement nul pour apprendre une langue étrangère ? Chaque fois qu'il ouvre la bouche, il dit qu'il n'est pas né dans cette langue-là, qu'il vient d'ailleurs. La langue orale s'est construite par un processus d'identification/ différenciation dans lequel nous commençons à séjourner. C'est le schéma corporel qui est là, comme organisateur de tout cela. Pourquoi ? Ainsi la langue orale exige un ensemble de gestes pour produire des sonorités. Le premier geste qu'un bébé doit apprendre à utiliser est celui de la respiration, capacité avec laquelle il vient au monde.

Il faut que très vite, cet air qui part des poumons soit travaillé avec une obstruction. L'obstruction doit être totale ou partielle : c'est de là que vient la voix. Il n'y a que deux manières pour faire une obstruction : une obstruction totale (cela donne ce que l'on appelle en grammaire les sons occlusifs), ou une obstruction partielle (cela donne les sons fricatifs). Personne n'a vu directement en quoi consiste l'obstruction. On part de sons sonores et sourds et on dit : « *Il y a vibration (ou pas) des cordes vocales.* » Personne n'a vu une corde vocale, sauf dans une exposition sur la voix où l'on fait des photos pour montrer ce que sont les cordes vocales.

Le bébé a une capacité : en écoutant les adultes parler, il va chercher dans son corps ce qui s'est passé dans le corps de l'autre. C'est pour cela que nous les adultes, nous sommes incapables d'apprendre une langue étrangère comme le fait un bébé : nous sommes en train de répéter, d'imiter et cela tombe à côté. Le bébé lui va reproduire des gestes en utilisant le schéma corporel.

En français, il y a des voyelles nasales ou pas nasales, mais personne n'a vu une voyelle nasale ! On entend, et en écoutant on reconstruit le geste de la nasalité. C'est cela, la transmission de la langue orale : parler beaucoup à un bébé pour qu'il puisse reconstruire les gestes nécessaires pour produire cette musique culturelle qui constitue le patrimoine d'une nation. Vous comprenez

l'importance de donner au bébé pour qu'il puisse utiliser son schéma corporel. On dit « écouter avec son corps », c'est ce que cela veut dire.

Nous, les linguistes, avons été obligés d'accepter l'hypothèse de ce que l'on appelle la « perception motrice du langage ». Nous avons cherché des universaux acoustiques, mais ils n'existent pas. Chaque voix a une différence acoustique, une musique différente. Cependant, derrière cette voix se cache un ensemble de gestes. C'est là que se rencontrent la compétence et la faculté du langage pour apprendre à parler. Le bébé est capable de reproduire les gestes.

Une langue orale – pourrions-nous dire – est un ensemble de gestes qui constituent le patrimoine culturel d'une nation, qui se transmettent de génération en génération. C'est pour cela que les langues vont voyager dans le temps. Bien sûr, les Canadiens ont une activité gestuelle qui donne une musique un peu différente, les Marseillais aussi, les Parisiens aussi. C'est ce qui fait qu'un bébé est un musicien à l'état pur (et qui pose un point d'interrogation). Il est capable de reproduire la musique de la langue de la région dans laquelle il est né, de sa communauté, pour en devenir un membre linguistique. Cela se transmet naturellement.

Mais pour qu'il capte tout cela, il faut donner le patrimoine de la langue. Vous avez compris, vous le savez mieux que moi, l'importance des livres pour cela. Dès que l'on est dans un livre, on est dans une culture. C'est ce que le livre me donne. Je prête ma voix à quelque chose qui est dans le livre mais c'est une musique différente. C'est par ce moyen que le livre devient un outil extrêmement important. Le bébé va découvrir très vite que dans ces objets (qu'il ne connaît pas), il y a du sens. En plus, le bébé, bien avant de commencer à parler, a intériorisé des rimes musicales. Il va les retrouver dans l'histoire que l'on est en train de lui raconter. Dans son petit lexique mental se trouve déjà un dialogue avec le livre parce que quelque chose qui est ici dans l'esprit est aussi dans cet objet. Les livres commencent à devenir une partie du sujet humain par ce moyen. Tu as quelque chose qui m'appartient. Dans la journée, vous parlez au bébé, dans la vie quotidienne. Il y a ce que l'on appelle une « fréquence des mots » impressionnante, mais

dès que l'on ouvre la première page d'un livre et qu'on lit les premières phrases, l'histoire est là, dans la tête du bébé déjà. C'est comme cela que les bébés commencent à comprendre les histoires. Petit à petit. Il faut faire travailler ce petit lexique mental.

Tout enfant réalise ce que Champollion a réalisé pour découvrir la culture égyptienne. Alors que l'Académie anglaise disait à propos des hiéroglyphes : « *Ce sont des codes.* », lui a dit avec entêtement : « *Non. Derrière tout cela se cache une langue parlée, une langue orale, et non des codes.* » C'est ce qui a permis la découverte de tout cela. Si l'on avait pensé que c'étaient des codes, on n'aurait jamais fait cette découverte. C'est quand il a commencé à soupçonner qu'il y avait quelque chose de l'oral qu'il a fait cette découverte merveilleuse. C'est ainsi que l'on a aussi découvert les codes de la langue maya. Dans tous ces petits dessins, il y avait finalement une mise en scène de quelque chose que l'on peut appeler la musique de la langue. Une fois que l'on a compris, cela devient un jeu d'enfant.

Oui, la langue orale est un patrimoine très condensé. La langue écrite est une prolongation de quelque chose qui est déjà contenu dans la langue orale. Il faut permettre aux bébés de devenir de petits Champollion. L'écrit a quelque chose à voir avec l'oral. Ce n'est pas la même chose mais il y a une relation. Aristote avait déjà dit cela. L'écriture est une espèce de reprise de quelque chose qui est dans la voix humaine. C'est ce qui est important. Nous n'avons pas besoin d'expliquer cela théoriquement mais nous le donnons avec la pratique des livres, dans les bibliothèques et par la lecture dans la famille.

Cela va très loin et très vite parce que la lecture en famille est une activité partagée. Dès que vous lisez quelque chose à un bébé, il y participe, il écoute. Dès que vous le mettez sur vos genoux, il commence à regarder les images qui sont dans les livres, les couleurs, etc. Nous sommes dans une activité partagée et nous savons que l'activité iconique du bébé commence à partir du quatrième mois. Le bébé fait une différence entre l'objet et la sonorité qui nomme cet objet : une pomme en image n'est pas une pomme réelle mais il y a une relation entre les deux. C'est la fonction iconique. Il faut nourrir la fonction iconique par les livres imagés.

Cette partie de la langue constitue la construction d'un lexique mental dans lequel il y a des sons, quelque chose de référentiel dans le monde qui a une forme. Bien sûr, le mot « poule » ne donne pas la forme de la poule. Il faut nourrir cette fonction iconique dans une activité partagée. En regardant les mêmes images, les mêmes couleurs, on crée ce que l'on appelle la vision conjointe, sur laquelle j'insiste souvent : ce sont deux êtres différents qui portent un regard sur la même chose. Cela va avoir des conséquences culturelles considérables. Nous sommes en train de définir une activité partagée qui suppose la même chose, et ce regard physique se transforme lentement en regard psychique : pouvoir penser dans la même direction.

C'est cela, une culture : un regard psychique partagé par des individus très différents qui ont une vision d'ensemble, qui leur permet d'aller dans la même direction. Tout cela est complètement abstrait. Mais ce pouvoir qu'a la psyché de créer un regard conjoint abstrait, il faut le nourrir. Il faut lui donner la possibilité de vivre cette expérience : attention, abstrait partagé, c'est ce qui fonde l'éducation et la transmission des savoirs par des moyens pédagogiques. Nous commençons par nourrir l'activité naturelle et tout d'un coup, pour apprendre à lire et à écrire, il faut partager quelque chose qui va dans la même direction.

La science, la culture, se fonde sur un regard partagé qui commence finalement à se faire par le regard conjoint, une attention conjointe : pouvoir penser dans la direction de l'autre, créer ce que l'on a appelé la co-pensée. Tout cela émane de la petite enfance.

Quand on l'alimente dans la petite enfance, on donne l'occasion au bébé de vivre des moments de bien-être dans la subjectivité. Comme il est agréable d'écouter une histoire ! Comme il est agréable de regarder des images ensemble ! Comme c'est agréable lorsque le bébé pose son petit doigt sur une image et que l'adulte nomme ce qu'il montre ! C'est cela, l'activité de lecture. C'est pour cela que nous avons besoin d'une lecture individuelle, comme l'on dit à A.C.C.E.S., en petits groupes.

L'enfant a besoin de recevoir des échos de son activité psychique et les professionnels, vous faites cela. Vous nommez ce que le

bébé montre et il vous regarde pour voir si vous regardez ce qu'il montre. Ce sont des moments fondateurs de l'intersubjectivité. Ce sont des banalités. Vous savez que les choses extraordinaires, à force de se répéter, se banalisent. Une fois qu'elles se banalisent, nous n'en voyons pas l'importance. Nous sommes là pour faire ressortir cette importance et ne pas passer à côté de ces moments extraordinaires. Lorsqu'un bébé montre un objet dans le monde avant de commencer à parler, il réalise une opération d'une complexité extraordinaire.

Moi, je m'étais trompé au début. Je disais : « *Le bébé montre un objet et voilà.* » C'était complètement raté, à côté de ce qui se passe. C'est après que je me suis rendu compte que pour pouvoir montrer un objet, il faut que le bébé ait vécu des moments de bien-être, d'intersubjectivité, qu'il soit heureux quand il est nourri, quand il est caressé, quand on lui parle, quand il voit la présence de cet adulte qui l'accompagne.

Le bébé a une capacité pour faire une liste de tout cela, il intériorise tous ces bonheurs, il incorpore tous ces processus, et c'est comme cela qu'il crée une représentation positive de l'autre. Cet autre est positif et c'est pour cela qu'il va vouloir entrer en communication avec lui. Si le bébé a créé une représentation négative de l'autre, les ennuis psychiques commencent. Le bébé n'a pas envie de convoquer cet autre. Il n'a pas envie d'entrer en communication, même quand il est présent. Et surtout, quand il est absent, il ne le convoque pas par sa pensée. C'est une tragédie mais cela ne se voit pas.

Il faut participer à la construction positive de l'autre chez le bébé. Il faut que ces moments de lecture soient des moments agréables. Vous savez très bien que ce sont des moments agréables, y compris pour vous. En lisant, votre bébé a beau être en train de dialoguer, il vous accompagne. Il vous fait le cadeau de mettre en mouvement votre propre bébé, votre propre infantile qui est là et qui parfois dort. Le bébé a le pouvoir de réveiller le bébé des adultes. C'est pour cela que nous avons du plaisir à nous occuper de nos enfants. Nous devenons de petits enfants avec eux, pour jouer : il fait naître notre bébé pour qu'ils jouent ensemble. C'est cela, la représentation symbolique de l'autre.

Nous avons une responsabilité là-dedans. La littérature va permettre au bébé de jouer avec tout cela. Il y a des personnages, et finalement il n'y a pas de désir dans un personnage. L'adulte introduit le désir dans le personnage, nous avons le temps de penser le personnage, de le voir, d'imaginer ce qu'il fait, etc. Mais dans la langue de la vie quotidienne, il faut immédiatement, lorsque quelqu'un nous parle, saisir ce qui vient de la pensée de cette personne et renvoyer un écho. Chaque fois, nous devons moduler notre langage en fonction de celui qui est là.

Nous ne pouvons pas dire tout ce que nous pensons. Nous nous cachons ici et nous sortons là : c'est un schéma compliqué et c'est le jeu social du langage. Le bébé doit découvrir tout cela. La littérature, par le jeu des personnages, permet au bébé de se rendre compte de tout cela. Il peut même découvrir que se taire fait partie d'apprendre à parler. C'est très complexe.

Avec la relativité d'Einstein, nous sommes capables mathématiquement d'expliquer la relativité de l'intersubjectivité du langage, cette capacité que l'être humain doit avoir pour moduler son discours en fonction de l'autre. Chaque fois, c'est un travail mental considérable et parfois nous commettons des gaffes. Quelque chose qui ne devait pas être dit là a été dit, c'est dommage mais c'est trop tard. C'est compliqué, tout cela, et nous ne pouvons pas donner de cours théoriques là-dessus. Il faut donner cela sous la forme de personnages, de jeux, de représentations mentales.

Quel cadeau nous faisons aux enfants ! J'insiste beaucoup sur ce cadeau, car nous sortons du ventre de la mère pour tomber dans le ventre de la langue. Tous les destins des sujets humains se réalisent dans le ventre de la langue. Savoir bien parler, écrire, faire des synthèses, bien saisir le discours de l'autre, cela fait partie de la vie d'une manière intéressante. Quelle souffrance il y a dans l'écrit parfois ! Quelle souffrance éprouvent les enfants qui n'ont jamais eu le cadeau des contes, des récits ! Dans la langue écrite, il n'y a pas de miroir : il faut tout construire.

Mais raconter une histoire, cela ne s'explique pas scientifiquement. Cela se découvre. Les enfants qui ont reçu tout cela, quand on leur demande de raconter ce qui

s'est passé pendant les vacances, partent très vite. Les autres, la veille de rendre le devoir, n'ont pas commencé parce qu'il y a une souffrance terrible, de savoir comment organiser tout cela. On ne sait pas ce qu'est raconter une histoire. C'est ce cadeau-là qu'il faut faire aux enfants.

Je dis souvent que toute langue est faite pour raconter des histoires, pour faire des récits. Qu'est-ce que raconter une histoire de ce point de vue ? Chaque fois que l'on raconte une histoire, il faut introduire quelque chose et la chose qui est introduite va être tout le temps présente dans la mémoire du texte en utilisant l'aspect formé de la langue.

« *Il était une fois un petit garçon qui se promenait dans la rue, il était tout seul, ses parents n'étaient pas là.* » Dans ce que je viens de dire, j'ai utilisé presque toute la langue française sans m'en rendre compte. « *Il était une fois* » : le temps du récit est différent du temps de la vie quotidienne. Chaque fois que je parle, je détermine par la morphologie de la structure de la langue française, le moment de l'énonciation. Mais quand je dis : « *ce matin j'étais fatigué* », « *ce matin* » a du sens par rapport à ce moment que je viens de prononcer. Cela veut dire que le temps de la langue vient en communication avec le temps physique. Comme disent les Anglais : *present time*, pour parler du temps linguistique, et *time* pour parler du temps physique. Mais pour dire que ce matin j'étais fatigué, je dois prendre le temps psychique, c'est-à-dire ma mémoire. **Une langue est une danse qui se fait en permanence entre le temps linguistique, le temps psychique et le temps physique.** Ce sont des choses extraordinaires que nous ne pouvons pas expliquer scientifiquement. C'est la structure de la langue qui le fait.

Quand je dis : « *Il était une fois* », c'est une manière de dire à l'enfant : « *Je vais te raconter quelque chose qui n'est pas dans le temps où l'on parle, c'est le temps du récit.* » C'est quelque chose qui est absent ici et présent dans un autre temps. Le temps du récit. « *Il était une fois, il y avait un petit garçon* », cela veut dire que je vais parler d'un garçon absent ici mais qui était présent à ce moment-là. « *Il y avait un petit garçon* », j'introduis par « *un* », pour la première fois, quelque chose qui construit une histoire. « *Qui était tout seul* » : « *qui* » (que l'on ap-

pelle un relatif) reprend « *le petit garçon* ». C'est pour cela que l'on parle d'antécédent dans le verbe être. « *Un petit garçon qui était tout seul.* » La concordance « *tout* » et « *seul* », c'est le petit garçon. Si c'était une petite fille, je dirais « *toute seule* ».

Le petit garçon commence à être présent tout le temps. « *Le petit garçon qui était tout seul parce que ses parents n'étaient pas là.* » : par le « *ses* », je conserve le petit garçon, j'introduis les parents, une nouvelle dimension. « *Ils étaient peut-être en train de le chercher.* » C'est une manière de rappeler les parents. « *Le* », c'est le petit garçon. Je m'arrête là.

Finalement, dans la grammaire scolaire (l'article défini, indéfini, relatif, la concordance, etc.), nous avons fait des chapitres séparés. La grammaire langagière doit pouvoir utiliser tout cela pour donner du sens à une histoire. Nous devons faire la différence entre une grammaire langagière (ce dont nous avons besoin absolument pour apprendre à parler), et une grammaire scolaire, qui permet de faire un discours (la grammaire langagière est assez éloignée de tout cela).

L'enfant qui n'a pas bien compris la grammaire langagière ne peut pas apprendre la grammaire scolaire qui parle d'anaphores, qui permet de différencier les personnages, etc. Il est complètement perdu. Cette compréhension se fait par les contes, les histoires. Dans un conte, tout cela vient normalement, physiquement. Les histoires que l'on raconte utilisent finalement toutes les mêmes éléments. Apparemment c'est complètement différent, mais non : il y a une régularité profonde là-dedans. C'est comme cela que les petits enfants construisent le monde du lexique mental. Tout être humain construit le monde par le langage. Il y a des mondes différenciés qui passent par les images mais il faut donner la possibilité à l'enfant de construire le monde social, abstrait, qui ne se construit jamais définitivement, comme le monde référentiel. Nous ne pouvons pas donner des images.

La poule a une image mais la justice, la démocratie n'ont pas d'image. Cependant, il faut comprendre tout cela. Le monde intime, l'amour, la haine, la jalousie n'ont pas de forme. Cependant, cela fait partie de la constitution de tout sujet humain. Il faut que les livres d'enfants permettent à l'enfant de

nommer ces trois mondes dans le même temps qu'il construit son lexique mental. Les livres d'enfants qui ont beaucoup insisté sur l'imagé vont aussi, sous la forme de petits lapins, parler du monde social et du monde intime.

L'humain a besoin d'avoir des lexiques pour nommer, pour construire ce monde intime, ce monde qui par pudeur sociale ne peut être mis en scène tout le temps. Il reste dans notre profonde intimité. Mais si nous n'avons pas de mots pour le nommer, cela devient une espèce de cocotte-minute qui peut exploser. Voilà : construire un sujet humain, c'est le nourrir symboliquement, lui donner tout cela, En apéritif, tout ce que je viens de vous donner est absolument nécessaire et cela se passe dans la toute petite enfance. Cela se passe dans la famille et la nourriture symbolique est à la bibliothèque.

Quand j'étais avec mes enfants, nous avons inventé une expression très bizarre pour appeler la bibliothèque : nous l'appelions « **la maison de la pensée** ». Nous allons à la maison de la pensée. Dans la bibliothèque, il y a beaucoup de livres mais c'est la pensée humaine qui est là. Les livres apprennent à notre pensée à se mettre en mouvement ; sinon elle va rester immobile pour l'éternité. C'est là que la lecture est un acte d'amour dans lequel moi qui suis vivant, je peux mettre en mouvement la pensée de quelqu'un qui n'est plus là. Cependant, cette pensée nourrit la mienne et c'est un cadeau réciproque.

C'est dans l'acte de lecture que nous allons trouver la fonction profonde du langage. Le langage est dans sa fonction profonde un dispositif de reconnaissance psychique réciproque. Lorsque l'enfant babille, je reconnais son babil, son activité psychique, je le reconnais en tant que sujet. Puis quand je parle à un bébé, ce n'est pas parce qu'il comprend mais parce que je le pose en tant qu'être de langage. Je le pose en tant qu'*infans* qui va devenir *loquens*. C'est cela, le langage. Chaque fois que je parle, je mets en mouvement l'activité psychique de l'autre et chaque fois que l'autre parle, il met en mouvement la mienne.

Chaque fois que je parle, je pose l'autre, je le fais exister par le langage. C'est pour cela que c'est tellement vexant quand quelqu'un refuse de nous parler. Il nous nie complète-

ment. C'est aussi vexant que quand il ne veut pas nous regarder. C'est cela, le langage : ce cadeau que nous nous faisons dans la subjectivité réciproque. Nous utilisons parfois le langage pour écraser l'autre. Le langage, dans sa couche profonde, est un dispositif de reconnaissance réciproque de psyché à psyché. L'adulte a besoin de reconnaître la psyché naissante de l'enfant pour qu'il puisse naître, et nous, les adultes, nous avons besoin de nous reconnaître psychiquement pour pouvoir exister socialement.

C'est Socrate qui nous a laissé cette leçon extraordinaire et cette fonction profonde du langage. Quand ses élèves étaient en train de pleurer, Socrate a posé la question : « *Pourquoi pleurez-vous ?* » Les élèves ont dit : « *Parce que tu vas mourir.* » Socrate s'est mis en colère et a dit : « *Il ne faut pas confondre la dépouille de Socrate avec Socrate !* » Il s'est mis en colère. Il a dit d'une certaine façon : « *Il faut faire attention parce que les fautes de langage ne sont pas les fautes d'orthographe. Ce ne sont pas les fautes dans l'écriture. Les vraies fautes de langage, c'est lorsque le langage est utilisé pour faire mal à l'autre.* » C'est profond, c'est terrible. À travers le lexique mental que les enfants construisent, ils construisent pour nommer le monde extérieur, le monde social, le monde intime. Tout cela se trouve dans des livres et particulièrement dans la bibliothèque. Mais permettons aux enfants de comprendre qu'un mot n'est pas ce que nous croyons parfois.

Un mot est une note musicale qui contient de l'expérience humaine. Une note musicale socialement partagée est une note musicale qui contient de l'expérience humaine, ce que l'on appelle « la pensée ». Ce n'est pas évident de mettre dans une note musicale de la pensée. Cela devient évident quand il y a des difficultés dans l'acquisition du langage. Lorsque les enfants ont des difficultés pour comprendre, les mots sont vides. Tu ne peux pas remplir les mots. Il faut que les enfants puissent entrer dans le remplissage des mots d'une manière gratifiante. Un sujet humain ne peut passer sa vie à remplir des mots et que mots restent non remplis. Toute la condition du langage se joue comme cela.

Par exemple, un livre extraordinaire dit qu'un animal a des dents, une grosse tête,

des griffes, des dents pointues. C'est l'énumération d'un ensemble de propriétés qui font partie de ce petit monstre, mais nous pourrions passer notre vie à parler de celui-là, nous ne finirions jamais. C'est cela, le lexique mental. La communication passe par les mots mais en même temps nous pouvons (les enfants comprennent cela très bien) jouer à remplir des mots. Le nom et le prénom de l'enfant sont des notes musicales aussi. Chacun d'entre nous passe sa vie à remplir des notes musicales, son nom et son prénom. C'est ce qui reste. C'est ce que Socrate signifiait quand il disait : « *Il ne faut pas confondre Socrate avec la dépouille de Socrate.* » Si l'on continue à parler de Socrate, c'est que dans cette note musicale, il nous a laissé beaucoup d'expérience humaine.

C'est cela, ce rapport terrible entre le sujet humain et la langue, qui est la langue avant de venir au monde. Nous entrons dans la langue et si nous créons un bon rapport avec la langue, nous pouvons laisser de petites traces de notre existence dans ces notes musicales, y compris les noms et prénoms. Nous nous en allons, la langue continue et nous continuons à exister dans ce ventre qui nous contient pour toujours sous la forme de notes musicales. C'est cela, la langue, et il faut donner la possibilité aux enfants de comprendre et de jouer avec elle.

Merci beaucoup.

Murielle SZAC

Merci beaucoup, Evelio, de nous avoir emmenés nous aussi dans ce voyage. Nous accompagnons le bébé mais vous nous accompagnez aussi, je crois. Chacun, à l'endroit où nous nous trouvons, essayons d'agir, mais nous ne savons pas toujours pourquoi. Ce mot de « responsabilité » est important : la responsabilité de la littérature, la responsabilité de chacun des acteurs que nous sommes à l'endroit où nous nous trouvons, d'accompagner à construire ce sens, ce symbolique, à ramener à la langue de l'intime ces mots qui sont parfois utilisés à tort parce qu'ils font mal. Quand on travaille avec les bébés, on oublie parfois ce que vous venez de nous dire, qui est aussi peut-être tout le sens d'un vrai combat, non seulement de militants mais d'un combat de fond contre les forces qui travaillent de manière négative notre société.

Avons-nous le temps pour quelques questions dans la salle, avant de faire une petite pause ?

Evelyne RESMOND WENZ, A.C.C.E.S. Armor

Bonjour. Evelio, je voulais revenir sur quelque chose que tu nous as dit à propos de la tension conjointe, la vision conjointe, et partager avec vous quelque chose qui me préoccupe beaucoup en ce moment, qui m'intéresse beaucoup et que je ne sais pas du tout expliquer. Comment (parfois sans les mots), quand nous sommes dans cette attention, pouvons-nous, nous adultes, voir des choses que voit le bébé, que nous n'avons jamais vues avant ? Suis-je claire dans ce que je dis ? Je suis très étonnée d'une expérience partagée qui se renouvelle souvent chez moi avec des bébés, des enfants que je ne connais pas, que je rencontre ici et là puisque je lis beaucoup aux petits. Tout d'un coup, je me mets à découvrir un livre par les yeux de l'enfant. Je voulais partager cela et y réfléchir avec vous.

Evelio CABREJO PARRA

Avec les séminaires d'A.C.C.E.S., depuis des années, nous avons toujours une lectrice qui a pris la responsabilité d'observer pendant un certain temps un enfant à l'intérieur d'un projet et qui vient nous en parler. Nous sommes tous dans cette formation continue permanente parce que nous ne pouvons pas faire une théorie universelle en disant : « *Voilà le livre et voilà comment on y entre.* » Non, chaque enfant a sa manière d'entrer dans un livre, de mettre les choses en scène. C'est pour cela que parfois, de bons auteurs de livres comme Anthony Browne en jouent : alors que nous sommes en train de regarder les grandes images de couleur, il y met parfois un petit truc invisible dans un coin. C'est la première chose que voit l'enfant.

L'enfant a une manière de regarder, une manière de se mettre en scène à travers des histoires qui nous font découvrir des choses que nous n'avons jamais pensées mais qui sont là. C'est comme quand nous lisons un livre. Finalement, nous ne retenons pas tout mais tout d'un coup il y a une chose qui nous interpelle. C'est quelque chose qui est là, qui n'avait pas été nommé, qui n'avait pas pris de forme, mais grâce à cette lecture cela prend des formes. C'est pour cela que dans la lecture, la même chose est différente selon chaque individu.

Les enfants nous apprennent à regarder des choses qu'en tant qu'adultes nous ne regardons plus, à retrouver un regard enfantine. René Diatkine, dans ses livres, a écrit : « *L'infantile, c'est la capacité de rêver.* » Il est vrai que l'enfant a cette capacité-là. Il est très poète, très rêveur, très imaginaire. Nous sommes dans un imaginaire très encadré socialement. Parfois, les enfants nous font sortir de cet imaginaire pour nous faire voyager dans un imaginaire plus libre, plus poétique. Je crois que nous sommes tous intéressés par ce travail que nous faisons avec les enfants. La beauté de ce travail, je le répète (je le crois honnêtement quand je le dis) est que l'enfant nous permet de créer un dialogue avec notre propre infantile qui est là. Il est important pour un adulte d'avoir une continuité entre cet être infantile et l'adulte, mais souvent cette continuité n'est pas là où elle devrait être. C'est la force de l'infantile. Elle est là, je pense. L'enfant amène à penser des choses auxquelles nous n'aurions jamais pensé. Cela fait partie de quelque chose dont nous avons besoin parfois. Je ne sais pas si j'ai répondu à la question.

Murielle SZAC

Une autre question dans la salle ?

Huguette SCHOENAH

Je veux juste donner un exemple de parentalité quand je travaillais en accueil parents-enfants. Plein d'images me restent. C'était une maman maghrébine qui était venue au cours d'alphabétisation et qui avait deux enfants. Un avait trois ans et allait à l'école maternelle, c'était sa première année. Et elle avait un petit de huit mois. Elle arrive, elle voit le livre de Jeanne Ashbé, *Au revoir !* Ce livre lui plaisait beaucoup. Il est très grand, très beau.

Elle se met assise, regarde ce livre et me dit : « *Huguette, voudrais-tu m'aider à lire ? Je n'arrive pas à tout lire.* » Je lui ai dit : « *Il n'y a pas de souci.* » Elle commence à lire le livre et je l'aide dans la lecture. À ce moment-là, la petite de trois ans spontanément se met à côté avec un autre livre de Jeanne Ashbé : *Où va l'eau ?* Elle s'assoit, feuillette et me dit : « *Je fais comme maman. Ma maman apprend à lire, je fais la même chose, je lis à côté d'elle.* » Le dernier – celui de huit mois, c'était extraordinaire – se met à côté d'elle, prend un livre de Jeanne Ashbé. Comme tu le dis si bien Evelio, il avait repéré sur la dernière

page qu'il y avait quatre livres de couleur et il les nommait avec le doigt. Nous avons vraiment toute la famille. Nous avons invité Jeanne Ashbé : j'ai trouvé cela magnifique, cette relation au livre d'une famille entière. C'était vraiment très beau.

Evelio CABREJO PARRA

Il est difficile parfois de faire des activités partagées avec un bébé, mais le dispositif du livre le permet d'une manière naturelle puisque le bébé aime beaucoup les couleurs, les images. Notre vie sociale est destinée à être tout le temps en activité partagée et c'est intéressant. Le livre a des conséquences extraordinaires. Cela va au-delà d'une préparation à la lecture ou l'écriture, ce sont des préambules extrêmement importants. C'est la construction du sujet dans son intersubjectivité sociale qui est aussi extraordinaire.

De la salle

Bonjour. Que représente la répétition dans les livres pour les enfants ? Dans la petite enfance, j'ai remarqué que quand on fait de la lecture avec les enfants, nous pouvons lire de nombreuses fois le même livre. Des fois, nous proposons même de passer à autre chose mais l'enfant insiste sur un seul livre. Je veux savoir ce que cela représente.

Evelio CABREJO PARRA

Tout à fait. Ces petites choses ou ces grandes choses ont un sens profond. Ce qui est important à travers le mot que vous venez d'utiliser, « *la répétition* », est que le bébé est très sensible à tout ce qui est musical, rythmique. Le bébé est dans des rythmes alimentaires par exemple, ou des rythmes de présence/absence. On laisse le bébé à la crèche, on va le chercher, on le nourrit toutes les trois heures.

Le bébé a la capacité d'incorporer, d'intérioriser cette musique culturelle, si nous pouvons appeler cela ainsi. Mais c'est grâce à l'intériorisation de ce rythme qui se répète, cette itération, que le bébé va créer cette activité joyeuse avec l'imaginaire. Cela veut dire que le bébé sait ce qui va se passer avant que cela n'arrive. Il n'y a pas d'activité psychique plus abstraite que cela : savoir ce qui va arriver avant que cela n'arrive. C'est de là que vient l'imaginaire humain et c'est de là que vient toute création. Toute création consiste à faire exister par l'imaginaire quelque chose qui n'existe pas.

C'est très important pour le bébé, cette chose qui se répète, la répétition. Le bébé connaît le livre par cœur. Il est capable d'aller au-delà du lecteur. Si vous sautez une phrase, il vous rappelle à l'ordre. Nous nous disons : « *Nous sommes en train de perdre du temps.* » Les familles souvent se plaignent : « *Depuis six mois, c'est le même livre, quelle perte de temps !* » Ils cherchent un autre livre pour le glisser. Mais c'est un moment indispensable dans la construction de la psyché humaine : pouvoir intérioriser des musiques qui se répètent. C'est très important parce que de là vient la temporalité. Une espèce de mémoire cyclique se crée : je peux prévoir ce qui va arriver.

Le bébé très vite se souvient qu'il a eu des relations avec quelqu'un et il veut que cela se répète. Il veut écouter la même histoire, voir le même visage, écouter la même voix. C'est de là que finalement se crée le temps. C'est souvent une relation qui se crée par rapport à l'autre. La petite enfance met à plat beaucoup de choses que nous connaissons du point de vue de ce que nous appelons la psychologie cognitive. Dans tous les tests de psychologie, les questions de confusion de l'espace, du temps, venaient très tard ; nous savons maintenant que cela se construit très tôt.

La perception auditive permet de localiser d'où viennent les sons, par le schéma corporel. Il n'y a pas de différence entre un bébé et un adulte. Le schéma corporel est en train de fonctionner, mais en même temps il peut construire le temps, par les syllabes. C'est une sorte de musique. Le bébé attend que la chose agréable se répète. L'attente crée une attente joyeuse. C'est extraordinaire, d'attendre l'histoire du soir. Les enfants parfois nous tiennent, ils utilisent tous les prétextes pour lire un autre livre. L'adulte dit : « *C'est le dernier !* » Cette attente, ce moment d'intimité joyeuse, quel bonheur pour la psyché humaine !

Il ne faut pas se fatiguer de lire le même livre à un enfant. Même pour nous, adultes, il y a cette **musique**. Les enfants sont comme les adultes. Nous nous servons de repères musicaux et chaque fois que nous rentrons fatigués, écrasés par beaucoup de choses, nous mettons notre petite musique pour l'écouter, assis dans un fauteuil pour nous ressourcer. C'est la même chose.

Nicolas GEORGES

Peut-être une question. Je ne sais pas si elle a beaucoup de sens mais je la pose quand même. Nous, les adultes, avons des pratiques de lecture qui ont évolué dans le temps. Aujourd'hui, nous lisons silencieusement et la lecture est une activité solitaire. Elle ne l'a pas toujours été. Nous construisons quelque chose dans une intimité dont vous avez parlé.

Néanmoins, à travers cette intimité, il y a la possibilité d'appartenir à quelque chose de plus vaste parce qu'il y a des livres qui plaisent à tout le monde, d'une certaine manière. Depuis bien longtemps, les éditeurs cherchent le secret des livres qui plaisent à tout le monde. Comment construire un best-seller ? Qu'il s'agisse de la musique ou du livre, nous essayons de trouver la martingale et nous savons qu'il est très difficile de la trouver, sinon vous seriez et nous serions tous des auteurs de best-sellers (nous serions sans doute pas très riches parce que le principe du best-seller est qu'il n'y en a qu'un ou qu'il y en a très peu). Cette notion du livre qui plaît à tout le monde existe finalement au-delà de la pratique personnelle et très intime de la lecture.

Cette notion du **best-seller** a-t-elle un sens pour les tout-petits ? Autrement dit, y a-t-il des livres qui plaisent à tous les petits ? Je ne sais pas si cela a un sens, mais la question de cette martingale peut aussi se poser finalement pour la construction d'une lecture qui n'a pas grand-chose à voir avec la nôtre, puisque vous parlez de la lecture vocale, de l'importance du son, etc. Cela a-t-il un sens ?

Evelio CABREJO PARRA

C'est une question extrêmement importante. Merci de la poser avec modestie.

On m'avait demandé, dans une petite conférence que j'avais faite, s'il y avait une littérature universelle. J'étais sur le coup un peu surpris par cette question. J'ai donné une réponse. Après, j'ai réfléchi beaucoup à cette réponse-là parce que je me suis senti un peu mal à l'aise par la profondeur de la question et la rapidité de ma réponse.

Je me suis dit : « *Peut-être que j'ai fait une bêtise là-dedans.* »

Je me suis rendu compte que pour moi, chaque langue construit une littérature selon sa musique. Il ne peut pas y avoir une littéra-

ture universelle de ce point de vue. Mais l'activité psychique a des composantes universelles. Les best-sellers témoignent de cela. Dans l'espèce humaine, il y a une nourriture qui nous relie à tous les autres.

Je donne l'exemple de l'attente joyeuse. Un bébé crée dans sa petite enfance cette attente joyeuse. Tout d'un coup, nous nous rendons compte que nous passons toute notre vie à attendre. C'est une attente permanente. S'il n'y a pas d'attente joyeuse, il y a un petit problème. L'attente n'est pas toujours joyeuse mais il faut qu'il y ait un petit « quand même », quelque part. L'enfant attend d'être grand, il est à l'école maternelle, il veut aller à la grande école. Ensuite, il va au lycée, etc. Notre vie est une attente perpétuelle. Voilà un best-seller ! Un livre qui se nourrit de cette nécessité extraordinaire qu'a la psyché humaine pour créer une attente si possible joyeuse. On m'avait posé cette question en Colombie. En Colombie il y a un livre écrit par Garcia Marquez, notre prix Nobel de littérature : *El Coronel no tiene quien le escriba* (Personne n'écrit au colonel). Déjà, nous ne pouvons pas traduire ce titre dans une autre langue. Quand on dit en espagnol : « *El Coronel no tiene quien le escriba* », on dit véritablement : « *Il n'y a définitivement personne qui pense écrire au colonel.* » C'est une négation totale. Le colonel, dans ce livre, va tous les jours à la poste pour voir s'il reçoit la lettre de sa retraite. Il passe quarante années à aller tous les jours à la poste et ne reçoit jamais la lettre de sa retraite. Mais il n'a jamais pensé que la lettre pouvait ne pas arriver. Voilà un best-seller. Tout le monde est pris par cela.

Les livres d'amour, c'est cela. Par exemple, tout être humain possède sa mère au début pour satisfaire ses besoins. Elle est alors une espèce de dieu, il suffit de demander, il obtient. Mais très vite, la mère commence aussi à fixer des limites au bébé, à dire : « *Ne fais pas cela.* » Cela va créer l'ambivalence. Cette mère qui était tellement adorée commence à devenir source de quelque chose qui n'est pas complètement adoré, pourquoi pas d'un peu de haine. Voilà ce problème entre l'amour et la haine : c'est quelque chose qui peut faire des best-sellers. Tout le monde voudrait être porté par cela, ne pas avoir de haine, cependant la haine est là.

Dans ce que l'on appelle des best-sellers, l'auteur va toucher une fibre sensible de la construction de la psyché humaine. Mais il n'est pas facile de la trouver. Il peut y avoir des ressorts subtils. Les contes sont très efficaces pour cela. Ce sont de petites choses que l'on va aller chercher. Le grand problème pour nous est que la psyché humaine a besoin de nourriture pour se construire, mais nous ne connaissons pas très bien cette nourriture. À quel moment la donner ? C'est la question.

En plus, cela va s'ajouter à quelque chose d'assez incroyable : pour pouvoir avoir une activité intime, il faut que le bébé ait construit une représentation symbolique de l'autre. Cet autre fait partie de la psyché humaine. Il y a un *alter ego*, comme disaient les Latins. Nous avons une représentation symbolique liée à l'autre : nous pouvons nous parler à nous-mêmes, nous adresser à nous-mêmes.

On pourrait écrire un livre intéressant à partir du dialogue intime d'un sujet avec lui-même. Il y a beaucoup de littérature où les sujets se parlent silencieusement à eux-mêmes. C'est une fonction fondamentale du langage. Si nous ne pouvions pas nous parler à nous-mêmes, nous deviendrions fous. C'est la médecine linguistique, comme je l'appelle souvent. Nous avons besoin de ce dialogue permanent. Se parler à soi-même, c'est le langage intime. Ces livres qui sont des best-sellers font que le sujet peut relancer sa machine, son dialogue intérieur.

Nous pouvons faire des listes de possibilités de best-sellers. C'est très important : ce livre qui passe partout, ce n'est pas par hasard. Il y a des livres que tout le monde s'arrache, y compris dans une autre langue. Il faut aller questionner le sujet là où il est. C'est pour cela que beaucoup de livres parlent de l'enfant mais ne parlent pas à l'enfant ; de livres qui parlent au sujet, mais qui ne parlent pas du sujet. C'est la différence. Nous pouvons aller plus loin. Nous avons dans la tradition occidentale ce que l'on appelle le langage et la pensée. D'un côté le langage, de l'autre côté la pensée. Pour moi, ce que l'on appelle la pensée est un langage adressé à soi-même inconsciemment. Quand je pense, je me parle.

Marie BONNAFÉ

Merci, Evelio, pour ce feu d'artifice de la pensée qui nous montre qu'il faut toute une expérience et l'écoute de l'expérience des autres, accumulée au fil des années, et ce creuset de la pensée avec tous ses arcs-en-ciel, ce feu d'artifice d'idées, pour savoir ce qu'est le langage humain.

J'ai beaucoup entendu le thème de notre journée : l'adulte, le vrai parent, la vraie famille qui transmet, et dans ce creuset deux pensées différentes mais dont tu nous donnes tous ces chatoiements, ces choses qui renvoient à notre propre expérience aussi. Pour répondre à Nicolas Georges, tout le monde a sa figure de héros. Je me souviens qu'un vice-président de conseil général du Nord-Pas-de-Calais, pendant un repas où nous étions en train de monter des projets, me dit : « *Vous avez raison, moi c'était Robin des bois.* » Je le vois encore ! Nous avons nos héros de l'enfance que nous avons construits. Ce sont des best-sellers. Nous les retrouvons au cinéma, dans des polars.

Je voulais parler de la place des parents. C'est ce que j'ai entendu dans ce que tu disais. Nous-mêmes sommes tellement fascinés, c'est tellement important en tant

qu'adultes ce que nous apportons avec les livres, avec la bibliothèque, toutes les portes que tu nous ouvres ! Le plus important est la langue maternelle, cette complexité. Tu nous le fais bien sentir aussi : la langue de la mère, des parents, du père. Avec la langue maternelle, il y a aussi le dialogue avec le père et tout ce que cela ouvre. Chaque fois, je crois que nous sommes dans une très grande complexité où la culture, la beauté nous sauvent. Les enfants nous apprennent cela. Quand nous arrivons avec un très bel album, à ce moment-là tout devient plus simple, plus facile, se détend.

Deux mots pour dire l'enthousiasme que tu déclenches par ton intervention.

Murielle SZAC

Nous allons faire une petite pause. Tout à l'heure, dans pas plus d'un quart d'heure, je crois que nous allons prendre la suite exacte des mots que vient de prononcer Evelio. On ne parle pas d'un enfant, on parle à un enfant. Je dirais même : on ne lit pas à un enfant mais avec un enfant. Je crois que notre responsabilité d'auteurs et d'éditeurs (nous allons essayer de vous raconter un peu les coulisses de la création d'aventures et de personnages) doit se jouer dans cet « avec ».

Créer des histoires pour les bébés et les familles, c'est toute une aventure !

► Anne WILSDORF
Auteure, illustratrice

Murielle SZAC

Nous allons partir maintenant du côté des coulisses, du côté des créateurs d'histoires, des créateurs de personnages. Je vous présente rapidement Anne Wilsdorf qui est à côté de moi. Merci, Anne, d'être venue de Lausanne pour nous parler ce matin.

Anne Wilsdorf est née à Luanda, en Angola. Je crois que tu as beaucoup voyagé pendant ton enfance. J'ai repéré le Congo belge, l'Argentine, le Maroc, la Belgique, la Suisse. Peut-être que j'en ai oublié. Une formation aux Beaux-arts de Lausanne et tu te tournes vers l'illustration. Tu es aussi enseignante à l'École romande des arts graphiques.

Anne a publié de nombreux albums en littérature de jeunesse, chez beaucoup d'éditeurs : l'École des loisirs, Nathan, Flammarion. Peut-être celui que vous connaissez le plus est-il *Jujube* que vous voyez ici, et *M'Toto*, aussi *La Chèvre de Monsieur Seguin* que j'ai là.

Nous allons entrer ce matin particulièrement dans l'aventure de la création d'un personnage et aussi vous parler un peu d'une relation particulière qui est notre complicité. Si elle est la maman d'un personnage qui s'appelle Marcel, peut-être que j'en suis le gynécologue obstétricien. C'est aussi Anne qui a fait les images du petit guide de *Voyage au pays des histoires*, de l'opération « Premières pages », vous verrez cela à la fin.

Cette complicité commence parce qu'Anne a publié de nombreux albums dans le magazine *Les Belles Histoires* dont j'ai été longtemps rédactrice en chef. Nous en avons plein : *Un Bébé... et moi alors ?*, *J'ai un lion à la maison*, *Le Secret de la petite souris*, *L'École est à nous*. Je ne vous en cite que quelques-uns.

Nous aimons beaucoup la drôlerie, la vitalité et la manière de raconter la vie des enfants et des familles qu'a Anne. C'est la raison pour laquelle nous avons créé ensemble ce personnage dont nous allons vous raconter la vie. Au préalable, je voudrais posi-

tionner quelque chose qui peut-être est là aussi (du côté des coulisses) moins connu de vous, qui concerne la presse magazine jeunesse. Nous allons vous parler de **la création d'un héros**. Quand vous utilisez un livre, quand vous choisissez un livre que vous allez lire avec un enfant ou avec sa famille, c'est comme une histoire d'amour, c'est un coup de cœur. Lui va le choisir, ou sa famille, ou tous ensemble, en fonction du titre, en fonction de l'illustration, en fonction de l'histoire, quelque chose qui fait que c'est un coup de cœur comme nous quand nous allons, adultes, choisir un livre.

Avec la presse magazine, c'est autre chose : c'est une histoire d'amitié, un compagnonnage, quelque chose au long cours qui passe par l'abonnement et par d'autres facteurs. J'ai été huit ans rédactrice en chef de *Popi*, de *Tralalire* que j'ai contribué à créer, et des *Belles Histoires*. J'avais coutume de dire que mon métier, pas avec ma casquette d'auteure jeunesse ni d'éditrice jeunesse mais bien de rédactrice en chef presse jeunesse, était de savoir plier les genoux. Je crois qu'une chose invisible et importante, en tout cas pour nous à cet endroit-là, est de savoir opérer notre conversion de regard d'adulte en regard d'enfant, pour accompagner nos auteurs et nos créateurs sur un chemin qui va permettre d'en laisser le moins possible au bord de la route.

Je m'explique rapidement. Quand je suis arrivée chez Bayard, j'ai fait comme la plupart des gens de cette équipe : je suis allée voir les professionnels que vous êtes pour bien connaître, être en empathie avec notre lecteur. Je me souviens d'une psychologue qui recevait des tout-petits et leurs parents. Elle m'a dit avoir assez souvent des parents d'enfants de deux ou trois ans, qui disaient : « *Ce sera un manuel, il n'aime pas les livres.* » Au lieu d'être déçus du bouquin qu'ils avaient mis dans les mains de leur enfant ou qu'ils n'avaient pas su, pu (que sais-je ?) lire avec leur enfant et de dire que cet enfant avait bien raison d'aller faire autre chose parce que ce bouquin-là ne lui correspondait pas, ils étaient déçus de leur enfant.

Je vous dis cela parce que le mot de « *responsabilité* » qu'Evelio a prononcé tout à l'heure, est celui que nous avons toujours en tête. La responsabilité pour moi est là, en tant que producteurs de ces objets culturels dont vous faites votre miel : c'est de ne pas se permettre que l'on dise d'un enfant : « *Ce sera un manuel, il n'aime pas les livres.* » Tous les enfants, bien entendu, vous le savez, sont doués pour accueillir les livres. Cela dépend quand même de comment nous les leur faisons rencontrer. C'est plus votre travail que le mien. Mais de notre point de vue, cela dépend aussi de comment nous allons savoir opérer cette conversion de regard d'enfant en regard d'adulte, qui va permettre de leur offrir la vraie création littéraire et la vraie création graphique en les ayant pris en compte.

Pris en compte, ce sont plein de petites choses. Qu'est-ce que la communication, à nos yeux, avec un enfant ? Déjà, la communication entre adultes n'est pas si facile. Nous avons l'habitude : nous parlons, nous avons été très clairs mais l'autre en face n'a rien compris. C'est toujours l'autre en face qui n'a rien compris, ce n'est jamais nous qui avons manqué d'éléments pour qu'il nous comprenne. Avec un enfant qui ne sait pas encore lire, c'est encore plus compliqué quand on le met face à la langue du récit dont nous avons tellement brillamment entendu parler tout à l'heure. Face à cette langue-là, peut-être que par moments il va y avoir des ruptures invisibles pour nous, adultes. L'enfant qui vous regarde et qui vous écoute comme cela, ce n'est pas forcément celui qui est entré dans le chemin de l'œuvre dont vous pensiez lui avoir ouvert la porte. Il faut qu'il mobilise plein de choses en même temps et cela s'apprend.

Je compare cela souvent à l'apprentissage de la conduite. Celui qui conduit tous les jours ne se souvient pas qu'au moment où conduit il s'occupe du débrayage, du volant, du rétro... Sauf qu'au début il a fallu l'apprendre, et qu'après nous avons oublié. C'est un peu la même chose.

Ce petit préalable avant d'entrer dans la création du personnage pour vous raconter une de nos aventures parmi d'autres qui concerne une belle histoire qu'Anne a illustrée, qui s'appelle « *J'ai pas désobéi* ». *Les Belles Histoires*, c'est un peu au-dessus des bébés, quatre ou cinq ans, mais pas très âgés. Cette

histoire est écrite par un grand auteur de jeunesse plutôt habitué des ados mais qui a aussi fait des albums, et qui s'appelle Rachel Hausfater.

Anne nous a envoyé des crayonnés. Je vous ai dit que je vous montrais les coulisses : ils sont gribouillés par mes soins. Les crayonnés qu'Anne nous a envoyés, vous les voyez derrière moi. C'est l'histoire d'une petite fille très impertinente. Quand ses parents lui disent : « *Ne te bourre pas de bonbons.* », elle dit qu'elle ne s'est pas bourrée de bonbons : elle s'est régälée de bonbons. « *Ce n'est pas pareil, je n'ai pas désobéi.* » Tout au long de cette histoire, elle joue sur les mots. On lui dit de ne pas salir ses beaux habits, elle n'a pas sali ses beaux habits, elle a sali ses moches habits. C'est pareil, elle n'a pas désobéi. Là par exemple, on lui a dit de ne pas jouer avec la nourriture. Elle n'a pas joué avec la nourriture, elle a travaillé avec la nourriture.

Anne nous a envoyé ces crayonnés et pour un album dans l'édition, c'était parfait. Mais nous avons ce petit regard décalé qui est celui de la presse magazine, donc nous sommes allés lire avec des enfants ces crayonnés. C'est une habitude que nous avons en bibliothèque, en école, en crèche, que sais-je. Nous étions très contents de cette histoire et de ce travail. Qu'est-ce que cela nous plaisait, Anne ! Mais chaque enfant avec lequel nous lisions cela disait : « *Elle n'est pas jolie, elle n'est pas gentille, elle est méchante !* » Une fois, deux fois, trois fois. À la quatrième fois, nous avons commencé à nous inquiéter.

En travaillant, nous nous sommes aperçus que le problème de cette histoire n'était pas le texte. À sept ou huit ans, des parents qui ont cette tête-là, cela passe très bien parce que l'on est déjà dans ce recul. Mais à l'âge de la petite ou moyenne section, on est hyper légitimiste vis-à-vis des parents. Les enfants ne pouvaient pas du tout être en empathie avec ce personnage-là. Nous avons appelé Anne. T'en souviens-tu ? Nous lui avons dit : « *Il y a un problème mais nous ne savons pas comment le régler.* » Je vous ai amené Anne qui, avec le talent d'un grand illustrateur, a été capable d'entendre de ce que nous lui avons rapporté et de la liberté créative que cela lui a donnée.

Regardez, voilà ce qu'elle a fait. Elle a un peu calmé la petite, nous sommes d'accord.

Mais elle a mis les parents hors champ. Regardez-moi cela. Elle nous a laissé, à nous adultes, toute la jubilation qu'il y avait. Regardez la grand-mère dans le tableau, le petit chat qui descend. Pour le dîner, moi je dis toujours que si vous avez une soupière comme cela, vous m'invitez à dîner, je serai ravie. Nous les adultes, nous continuons à voir tout plein de choses, à aller chercher dans ces images. En mettant hors champ les parents qui n'apparaissent qu'à ce moment de l'histoire, de dos (il y a aussi le Petit chaperon rouge dans son cadre), nous avons réglé 80 % – voire plus – du problème. Ce qui fait que cet album a pu être reçu tel qu'il avait été prévu avec l'impertinence, la jubilation et en même temps, la réponse était là. Ce type de travail est complètement invisible. Vous avez reçu évidemment les images définitives. J'avais mis des images de *Jujube*, elles étaient là.

Pourquoi avons-nous créé Marcel ?

Anne WILSDORF

C'est toi qui dois le dire, je ne sais pas.

Murielle SZAC

Dans le magazine Popi qui avait déjà à l'époque pas tout à fait une trentaine d'années, il y avait un personnage fondateur créé par Helen Oxenbury, qui est Léo de Léo et Popi. Certains d'entre vous doivent s'en souvenir. Vous savez, les personnages, c'est vivant. La presse magazine aussi, c'est vivant, et cela doit être adapté à son époque. Léo était un peu fatigué et n'était peut-être plus tout à fait en phase avec les enfants des années 2010. Helen aussi était un peu fatiguée de Léo.

C'est le moment où nous nous sommes dit : « *Nous allons inventer un nouveau héros.* » Mais pour créer un nouveau héros, il faut d'abord trouver sa maman – cela aurait pu être son papa mais c'était sa maman. Nous nous sommes dit qu'Anne (que nous n'avions jamais fait travailler pour les tout-petits) était la bonne personne pour commencer cela. Peux-tu nous raconter ?

Anne WILSDORF

Je vais enchaîner. Cela se passe tout naturellement. J'ai été contactée par Murielle ou par Bayard qui me demandait de plancher sur un petit héros très jeune. J'avais l'habitude de travailler plutôt pour une catégorie

d'âge de quatre à sept ans où il y a déjà un esprit. On s'adresse à des enfants qui ont un esprit secondarisé. On peut faire des jeux de mots ou s'amuser des situations. Un tout-petit, cela me posait des problèmes. Je me demandais si j'allais le faire ou pas. Je me souviens que je me posais la question.

J'aime bien les défis. Je n'avais jamais travaillé pour ces âges-là et je trouve que ce qui était vraiment intéressant à explorer était un univers encore plus resserré, d'aller au noyau des choses. Déjà quand on s'adresse aux petits, on va dans des archétypes, on travaille sur des choses simples mais en même temps très complexes. Là, c'était une étape de plus qui était demandée. Cela me passionnait beaucoup de plancher là-dessus.

J'ai commencé à envoyer des croquis et à rechercher un personnage qui n'était pas du tout encore fixé dans ma tête. J'avais déjà dessiné beaucoup de bébés mais quand il s'agit de la responsabilité de tenir un petit personnage, on veut qu'il ait tout qui fonctionne pour une longue période. On sait que l'on va trimpler ce petit personnage d'histoire en histoire et il faut qu'il ait une personnalité qui puisse permettre beaucoup de développements.

Murielle SZAC

J'ai oublié de vous dire qu'Anne n'est pas seulement illustratrice de Marcel, Anne est auteure.

Anne WILSDORF

J'invente les histoires, je les écris. C'est une des esquisses de Marcel quand j'étais en train de rechercher sa personnalité, mais elle est déjà un peu plus ancienne. Elles ne sont pas dans l'ordre, mais cela ne fait rien. Cela, c'était la toute première esquisse de Marcel avec son papa. Je cherchais des caractères : comment le père va se comporter, comment le petit va s'habiller. Son petit personnage fétiche, son doudou, était un lapin au début. Puis nous en avons discuté jusqu'à arriver à cet ornithorynque qui était quelque chose de plus extraordinaire. Vous voyez que cela m'a demandé beaucoup de travail. La recherche d'un personnage et de son petit acolyte, cela demande beaucoup de boulot. C'est ma manière de faire. Je vais dessiner 150 fois les choses avant de trouver le truc. Je continue, je suis une *serial* esquisseuse.

Murielle SZAC

Tu peux nous dire pourquoi il s'appelle Bugomiel ?

Anne WILSDORF

J'ai un oncle qui habite aux États-Unis, c'est Tomi Ungerer. Nous avons été le rencontrer quand nous étions petits et il nous avait fait une blague avec mes sœurs. Nous étions chez lui à la maison et le soir, il éteint les lumières. Quelqu'un sonne à la porte. Nous demandons : « *Qui est-ce ?* » Il dit : « *Je vais courir voir qui c'est.* » Il avait exprès éteint les lumières et quand il rallume nous voyons une espèce d'ombre au fond du couloir, une silhouette qui apparaît. Il dit : « *Entre, Bugomiel ! C'est mon ami Bugomiel. Les enfants, allez lui dire bonjour. Il est très timide.* » Nous voyons cette espèce de silhouette qui ne bouge pas, avec la main en l'air, un attaché-case à la main. Il dit : « *Allez-y !* » Quand nous nous approchons, nous voyons que c'est une marionnette en carton. C'était un personnage de publicité découpé en carton avec le sourire américain. Ce nom de Bugomiel, je le trouvais tellement magnifique que c'est resté. Quand il a fallu chercher un personnage, il s'est imposé tout de suite. Je crois que c'est un nom qui n'existe pas vraiment.

Murielle SZAC

Il existe maintenant !

Anne WILSDORF

Je ne sais pas d'où il a tiré cela.

Murielle SZAC

Et Marcel ?

Anne WILSDORF

J'avais un chat qui s'appelait Marcel. C'était un chat extraordinairement sympathique. C'est un prénom qui porte beaucoup de choses qui me plaisaient bien : populaire et sympathique. J'avais beaucoup de potentiel dans ce Marcel, je le sentais bien.

Murielle SZAC

Il a deux compagnons.

Anne WILSDORF

Oui, il a son chat Gaspard. Vous avez vu : dans toutes mes histoires, il y a toujours un chat qui est un peu le témoin extérieur.

Murielle SZAC

C'est Anne, le chat !

Anne WILSDORF

C'est moi qui regarde. Ce sont des esquisses de recherche des personnages. Vous voyez que Marcel a pas mal évolué. Au début il était un peu plus grand, il avait un long cou. Il est un peu plus raide.

Murielle SZAC

Il avait un petit souci à un moment, au tout début. Tu t'en souviens ?

Anne WILSDORF

Non.

Murielle SZAC

Les couches.

Anne WILSDORF

Il n'avait pas de couches, il était trop grand. J'avais l'habitude de travailler pour des personnages plus âgés, et cela m'a pris du temps avant de le réduire, de le raccourcir.

Murielle SZAC

Voilà sa maman.

Anne WILSDORF

Oui, c'est une recherche pour une maman. Vous le voyez, il y a toujours des situations assez dramatiques. Mes petits personnages sont toujours dans des situations très tendues, il va se passer quelque chose, on sent qu'il y a de l'orage dans l'air. Je ne me souviens plus pourquoi le papa retousse ses manches mais peut-être qu'il veut lui mettre une raclée.

Murielle SZAC

Un personnage qui compte beaucoup dans la vie de Marcel : Mamie.

Anne WILSDORF

La mamie aussi aura pas mal évolué. Il y a plusieurs mamies. Je me suis rendu compte, en faisant tout ce travail de recherche sur les plus anciens, qu'elle ne s'était pas fixée tout de suite, qu'il y a eu des tentatives.

Murielle SZAC

Je les ai mises après.

Anne WILSDORF

Ma chère Mademoiselle Jeanne est inspirée par une copine. Elle ne sait pas que c'est elle.

Murielle SZAC

Mademoiselle Jeanne, c'est quand même la puéricultrice de la crèche.

Anne WILSDORF

Oui, celle qui tient la crèche d'une main de fer et de velours en même temps.

Murielle SZAC

Dis-nous un mot sur la grande Lila.

Anne WILSDORF

Lila est la copine de Marcel. C'est une petite fille qui a des couettes qui la font ressembler à un grand lapin. Là aussi, dans la recherche du personnage il fallait quelque chose qui sorte de l'ordinaire. Dès que l'on voit ces deux couettes, on sait que c'est Lila. Je trouve qu'il est important d'avoir des personnages que l'on identifie tout de suite. Les petits sont très sensibles à cela. Elle a une gestuelle aussi très particulière comme tous mes personnages. Lila est cette petite fille maghrébine. Elle est colorée, c'est sûr. Elle est la grande amie de Marcel. Au début, ils avaient un peu le même âge.

Là, c'est le tout premier épisode. Elle a des petites jambes comme des baguettes, une très grosse tête.

Murielle SZAC

Au début Lila et Marcel ont quasiment le même âge. C'est l'époque où il n'a pas de couches. Et progressivement, elle va devenir la grande sœur.

Anne WILSDORF

Elle va devenir plus grande et elle parle tandis que Marcel, c'était difficile : un tout-petit, j'ai dû apprendre que son for ne sera pas de parler mais de s'exprimer plutôt par des attitudes. Il est triste, il est content, il est heureux, il a peur, mais il ne va pas faire des grandes phrases. Lila était là pour parler un peu plus, pour amener une diversité, mais elle a presque mangé Marcel par sa présence. Elle est très dynamique, elle a beaucoup d'idées, c'est une petite fille pleine d'initiatives, et elle est plus grande que Marcel.

Murielle SZAC

La première année, nous avons même eu un questionnement. Te souviens-tu de cela ? Est-ce que cela reste les aventures de Marcel ou est-ce que cela devient les aventures de Marcel et Lila ?

Anne WILSDORF

Finalement, je regrette un peu. Ensuite, nous ne l'avons plus revue beaucoup. Elle apparaît de temps en temps. J'aime beau-

coup Lila, mais il est vrai que ce personnage qui parle va prendre l'ascendant sur le petit. Le petit va être derrière.

Murielle SZAC

Je ne sais pas si vous voyez les images que je fais défiler. Comme elles ne sont pas dans l'ordre, ce n'est pas évident mais vous avez, dans le travail de création d'Anne, beaucoup de choses sur le miroir de la vitalité, de la joie partagée quand c'est en famille, avec les grands-parents, avec tout le monde. Les scènes sont toujours (comme le pique-nique) un moment magnifique, ou le coucher, le soir.

Anne WILSDORF

C'est un moment magique. Il y a l'amour de la maman envers son petit.

Murielle SZAC

Une chose importante dans la création de cette famille et de ce petit personnage : on n'est pas tout seul dans le monde. Là par exemple, c'est le Noël avec la famille de Lila.

Anne WILSDORF

Oui. J'avais sélectionné cette image pour montrer l'évolution des personnages. Quand on crée une petite histoire, on met des personnages un jour et on sait que l'on va les reconduire, les retrouver dans d'autres épisodes. La maman de Lila ne me plaisait pas et j'en ai fait une personne beaucoup plus moderne, active. La maman que nous voyons avec son chignon (pourquoi pas ?) deviendra cela.

Murielle SZAC

Nous pouvons aussi rappeler que dans cet épisode, c'étaient les cornes de gazelle à Noël.

Anne WILSDORF

Oui. Nous mélangeons les cultures. Il y avait une invitation à l'autre.

Murielle SZAC

Voilà la vraie maman ?

Anne WILSDORF

Voilà la maman de Lila telle qu'elle s'est cristallisée.

Murielle SZAC

Les parents ?

Anne WILSDORF

Les parents ont aussi un peu évolué. La maman était un peu une gamine, pas encore très mûre, mais très sympathique.

Murielle SZAC

En même temps, ils étaient assez modernes.

Anne WILSDORF

Ils sont modernes. Je les aime beaucoup. Ils sont toujours comme cela. J'ai remarqué en épluchant un peu tous les albums que j'avais faits, qu'ils ont une place qui change, ce n'est pas une évolution linéaire. Le personnage ne va pas de là à là, il va de là à là et là et là. Ils ne sont pas complètement fixés. Le fait de travailler pour un magazine permet ce genre de choses que l'on n'a pas dans un livre. Le public se renouvelle chaque fois. C'est un épisode chaque fois. Ce sont un peu des archétypes : un papa, une maman, Marcel sera toujours Marcel. Mais encore maintenant, j'ai remarqué qu'il y a des jours où il est plus long que d'autres. Il n'est pas toujours ce tout petit bébé. C'est en fonction de l'histoire.

Murielle SZAC

Regarde ce que Gaspard est en train de faire, sur l'image !

Anne WILSDORF

Gaspard est un peu l'affreux Jojo qui se permet des choses que les enfants ne font pas, car c'est un animal. Je sais aussi par expérience que les enfants adorent observer les images. Ils vont toujours aller voir les choses qui les intéressent là où elles sont. Je permets toujours un petit clin d'œil, une petite échappatoire. L'histoire dans l'histoire.

Murielle SZAC

Les différentes phases de Mamie sont là.

Anne WILSDORF

Oui. Celle que tu avais mise avant était la mamie ancienne, la première apparition. Je me suis dit : « *Elle est vraiment trop vieille. Les mamies, ce n'est plus comme cela.* » Depuis, je suis devenue une mamie moi aussi, je suis grand-mère depuis une année. Je m'identifie davantage.

Murielle SZAC

J'aurais pensé que tu t'identifiais plus à mamie Adèle.

Anne WILSDORF

La mamie Adèle est la deuxième mamie. Je voulais lui créer une personnalité très différente de la première qui est un peu celle qui est calme, très ronde, enveloppante, qui fait les gâteaux à Noël, tout comme il faut. Cette mamie-là, on ne sait pas si elle est mariée ou pas, elle est peut-être divorcée, elle a peut-être tué son mari, je ne sais pas. Elle est un peu délirante, elle a de grandes lunettes qui lui donnent un air de star. Elle est exubérante et je me suis dit : « *Je la garde.* »

Murielle SZAC

Elle nous éclate. Peut-être veux-tu reprendre cette chose qui n'était pas dans l'ordre ?

Anne WILSDORF

C'était la création d'une histoire, comment je vais partir. Quand on travaille pour Marcel, souvent on m'impose des sujets, des thèmes.

Murielle SZAC

Oui, parce que le magazine est thématique. C'est un des soubassements : ce n'est pas une pyramide, un empilement de cubes, c'est un puzzle. Quand Popi a été créé, son orientation était un magazine pour éveiller les bébés. Aujourd'hui, les bébés sont drôlement éveillés, c'est plutôt pour les aider à tirer un fil, à mettre du sens. C'est un journal qui fait parler les bébés mais en mettant du sens. Ils sont bombardés d'infos de partout. L'orientation est de les aider, avec un thème, à ce que chacune des rubriques (avec chacune ses langages plastiques, complètement différents) participe à construire différentes réalités du même thème. Effectivement, Marcel doit être dans le thème.

Anne WILSDORF

Je reçois des thèmes. On me dit : « *Le journal va parler de cela.* » Je vais plancher sur quelque chose qui va aller dans ce sens. Je n'invente pas Marcel chaque fois, une histoire qui vient complètement de moi. J'aime beaucoup cela, les contraintes, je trouve que c'est super. On me donne un élément et à partir de cela, j'aime jouer. C'est parfait.

Celui-là, c'était une histoire sur Marcel à la campagne avec son papy. Qu'est-ce qui se passe ? Le premier dessin, c'est un dessin très sommaire. À peine une esquisse. C'est quelque chose qui sort de mon cerveau mais

je ne sais pas comment, et de la plume aussi. Je vais commencer à poser un élément. Le petit personnage est Marcel, cette petite crotte à gauche. Il est devant un arbre. C'est un peu moi devant l'histoire. Je me dis : « *Et puis quoi ?* » J'avais pensé à cet arbre. L'image d'après : Marcel est devenu un peu plus concret, il va trouver refuge dans un arbre creux. Là, c'est moi aussi en train de réfléchir. Qu'est-ce que je fais avec l'arbre, la campagne ? Il est avec son grand-père. Je vais dériver un peu là-dessus et finalement, je remets le grand-père dans l'histoire, il va se promener avec son grand-père. C'est presque comme si on voyait ce qui se passe dans mon cerveau. Je dessine les personnages pour qu'il arrive quelque chose mais je ne sais pas encore ce qui va arriver. Ils sont sur un chemin et advienne que pourra. Je réfléchis avec eux en les dessinant.

L'image d'après, c'est déjà plus concret, j'ai besoin du crayon, je commence à mettre la couleur, à donner une consistance au paysage et le grand-père se promène avec son petit garçon. On voit dans le ciel une coulure, de l'encre qui est arrivée peut-être par hasard (j'utilise aussi le hasard de temps en temps, pas toujours). Là, le chemin commence à se confondre avec de la fumée de moteur de tracteur. C'est un peu dans cette association que tout d'un coup va naître quelque chose : le chemin, la fumée, et arrive le tracteur qui va devenir un élément de l'histoire. Je vais cultiver cela, concrétiser le tracteur par exemple et faire la rencontre de Marcel, son grand-père, le chemin, l'arbre, le tracteur. Cela va donner une histoire plus concrète. Vous voyez déjà la phase deux : cela se travaille sur quatre pages. Il y avait les deux premières pages où je reprenais cela. Nous voyions Marcel avec son grand-père et une ombre qui s'étirait.

Je vous raconte la suite sans les images. Le processus part vraiment du croquis. On me demande souvent si je fais le texte avant les images, mais c'est quelque chose qui fonctionne ensemble, qui est très physique. C'est quand je commence à dessiner que les histoires commencent à exister. Le personnage, il suffit que je le fasse bouger pour que tout d'un coup lui-même me dicte ce qui va se passer. C'est un mélange d'activités. Dans cette histoire, Marcel se promenait avec son

grand-père et le tracteur les amenait à la maison. Il y avait la scène de la convivialité où la grand-mère les invitait à manger sous un arbre. L'histoire s'est créée.

Murielle SZAC

Vous verrez aussi la manière dont les textes nous arrivent. Tu peux peut-être raconter les allées et venues avec le scénario ?

Anne WILSDORF

Quand on écrit un scénario, il y a des allers-retours. Je vais proposer une histoire avec le texte et les images et je sépare les choses. Je vais envoyer les images d'un côté et le texte de l'autre. J'ai l'habitude d'écrire le texte à la main, je le scanne et je l'envoie. C'est toujours mon écriture qui apparaît. Je n'écris pas les textes à l'ordinateur parce que pour moi c'est comme du dessin. Écrire est la même activité.

Le choix des mots est très important pour moi. Il va participer vraiment, accompagner les illustrations. Comme je crée les deux, il ne faut pas qu'il y ait une redite. Quand on écrit un texte, il ne faut pas que l'on retrouve les choses que l'on a écrites dans le dessin. Le dessin va raconter une autre histoire et le texte va dire autre chose. J'aime beaucoup travailler ces deux aspects : l'un et l'autre donnent le corps et l'identité à ces petites histoires. Les petites histoires n'ont l'air de rien, elles sont souvent très simples, elles partent de petites choses toutes simples mais à l'intérieur de cela, j'aime beaucoup travailler pour donner du corps à ces petits riens.

J'aime bien aussi le drame, que les choses ne se passent pas bien. Je trouve que souvent, pour les petits, il y a cette espèce d'attrance un peu morbide pour la douceur, trop mignon, trop joli, trop doux. J'aime casser cela et mettre quelque chose qui gratte et qui pique un peu. Je me rends compte que les enfants, c'est cela qui les attache aussi. Un bébé adore avoir peur puis être rassuré d'avoir eu peur et d'avoir surmonté sa peur. C'est toujours une espèce d'échange avec le plaisir. Les enfants ont du plaisir à avoir surmonté un danger. Je me rends compte quand je fais mes croquis que dans tous les croquis que j'ai sélectionnés, il y a toujours une espèce de danger qui plane, quelque chose dont on ne sait pas trop dans quel sens cela va se passer. En général, cela se passe bien.

Murielle SZAC

Ce qui est important, à l'âge du lecteur de Marcel, est qu'en lisant avec les parents, on va retrouver ces inquiétudes, ces émotions, ces peurs. Le parent, qui pense peut-être plus volontiers qu'il faudrait mettre des petits lapins roses et des petites fleurs bleues, va être étonné de cet impact sur le psychisme enfant par la manière dont par exemple Marcel va vivre des angoisses, des émotions, etc. Si l'on fait de l'imagier, je n'ai rien contre mais c'est juste pour donner du vocabulaire (« *C'est un vélo.* »), cela n'a aucun intérêt. S'il y a toute l'émotion d'avoir fait pour la première fois du vélo, d'être tombé (je dis n'importe quoi), là nous sommes dans ce qui est à nos yeux la littérature.

Anne WILSDORF

Voici une autre possibilité d'exercice du croquis. Là, c'est aussi une histoire de campagne. Ce sont des croquis faits au crayon. Parfois, tout d'un coup, je vais concrétiser l'histoire d'une autre façon. Pour vous montrer les deux phases différentes : par exemple, nous avons des croquis au début et cela, c'est la réalisation. Les croquis au crayon sont envoyés avec un petit texte très simple écrit à la main.

Voilà une autre histoire : « *La Soupe à l'escargot* ». Je l'ai sélectionnée pour vous montrer le passage du croquis à la réalisation. Le grand-papa va cultiver des salades avec son petit. Là, nous avons la réalisation de l'illustration. C'est l'arrivée de la grand-mère dans la cuisine, la découverte de la salade qui a rétréci parce qu'elle a été mangée par l'escargot et finalement, l'escargot qui aime la même chose que nous : la salade.

Là, c'étaient les petits poissons. J'avais sélectionné le texte parce que je l'avais écrit et il a été corrigé. Pour moi, ce n'était pas un problème mais les mots ont été changés et cela fait une différence. Je ne sais pas si vous arrivez à lire. Je ne sais plus ce que cela disait. Le texte a été transformé. La couleur des mots a un peu changé. C'est aussi un travail d'échange que nous avons avec Bayard. Ce n'est pas toujours possible de garder les choses auxquelles on tenait, mais c'est compréhensible. Ils ont simplifié. Parfois, dans un mot, je mets plus que ce qu'il y a en apparence. Là, nous avons un peu nettoyé, simplifié.

Des images défilent de la personnalité de Mademoiselle Jeanne – c'était la *serial* illustratrice.

J'avais fait une fixation sur ce pull : Marcel se battait avec ses habits. Nous voyons toutes les phases par lesquelles cela passe. Il y a un petit personnage au milieu, cette image par exemple n'a rien à voir : des cafards avec un petit enfant. J'étais en train de travailler sur une autre histoire. Je travaille beaucoup avec les États-Unis, c'est une histoire que l'on m'avait envoyée (que je n'ai pas écrite mais que j'ai illustrée). C'était un peu Kafka à l'envers : l'histoire d'un cafard qui devient un petit humain, et tous les problèmes que cela crée. Je travaillais en même temps là-dessus et sur Marcel. Chez moi, les croquis se confondent un peu. J'ai utilisé la même page et j'ai trouvé marrante cette association, ce petit Marcel avec son habit, cela lui faisait comme une tête d'insecte. Il se mélange avec un cafard. Il se bat avec son T-shirt qu'il ne va pas arriver à mettre. Il y avait quelque chose d'irrésolu dans ce problème. Je l'ai développé, j'ai travaillé dessus, j'ai dessiné des centaines de dessins où chaque fois, on voit des attitudes différentes. Après, je vais en sélectionner une et il n'y en a qu'une qui va passer.

C'est Marcel et Lila. Marcel a rétréci. Voici aussi une esquisse de Marcel et Lila. Ce sont parfois des dessins que je fais comme cela pour poser un décor, des promesses d'histoires. Là, il n'y a pas eu de développement.

Pour terminer, nous allons faire le lien avec A.C.C.E.S. : c'était une expérience sur la lecture au tout-petit. Mademoiselle Jeanne va lire un livre terrible avec un loup, un lapin. Le loup voudrait bien manger le lapin et le lapin a un livre, avec lequel il va frapper le loup. Le livre sert à beaucoup de choses, même à cela : se défendre. Il y a cette espèce de rapport à la cruauté. Les enfants vont adorer et demander : « *Encore !* » C'est le début d'une addiction, nous espérons, petit, à la lecture et aux émotions fortes.

Murielle SZAC

Entre les problèmes techniques et le fait que nous avons démarré avec un quart d'heure de retard, il ne faut pas trop que nous débordions. Je vous montre les illustrations qu'Anne a faites pour le guide « *Premières pages* », *Voyage au pays des histoires*.

Vous voyez que nous sommes dans le grand voyage. « *Dès que votre bébé est né, le voyage est possible.* », « *La destination idéale pour un voyage en famille.* », « *Les histoires c'est trop bon quand c'est partagé.* », « *Des itinéraires variés et pleins de surprises.* » Nous croisons une bibliothèque au passage. « *Des histoires pour vaincre les peurs.* » Celui-là, j'aime particulièrement, je l'ai mis en fond d'écran : « *Pas de panique devant les dégâts.* » On nous dit : « *Il faut mettre en hauteur les bouquins, pour ne pas qu'ils les touchent.* » Il ressemble un peu à Marcel, je trouve. « *Pour nourrir leur imaginaire* » et « *Ce moment de complicité partagée* ».

Anne WILSDORF

Je remercie encore Murielle de m'avoir invitée à cette expérience, à cette aventure. C'était génial. C'était vraiment formidable, magnifique, et pour une bonne cause.

Murielle SZAC

Avez-vous des questions ?

Blandine AURENCHÉ, A.C.C.E.S.

Je voudrais savoir si de temps en temps une thématique vous a gênée, vous a empêché de créer ?

Anne WILSDORF

Cela ne m'est jamais arrivé. Je suis assez futée, rusée, j'arrive toujours à mes fins, envers et contre tout. J'enseigne l'illustration à des graphistes en formation à Lausanne, dans une école professionnelle. Parfois, certains me disent : « *Nous voulons être libres, ne pas avoir de thème.* » Je leur dis : « *La liberté est aussi d'arriver à gérer une situation particulière. Il faut que vous soyez assez malins et rusés pour toujours arriver à vos fins. Quel que soit le sujet, vous avez l'obligation de vous amuser avec les contraintes.* »

Murielle SZAC

C'est drôle, ce qu'elle vient de répondre, car Antonin Louchard et Hervé Tullet, qui sont aussi des compagnons de route, qui ont

une rubrique par mois dans le magazine, qui doivent forcément aussi travailler sur des thématiques, disent exactement la même chose.

Anne WILSDORF

Pour en rester sur la question des contraintes, il y a parfois quelque chose que l'on voudrait imposer absolument aux petits : la douceur, etc. Les choses existent par leurs contrastes. Je me rends compte que la lumière existe par l'ombre aussi. J'avais sélectionné une image mais qui n'est pas passée, où il y avait le papa. On m'a demandé de changer la couleur de son pull. Pour Marcel, ce n'était pas bien d'avoir un pull gris foncé. Le papa devait avoir de la couleur. Ce sont des petites choses qui m'embêtent plus que les contraintes.

Murielle SZAC

Il faut résister !

Anne WILSDORF

On m'a demandé cela. On m'avait mis un vert horrible. J'ai encore corrigé le vert en disant : « *Si on prend un vert, au moins que ce ne soit pas celui-là.* » Je ne sais pas pourquoi, tout d'un coup, on doit répondre à des choses comme cela. Cela ne change rien du tout à l'histoire. On a très peur du foncé dans les images pour les enfants. Souvent, on m'a dit : « *Pas de noir dans les habits des parents.* » Alors que le noir peut être une couleur magnifique. Ce n'est pas le noir en tant que tel qui est sinistre. Si vous mettez le noir, il peut valoriser la couleur. Parfois, ce sont des clichés qui m'embêtent un peu, mais on négocie. Voilà des petits clichés auxquels nous avons affaire, dans l'édition en général.

Murielle SZAC

Si vous n'avez pas d'autre question, nous allons nous arrêter. Nous reprenons à 14 heures précises avec le Professeur Golse.

Merci.

Les enjeux de la petite enfance. Importance de la fonction narrative dans les premiers liens parents-enfants

► Bernard GOLSE

Chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker enfants malades à Paris
et professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent (université René-Descartes Paris V)

**Sophie RAT, bibliothèque municipale de
Dijon, Présidente du groupe ABF Bourgogne,
modératrice**

Bonjour à tous. Ce matin, Monsieur Cabrejo Parra a souligné le fait que les livres permettent aux petits et à l'adulte une expérience langagière et culturelle. Evelio Cabrejo Parra a démontré que cette expérience est essentielle puisqu'elle contribue à l'élaboration de la vie psychique de l'enfant. Nous continuons cette journée et le propos avec le Professeur Bernard Golse qui est chef du service de pédopsychiatrie de l'hôpital Necker enfants malades à Paris, et Professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'université René-Descartes Paris V.

Bernard Golse nous expliquera l'importance du dire par la parole ou l'écrit, d'une part pour soi-même et pour transmettre, et d'autre part au service de la vie psychique et de la transmission intergénérationnelle. Raconter son histoire, la repositionner dans le temps sont des éléments essentiels du sentiment d'existence. Ainsi, de sa rencontre avec l'autre dépendra le développement psychique et social du bébé.

Je vous laisse la parole.

Bernard GOLSE

Merci beaucoup. D'abord, merci à Marie Bonnafé et à tous les organisateurs de cette journée de m'avoir sollicité pour y intervenir, ce que j'ai accepté avec un grand plaisir. Un grand merci donc, c'est vraiment un honneur. Je me suis rapproché il y a assez longtemps de l'association A.C.C.E.S. et jusqu'à maintenant, Marie Bonnafé n'a pas suffisamment fait appel à moi, me semble-t-il, pour des raisons diverses sans doute. Aujourd'hui, je suis vraiment très heureux de venir travailler avec vous. D'autant plus que dans ma trajectoire professionnelle, même si je suis responsable d'un service de pédopsychiatrie générale avec des bébés, des enfants et des adolescents, en réalité depuis longtemps les trois grandes problématiques qui me mobili-

sent sont : la psychologie du développement précoce, la psychiatrie du bébé, l'autisme et les pathologies qui s'y rattachent, et l'adoption (dans la mouvance de Michel Soulé). J'ai été longtemps membre du Conseil Supérieur de l'Adoption et j'ai présidé le CNAOP, le Conseil National pour l'Accès aux Origines Personnelles de 2005 à 2008.

En réfléchissant à ces trois problématiques (le bébé, l'autisme, l'adoption), je me rends bien compte que ce qui me mobilise surtout est donc la question des liens primitifs. J'ai de plus en plus le sentiment que la construction de l'appareil psychique des enfants se fait par la mise en représentation des liens, représentations mentales des liens qui ne peuvent se faire que dans le lien et par le lien. La lecture avec les bébés contribue beaucoup, me semble-t-il, à cette dynamique.

Je suis également très marqué par le concept d'identité narrative de Paul Ricœur – et parfois les empêchements d'identité narrative. Cette identité narrative, qui selon Paul Ricœur donne la capacité de raconter (et peut-être plus encore de se raconter à soi-même) sa propre histoire, est au cœur même de l'humain. Il est toujours difficile de savoir ce qui est spécifiquement humain – le rire probablement pas, le symbolique probablement pas, et la régulation des pulsions non plus quand on voit les échecs qu'elle subit de temps en temps...

Mais la réflexivité et cette question de l'identité narrative le sont : pouvoir raconter son histoire, se raconter son histoire sur plusieurs générations. De ce fait, il me semble que lire avec les bébés, avec les très jeunes enfants, n'est pas seulement une aide à l'avènement du langage. Bien sûr cela l'est mais c'est aussi une aide à la construction de la personne. J'ai l'impression que cela a déjà été abordé ce matin, et je vais probablement m'inscrire dans cette ligne-là. Sans être trop mélodramatique, il y a bien là une œuvre de civilisation des très jeunes enfants.

Je vous rappelle aussi qu'au début du mois de janvier, il y a eu une initiative dans la suite du collectif *Pas de 0 de conduite*, initiative à laquelle j'ai participé et qui s'est manifestée par une conférence de presse au Sénat (je crois que Marie Bonnafé y était). Nous avons demandé à ce que les pouvoirs publics, l'État, essaient d'unifier les différentes actions autour de la petite enfance. Beaucoup de choses se font, mais il y a aussi beaucoup de dispersion. Plus de 80 associations concernant la petite enfance ont rejoint ce mouvement. Il me semble qu'A.C.C.E.S. y a toute sa place.

Un dernier mot sur l'actualité. Je pense que beaucoup d'entre vous savent qu'un rapport Terra Nova est paru sur la stimulation de l'apprentissage du langage. Je ne veux pas m'y étendre parce que nous ne sommes pas là pour faire de la politique, mais ce n'est pas du tout comme cela que je vois les choses. L'apprentissage du langage, nous allons le voir ensemble, n'est pas une simple affaire quantitative, pas simplement du serinage de vocabulaire : c'est du plaisir partagé, c'est un **être-ensemble**. Bien entendu, la lecture et la co-lecture y participent grandement.

Un dernier mot d'introduction : des histoires que l'on raconte ou que l'on lit en famille avec les bébés aux histoires qu'un jour l'enfant pourra se raconter à lui-même (notamment sa propre histoire), toute la question est celle de la place de l'autre, du travail psychique de l'autre dans la construction du bébé, dans la construction de son appareil psychique. Cette place de l'autre est d'autant plus importante que, dans l'espèce humaine, il y a une immaturité physiologique particulière du bébé humain.

Ce que l'on appelle la néoténie humaine est liée à l'immaturité physiologique fondamentale du bébé humain. Le bébé humain est le bébé mammifère qui naît - même à terme - le plus inachevé. Bien sûr, la construction de son cerveau commence pendant la grossesse, un certain nombre de choses se mettent en place : les appareils sensoriels, le toucher, l'olfaction, le goût, l'audition, la vision. Mais la plus grande partie de la construction du cerveau va se faire à l'air libre, une fois le bébé sorti du corps de la mère, pendant les trois, quatre, cinq années après la naissance (peut-être plus, pense-t-on maintenant). Ce qui fait que les trois quarts (pour ne pas dire

plus) de la construction cérébrale se font dans la rencontre avec l'environnement et, dans cet environnement, il y a en particulier la rencontre avec le travail psychique des personnes qui s'occupent, qui prennent soin du bébé : les parents mais aussi les professionnels. C'est très important. Le petit poulin, dès qu'il naît, sait marcher, boire et manger. Le petit veau, également. Le bébé humain, non : même le nouveau-né à terme est profondément immature. Il y a une immaturité physiologique chez le bébé.

S'occuper des enfants, s'occuper des jeunes enfants n'est donc pas seulement une question de gentillesse. Il vaut mieux être gentil avec des enfants, je n'en disconviens pas, mais l'enjeu va bien au-delà. S'occuper des enfants donne lieu à des enjeux développementaux et éthiques considérables. La place de l'autre va s'inscrire, en effet, très profondément dans l'organisation psychologique, mais aussi dans l'organisation cérébrale même de l'enfant, avec des conséquences à court, moyen et très long terme. S'occuper des enfants, lire avec les enfants, que les enfants puissent rencontrer notre travail psychique si possible harmonieux et dans une atmosphère de plaisir partagé, est tout à fait essentiel pour ce que l'on appelle l'ontogenèse psychique, la mise en place de l'appareil psychique.

Marie Bonnafé m'avait demandé d'insister d'abord sur la question de la narrativité qui est un concept se trouvant actuellement au tout premier plan de la scène. En septembre 2012, avec Alain Vanier de Paris VII et Chantal Clouard de Necker, nous avons organisé un colloque à Cerisy sur la narrativité pensée de manière transdisciplinaire, c'est-à-dire, pas seulement dans le domaine de la psychologie, de la psychiatrie ou de la psychanalyse, mais aussi dans les arts plastiques, en littérature... C'est un concept interface extrêmement intéressant et j'y reviendrai, tout en disant d'emblée que la narrativité, bien évidemment, n'est pas que verbale.

Il y a une narrativité sensorielle. Quand l'enfant vit une expérience de chaud puis une expérience de froid, pour faire un lien entre ces deux sensations, c'est-à-dire en faire une « histoire » et comprendre, par exemple, que le chaud et le froid sont le contraire l'un de l'autre, il lui faut le travail psychique d'autrui. Pour lui tout seul, cela pourrait rester deux

expériences sensorielles disjointes, sans lien. Le lien, la narrativité, l'histoire du chaud qui succède au froid et le froid qui est le contraire du chaud, ne peut passer que par le travail narratif de l'adulte, le travail d'une narrativité sensorielle. La narrativité peut aussi être comportementale. J'en donnerai des exemples tout à l'heure : le langage du corps et le langage de l'acte.

Ensuite, quand la narrativité sensorielle et la narrativité comportementale se sont bien mises en place, une narrativité verbale peut alors advenir, soit la question de l'histoire. Les bébés ont besoin qu'on leur raconte des histoires. Je crois que je n'ai besoin de convaincre personne de cela, ici. Ils ont bien sûr besoin d'une histoire médicale, d'une histoire biologique, d'une histoire génétique, mais ils ont surtout besoin de construire avec nous leur propre histoire. Il y a assez longtemps, Bernard Doray (qui s'est beaucoup occupé de traumatismes et d'enfants face à la guerre) a eu cette très belle phrase que je cite de mémoire : « *Un jour viendra où nous pourrons tout greffer : le foie, le cœur, les poumons, la cornée, etc.* » Nous y sommes presque. J'ai entendu ce matin à la radio qu'un enfant, à Necker, avait été greffé conjointement du foie, de l'intestin, du cœur et des poumons ! Depuis plusieurs années, il vit ainsi. Les greffes d'organes ont fait d'énormes progrès. Mais, disait Bernard Doray : « *Ce que nous ne pourrons sans doute jamais greffer (et il ajoutait : « peut-être heureusement »), c'est l'histoire. Il n'y aura jamais de greffe d'histoire parce que l'histoire se co-construit dans la rencontre psychique entre l'enfant et les adultes.* » Je vais y revenir.

Ce concept de narrativité est très en vogue en ce moment, mais il est assez ancien et a des racines épistémologiques assez variées. J'ai déjà évoqué Paul Ricoeur pour les racines philosophiques du concept de narrativité. Être humain, c'est peut-être pouvoir se raconter à soi-même sa propre histoire, sur trois générations. On dit souvent qu'il faut trois générations pour faire un psychotique, mais il faut surtout trois générations pour faire un sujet, tout simplement : un enfant qui puisse évoquer ses parents et ses grands-parents par exemple.

Je suis de ceux qui adorent les animaux : les chiens, les chats, et je ne suis sans doute

pas le seul dans la salle. Nous avons bien l'impression qu'un chien, pendant quelques semaines, va reconnaître sa mère puis cela s'estompe. Si les chiens avaient la parole, je ne pense pas qu'ils pourraient nous parler de leurs grands-parents. Le bébé, oui. C'est un travail d'historicisation tout à fait fondamental, et c'est là la racine philosophique du concept de narrativité. Il y a aussi des racines historiques. La narrativité est le processus qui amène à la narration, c'est le processus de mise en récit. L'histoire est un processus de mise en récit des événements, avec des points communs avec d'autres disciplines psychiatriques ou psychanalytiques. Les uns travaillent sur les documents, les autres sur le vivant, mais nous avons toujours à choisir les événements qui construisent une histoire, qui permettent de comprendre l'histoire, et nous disons souvent que l'histoire bégaye et ne se répète pas.

On accorde très facilement le concept de science à l'histoire alors qu'on le refuse fondamentalement à la psychanalyse. En réalité, la psychanalyse a une prétention scientifique, pas au sens de science expérimentale mais beaucoup plus au titre de science narrative. Parfois, on oppose les sciences humaines aux sciences expérimentales en disant que les sciences expérimentales sont des sciences « pures et dures ». Implicitement, les sciences humaines seraient donc impures et molles. Je ne pense pas du tout que les sciences humaines soient impures et molles. Elles sont différentes mais elles ont aussi une légitimité scientifique.

Il y a bien sûr, après les racines philosophiques et historiques, des racines littéraires et linguistiques à la narrativité (je ne vais pas m'y étendre), avec notamment la question du style. Lacan a pu dire que le style, c'est l'homme. En tout cas, le style renvoie à quelque chose de très profond qui s'exprime à travers la façon dont nous parlons, dont nous bougeons, dont nous sommes. Le style n'est pas simplement une apparence de surface. Il s'agit donc de quelque chose de tout à fait central. Le style littéraire est également très complexe, et il échappe encore à la modélisation informatique.

Je vais prendre un exemple parce que je pense que chacun sait faire cela : comment reconnaître une phrase de Proust d'une phrase de Raymond Queneau ? Ceci est en-

core très difficile à modéliser. Ce n'est pas une question de fréquence de mots. Beaucoup d'autres choses interviennent : le type de ponctuation, la longueur des phrases... Mais la question du style de la narrativité est très intéressante.

Bien sûr, il y a aussi des racines psychanalytiques au concept de narrativité. La psychanalyse parle beaucoup de processus de liaison (pulsion de vie), ou de dé-liaison (pulsion de mort), je n'y insiste pas. Le travail du rêve est évidemment une narrativité formidable. Nous, psychanalystes, attendons toujours le patient qui va s'allonger en nous disant : « *Je vais vous raconter un rêve banal.* » Cela n'existe pas. Tout le monde dit : « *Je vais vous raconter un rêve bizarre.* » parce que nous avons tous ce sentiment (même si le rêve est assez anodin) qu'il y a quelque chose de très bizarre dans la narrativité onirique. Ce qui est très bizarre (et d'ailleurs, le roman moderne a essayé de s'en inspirer) est que le rêveur est à la fois l'auteur et le metteur en scène et qu'un peu de lui se trouve diffracté dans les différents personnages du rêve. Cela donne lieu à une narrativité très complexe et très bizarre, même si le thème du rêve n'est pas formidablement original.

Pourquoi ai-je voulu rappeler rapidement ces quatre grandes racines du concept de narrativité – les racines historiques, les racines philosophiques, les racines littéraires ou linguistiques, et les racines psychanalytiques ? Aujourd'hui, nous parlons beaucoup de la narrativité dans le cadre du développement de l'enfant (je m'approche de mon sujet). Dans le cadre du développement de l'enfant, c'est cependant une nouvelle façon de parler de la narrativité, qui rassemble quelque chose de ces différentes racines de concept de narrativité.

Je dirai un mot tout à l'heure de Daniel Stern qui est mort l'année dernière et qui avait écrit un livre superbe : *Le Journal d'un bébé*. Daniel Stern, tout en étant psychologue du développement, était très proche des positions philosophiques de Paul Ricoeur. Il a beaucoup travaillé la question des enveloppes proto-narratives. Pour lui, la vie d'un bébé était une succession de tout petits moments ayant chacun leur structure. La narrativité, les enveloppes proto-narratives, est ce qui va permettre de lier entre eux ces différents petits « maintenant ». Dans le dévelop-

pement de l'enfant, avec Stern, nous retrouvons ainsi quelque chose des racines philosophiques dont je parlais tout à l'heure.

Il y a aussi le récit, l'histoire du bébé, de sa famille. Dans la théorie de l'attachement et les tests narratifs, nous allons en retrouver quelque chose (je dirai un mot de l'énonciation). Les processus de liaison, les effets d'après-coup dans l'étude psychanalytique du développement de l'enfant, renvoient aux racines psychanalytiques de la narrativité.

Quelques illustrations de cela. D. Stern et P. Ricoeur : comment des petits « maintenant » vont-ils s'organiser pour constituer une histoire ? Ce livre qui date d'une quinzaine d'années, je crois, *Le Journal d'un bébé*, a été très marquant pour ceux qui s'occupent de la petite enfance. Daniel Stern avait une capacité absolument extraordinaire de s'identifier au bébé : au point de vue, au regard, au ressenti du bébé. Nous avons tous des parties infantiles mais nous sommes plus ou moins en lien avec elles. Dans ce *Journal d'un bébé*, il prenait un exemple. Peut-être qu'à force de le raconter je le déforme un peu, mais, en substance, le voici : « *Quand on pense à un bébé dans sa journée, le matin par exemple dans son berceau il y aura un rayon de soleil qui passe sur sa couette. Il enregistre cela visuellement. À midi, peut-être, quelqu'un va préparer un repas dans la maison et il y aura une odeur particulière. Le soir, les parents vont rentrer à la maison, il y a des bruits particuliers et il aura là aussi une impression auditive particulière.* » La question que posait Daniel Stern, question très émouvante, est la suivante : « *Qu'est-ce qui fait que ces trois éléments ne restent pas séparés ? Qu'est-ce qui fait que dans ces trois moments, un jour le bébé va pouvoir dire simplement : « C'est cela ma vie, tout cela c'est moi » ?*

Ce n'est pas évident. Cela nous paraît évident parce que nous sommes adultes et que nous avons appris à nous raconter notre histoire. Mais pour faire le lien entre les impressions sensorielles, il faut le travail psychique d'autrui, et c'est ce processus de narrativité qui va arriver à lier ensemble un certain nombre de choses qui lui permettront de se sentir exister comme une personne qui vit des expériences différentes. Pourtant, toutes ces expériences différentes c'est moi qui les vis, et c'est déjà là une forme de narrativité.

Parlons alors de la théorie de l'attachement et des narratifs. Aujourd'hui, nous savons très bien depuis John Bowlby, depuis Mary Main surtout, et depuis Inge Bretherton, que la façon dont nous racontons quelque chose raconte, parle aussi du bébé que nous pensons avoir été. Ceci est très important. Le bébé que nous avons été est en nous, enfoui. Il est en grande partie inconscient et difficile à remémorer véritablement. Le bébé que nous aurions aimé être ne pose pas trop de problèmes parce qu'il tire les choses du bon côté, de l'idéalisation.

Ce qui nous mobilise beaucoup mais qui peut nous gêner aussi, est le bébé que nous craignons d'avoir été. Celui-là est très important parce qu'il est à la fois celui qui nous amène à choisir des professions auprès des enfants, mais en même temps c'est celui qui peut nous gêner pour nous occuper des enfants. Si nous sommes tout le temps en train de projeter sur eux quelque chose du fantasme du bébé gênant, décevant, impuissant, agressif que nous pensons ou que nous imaginons avoir été (à tort ou à raison), nous risquons de vouloir toujours intervenir pour protéger le bébé de quelque chose qui nous appartient, et de le gêner dans la mise en œuvre de ses propres compétences et de ses propres ressources.

Avec la théorie de l'attachement, nous savons que la façon dont nous racontons quelque chose nous renseigne sur le bébé que nous pensons avoir été. Vingt ans, dix ans, trente ans sont passés et les choses se transforment, mais dans les outils narratifs qui ont été développés dans le cadre de la théorie de l'attachement, si quelqu'un évoque sa mère ainsi (les psychanalystes aiment bien parler de la mère mais cela peut être pareil pour le père), en répondant à une question de cet outil narratif (*l'adult attachment interview*): « *Ma mère était une sainte.* », cela commence mal. Comme vous le savez, les mères saintes sont relativement rares. Surtout, s'il dit que sa mère était une sainte et qu'il développe un discours un peu scandé, hachuré, passant d'une idée à l'autre... Il va alors être évalué plutôt comme insécure. Ce qui compte est plus la manière dont on raconte que ce que l'on raconte. Là, nous voyons bien que quelque chose dans l'évocation de cette mère sainte vient désorganiser la cohérence, la fluidité de son discours.

Au contraire, si quelqu'un dit : « *Ma mère est morte très tôt dans ma vie. J'ai eu à faire face à l'absence, à me débrouiller un peu tout seul mais finalement, c'était peut-être un mal pour un bien. Cela m'a appris plus vite qu'à d'autres l'autonomie, l'indépendance.* », il développe en quelque sorte un discours très cohérent à partir d'un événement malheureux. Alors, ce sujet va être coté comme sécure, parce que ce qui compte est que cet événement (aussi douloureux soit-il) l'a amené à se construire une image relativement tranquille de lui-même. Nous voyons ainsi à travers la théorie de l'attachement (dans le cadre du développement), quelque chose de la narrativité et du style qui nous renseigne encore une fois moins sur l'enfant que nous avons été réellement que sur l'enfant que nous pensons, que nous aimerions ou que nous craignons d'avoir été au moment où nous faisons ces explorations.

Je voulais dire qu'il y a un grand nombre de racines diverses de narrativité, mais dans le cadre du développement de l'enfant elles convergent, et c'est ce qui donne, dans l'étude du bébé, une très grande place à cette narrativité.

J'en viens maintenant, plus directement, au contenu narratif. Je voudrais dire un mot rapide de ce que les bébés nous racontent, de ce que nous leur racontons et du fait de considérer les interactions entre adultes et enfants, parents ou professionnels, comme un espace de récit à double sens. J'ai dit plusieurs choses qui vont permettre de le comprendre assez vite.

Si je vous parle de ce que les bébés nous racontent, c'est parce que viendra un moment où dans le développement de l'enfant, lire ensemble va donner une espèce de corps à toutes ces expériences préalables mais qui sont en quelque sorte des précurseurs de la narrativité partagée. Sur ce que les bébés nous racontent, il y aurait beaucoup d'exemples à donner.

En France, les travaux de Geneviève Haag sont très connus et viennent à l'esprit. Elle a donné deux exemples qui ont été très étudiés dans les groupes de travail, et qui sont vraiment instructifs quant à cette narrativité par le corps et par le comportement au bon sens du terme, qui sont déjà pour le bébé une façon de raconter quelque chose.

Elle a d'abord parlé des « boucles de retour ». Je ne sais pas si certains d'entre vous connaissent ce très joli concept. La boucle de retour est un mouvement qu'elle a repéré chez les bébés. Maintenant qu'elle l'a repéré, c'est très facile à voir et nous le voyons tous. Mais c'est toujours pareil : tant qu'elle ne l'avait pas vu, nous ne le voyions pas. Il s'agit d'un bébé qui va bien et qui commence à sentir qu'il existe, à éprouver que lui et l'autre sont bel et bien deux personnes différentes. Au bout de quelques mois de développement psychique, parfois, après un très bon moment d'échange avec un adulte (disons la mère), soit un moment très agréable d'interaction par le regard, le geste, le toucher, un moment heureux qui s'est terminé (le bébé est encore dans les bras de la mère, c'est juste après, il n'y a pas d'écart spatial mais un petit écart temporel), il fait un mouvement qui part de sa tête, fait une boucle comme s'il allait vers l'autre pour le toucher avec le bras et revient. Boucle de retour.

Geneviève Haag a fait une interprétation professionnelle de cela très intéressante. Les parents aussi interprètent tout le temps, mais Geneviève Haag l'a fait en tant que professionnelle. Elle s'est dit : « *Que veut nous raconter l'enfant par ce mouvement ?* » Il veut nous raconter tout d'abord qu'il sent bien que sa tête est une partie du corps pas tout à fait comme les autres. L'humanité a mis je ne sais combien de centaines de millions d'années pour savoir que nous ne pensons pas seulement (mais surtout) avec notre cerveau. Maintenant que l'humanité le sait, les bébés le savent assez vite aussi, et ils se rendent compte que leur tête est une partie très spéciale de leur corps.

Par ce mouvement-là, dit Geneviève Haag, ils veulent nous montrer, elle dit même « *nous démontrer* » (mais c'est peut-être imaginer une intention un peu trop délibérée) dans leur petit théâtre corporel que ce qui vient de se passer, le moment harmonieux avec la mère, correspond à cela : envoyer quelque chose de soi vers l'autre, essayer de toucher l'autre au fond, « *ce que vous dites me touche beaucoup* », essayer d'envoyer quelque chose de soi dans l'autre, toucher l'autre. Ce quelque chose va revenir ensuite vers soi, transformé par la communication. C'est cette fameuse boucle de retour que les enfants autistes ont bien du mal, évidemment, à la mettre en place.

Ce qui circule en premier dans la communication entre adultes et enfants, ce sont les émotions. Dans le mot même d'« *émotion* », étymologiquement il y a l'idée de ce mouvement vers le dehors, comme si le bras reprenait quelque chose de ce qui vient de se passer entre les deux psychismes. Le bébé le figure. C'est une sorte de figuration corporelle préverbale, présymbolique mais qui est déjà le récit du moment heureux qui vient d'avoir lieu et que le bébé nous montre. Mouvement que nous allons garder toute la vie, différemment les uns des autres. Il y a des cultures dans lesquelles on parle plus avec les mains, mais d'une manière générale tout le monde parle avec les mains. Tout ce que je vous dis là, je pourrais le dire sans bouger mais ce serait bizarre pour moi et pour vous. Cela peut être une technique théâtrale de ne pas bouger du tout en parlant, mais dans la vie courante, nous parlons avec les mains et nous racontons quelque chose de cette communication précoce.

La communication correspond à la circulation des émotions entre soi et l'autre, quelque chose que l'on envoie, qui touche l'autre au fond (Geneviève Haag a appelé cela le « point de rebond ») et qui revient.

Deuxième exemple de Geneviève Haag : ce qu'elle appelle (c'est un terme un peu technique mais nous allons le comprendre facilement) les « *identifications intracorporelles* » qui sont tout à fait une forme de récit. Elle avait proposé ce concept à partir d'un film qui s'appelle *Kevin*. Les professionnels de la petite enfance le connaissent bien. C'est un film tourné avec l'enfant d'une personne professionnelle de la pouponnière de Sucy-en-Brie, et qui est tout à fait exemplaire. Il s'agit d'un petit garçon de deux mois et demi ou trois qui fait sa première expérience en dehors de son berceau chez lui, par terre, posé sur le dos, sur un petit tapis de sol. L'expérience consistait à voir ce qui se passe pour un bébé qui est tout seul parce que la mère est partie, juste à côté.

Quand on regarde le film, on s'identifie beaucoup au bébé, on trouve le temps très long, on se dit que les chercheurs sont vraiment sadiques et cruels. En réalité, pas tellement car dans la vie de tous les bébés, il y a des moments comme cela où le bébé doit pouvoir supporter des moments de solitude, et trouver des ressources en lui. D'ailleurs,

c'est un bébé qui va très bien et qui n'ira jamais jusqu'aux pleurs. Le bébé est posé sur son petit tapis de sol. La maman le dépose, s'en va. Nous observons le bébé. Le cœur de l'expérience est le fait qu'il a été demandé à la maman ensuite de revenir, de se représenter au bébé quinze ou trente secondes, et de repartir à nouveau à côté.

Dans la première partie, quand la mère vient la première fois et repart, au début, cela va bien puis au bout de quelques instants, un petit mal-être commence à monter. Rien de grave, il n'ira jamais jusqu'aux pleurs. Nous le sentons qui cherche à faire des rassemblements sur la ligne médiane. Il cherche à rapprocher ses mains, cela ne tient pas très bien. Il cherche à croiser ses doigts, cela ne tient pas. Il fait ce que font beaucoup de bébés : explorer leur ligne médiane, mais le bras part sur le côté, il n'y arrive pas. Il cherche sa bouche, il ne la trouve pas. Il grinchouille sans vraiment pleurer.

Puis la mère revient et il l'aperçoit quinze ou vingt secondes. Elle repart alors et c'est là le cœur de ce que je voulais vous dire : c'est comme dans la chanson, il y va y avoir 2 minutes 35 de bonheur parfait chez le bébé. Après le deuxième départ de la mère, après les retrouvailles visuelles, il va se « raconter » quelque chose qui lui suffit pour aller bien pendant deux minutes. Tous les mouvements dont je vous ai parlé vont fonctionner. Nous le voyons dans le bien-être. Ses mains se touchent vraiment. Ses doigts se croisent. Il trouve presque sa bouche et il fait ce mouvement assez harmonieux qui est difficile à faire tout en parlant : un doigt dans la bouche, et les autres en éventail. Il a l'air très bien et très heureux. Peut-être que cela lui rappelle le contact de son visage avec le sein, c'est difficile à dire. Tout marche bien. Pendant deux minutes après le deuxième départ de la mère, tous ces rassemblements sur la ligne médiane fonctionnent et il y a presque ce rassemblement particulier qui est le pouce gauche dans la main droite. Un bébé qui sait faire cela est déjà sorti des grandes difficultés, vous allez voir pourquoi.

Cela ne peut pas tenir toute la vie, sinon il suffirait de voir sa mère une seule fois et tout irait bien pour l'éternité ! Après, le mal-être va revenir et il faut qu'elle revienne. Le bébé va comprendre que chaque fois qu'elle part elle va revenir. Comme disait René Diat-

kine dont il faut bien évoquer le nom ici, il va finir par découvrir cette chose extrêmement importante : « *Quand ma mère n'est pas là, c'est qu'elle est ailleurs.* » Après, cela va se transformer. Pour les adultes c'est moins agréable. Quand elle n'est pas là, c'est qu'elle est ailleurs avec quelqu'un d'autre. On aime moins cela à trente ans qu'à six mois. Mais à six mois, c'est déjà une histoire. Cela permet de lier absence, présence.

Le bébé fait ces rassemblements sur la médiane. L'idée de Geneviève Haag est au fond qu'il s'agit bel et bien d'un récit parce que l'hémicorps gauche est plutôt chargé de représenter le bébé, et l'hémicorps droit plutôt chargé de représenter les fonctions parentales, maternelles. Quand le bébé, dans son théâtre corporel et comportemental, fait cela, il nous raconte sensoriellement, corporellement, quelque chose des retrouvailles visuelles qui viennent d'avoir lieu juste auparavant.

Je vais laisser le bébé pour avancer vers la conclusion et me demander ce que nous leur racontons, nous. Quand le bébé fait des choses comme cela, quand nous nous occupons d'un bébé et que nous l'observons, cela nous vient très facilement de dire au bébé : « *Qu'est-ce que tu nous racontes, là ?* » Nous sentons bien qu'il y a une narrativité préverbale, très intense qui est en jeu chez le bébé. Il n'a pas les mots, nous les avons, mais il peut déjà nous raconter des choses avec son corps.

Quand nous nous occupons d'un enfant, que nous le voulions ou non, nous lui racontons quelque chose. D'abord, inévitablement, on ne s'occupe pas pareil d'un bébé si l'on est un homme, une femme, si on est vieux, jeune, grand, petit, gros, maigre...

Dans nos gestes, notre style interactif est absolument imprégné de nos caractéristiques physiques. Qu'on le veuille ou non, on lui raconte quelque chose de qui l'on est aujourd'hui.

Je vous ai dit tout à l'heure : le bébé que l'on a été, que l'on aimerait avoir été, que l'on craint d'avoir été, tout cela imprègne aussi nos relations, nos interactions avec lui. Nous lui racontons aussi quelque chose du bébé que nous pensons avoir été. De ce fait, la rencontre entre un bébé et un adulte est un espace de récit, une narrativité à double

sens. Tout cela prépare la narrativité verbale partagée par le livre, et je terminerai là-dessus.

L'espace de récit à double sens, nous allons l'illustrer par les travaux de l'Institut Pikler-Loczy à Budapest. Vous savez sans doute que cet institut a été créé en 1946 par une pédiatre, Emmi Pikler, à Budapest en Hongrie, qui avait déjà avant la guerre une très grande expérience de l'observation des bébés, du développement des bébés dans leur milieu naturel, en famille. Elle faisait beaucoup de visites à domicile. Elle était très pionnière à l'époque, ne serait-ce que parce qu'il n'y avait pas beaucoup de femmes pédiatres, et aussi parce qu'elle avait un don d'observation particulier. Elle avait donné quelques principes nouveaux pour le développement, notamment autour de la question de la liberté de mouvement physique qui prépare la liberté de mouvement psychique. C'était une femme très expérimentée.

Après la guerre, en 1946, l'Europe était en ruine, la Hongrie en particulier. Elle a été très profondément touchée par des situations de bébé inouïes. On a parlé de rescapés de la tourmente, des bébés qui erraient dans les décombres, dont on ne savait rien – ni le nom, ni le prénom, ni si leurs parents étaient vivants ou morts. Elle a alors voulu créer un lieu pour accueillir ces enfants. Elle a trouvé une villa qui a été mise à sa disposition dans une rue de Budapest qui s'appelle Loczy.

Depuis, c'est devenu l'Institut Pikler-Loczy. Les deux mots sont importants. Pikler renvoie à son expérience de pédiatre et à l'observation des bébés en situation individuelle dans la famille. Loczy renvoie davantage à l'expérience d'une pouponnière, de bébés qui vivent en groupe, en collectivité. Elle voulait non seulement les aider à survivre (ce qui était déjà beaucoup !), mais aussi à se construire comme des personnes dignes de ce nom, avec une identité narrative assumable.

Les équipes là-bas se sont alors tout de suite rendu compte que c'était très difficile de s'occuper de bébés dont on ne sait rien. Beaucoup plus difficile encore que de s'occuper de bébés dont on connaît un peu l'histoire. De ce fait, les équipes ont été amenées à développer une professionnalisation des soins extrêmement minutieuse, cohérente, rigoureuse. Cela a fait école dans le

monde entier. Des associations sont nées un peu partout, notamment en France. Myriam David et Geneviève Appell ont créé l'association Pikler-Loczy France que je préside depuis 2007, et qui est une association de formation pour les professionnels de la petite enfance.

Vous savez qu'elles avaient rassemblé ces travaux dans un petit livre culte qui s'appelle *Le Maternage insolite* et qui décrit la façon différente de s'occuper des bébés qu'elles avaient découverte dans cette pouponnière particulière. Dans notre pays à ce moment-là, les pouponnières étaient très mal famées, si je puis dire, très en difficulté. S'occuper de ces bébés dont on ne sait rien a poussé les équipes à se dire : « *Même si je ne sais rien de ce bébé, je ne peux m'en occuper que si j'arrive à me représenter quelque chose de son histoire. Même sans être sûr du tout que ce soit cela, comment pourrais-je écouter son histoire précoce dans ce qui se passe entre lui et moi aujourd'hui ?* » L'idée est ainsi venue que cette narrativité était une co-construction. L'adulte, les auxiliaires de la pouponnière racontaient quelque chose à l'enfant, leurs caractéristiques physiques, le bébé qu'elles pensaient avoir été, mais le bébé, de son côté, racontait quelque chose également. C'est assez pathétique. Ce sont des bébés qui avaient été plus que malmenés par la vie et qui finalement, en rencontrant de nouveaux adultes bienveillants, voulaient quand même leur raconter quelque chose de ce qu'ils avaient vécu.

C'est là le paradoxe de la maltraitance : une fois qu'un enfant a été maltraité, même quand il rencontre de nouveaux adultes bien disposés à son égard, il va essayer de les faire fonctionner en adultes maltraitants parce que c'est cela qu'il connaît. C'est là le socle du masochisme, de la compulsion de répétition. L'angoisse de l'inconnu est encore plus forte que la douleur du connu. En littérature, André Gide a même pu dire que le scandale de la douleur physique est que même la douleur physique peut devenir familière. Il ne s'agit pas de la douleur physique seulement, mais aussi de la douleur psychique. Un enfant qui a été maltraité, à son corps défendant, sans s'en rendre compte, a peur des nouveaux adultes pourtant bien disposés mais trop différents de ceux qu'il connaît déjà. Il risque – si l'on n'y fait pas attention – d'induire une

forme de maltraitance pour se retrouver en territoire familial.

Nous voyons bien, alors, comment la situation peut se bloquer. L'adulte peut raconter indéfiniment qui il est ou qui il pense avoir été, à travers ses gestes, et le bébé peut raconter indéfiniment son histoire préalable. Chaque nurse qui s'occupait d'un bébé disait : « *Au fond de moi, j'ai un style interactif habituel comme ceci ou comme cela. Ce bébé me rend plus active, plus intense, plus douce, plus rapide, plus lente.* » C'est comme si ces petits écarts que les bébés induisaient dans le comportement interactif des nurses qu'ils rencontraient étaient leur façon à eux de raconter, en deçà des mots, quelque chose des mauvaises rencontres qu'ils avaient déjà faites.

C'est donc le devoir de toute institution qui s'occupe d'enfants maltraités de ne pas se laisser happer par les inductions identificatoires des enfants qui risquent, sinon, de reproduire avec de nouvelles équipes quelque chose de la maltraitance qu'ils ont déjà connue.

J'ai ainsi essayé, aujourd'hui, de montrer comment avant les livres, avant les récits verbaux, nous avons des récits sensoriels, des récits comportementaux, des récits préverbaux partagés déjà entre adultes et enfants. L'entrée dans la lecture en mots va venir traduire sur un nouveau plan et synthétiser tous ces préalables. Lire est une manière de raconter quelque chose. Quand on lit quelque chose à un enfant, on raconte quelque chose de soi. Il n'y a pas que l'histoire. On raconte quelque chose du lecteur à l'enfant et on raconte quelque chose à l'enfant de sa propre histoire, ce qui, je le redis, rend le rapport Terra Nova très contestable sur beaucoup de plans.

Le livre est vraiment un objet d'attention conjointe, de plaisir partagé. La narrativité se co-construit et cette co-construction entre les facteurs du dedans et du dehors ne peut pas se faire en faisant abstraction des affects. J'ai essayé de montrer que lire avec les enfants (en famille ou dans les lieux où passent les enfants) est une aide profonde à la subjectivation, une pièce centrale dans le dispositif de soutien à l'ontogenèse de la personne. Je vais m'arrêter là-dessus et je vous remercie beaucoup de votre attention.

Sophie RAT

Merci, Bernard, d'avoir rapidement tracé pour nous l'importance de l'autre, les racines de la narrativité, la théorie de l'attachement, ce que nous raconte le bébé, son récit avec son corps et la co-construction du récit. Merci pour tout cela en si peu de temps. Nous avons quand même un peu de temps pour des questions, un peu de débat avant la pause.

Bernard GOLSE

Peut-être tout le monde est-il en train de se dire : « *Que nous a-t-il raconté ?* »

Evelyne RESMOND WENZ

Bonjour Monsieur Golse. Vous entendre dire tout cela m'interroge à nouveau sur ce que je vois se développer. Vous avez parlé de Terra Nova et j'aimerais bien avoir votre point de vue sur le « parler bambin » et la langue des signes que je vois se développer pour les bébés. Je suis un peu terrifiée par ces signes que l'on apprend aux bébés alors qu'ils n'ont rien demandé, qu'ils savent nous dire tellement de choses autrement.

Bernard GOLSE

Vous savez bien ce que je vais dire.

Evelyne RESMOND WENZ

Non, je ne sais pas bien !

Bernard GOLSE

D'abord, je crois qu'il y a une première période de la vie des enfants où la question n'est pas de leur apprendre. Les premières acquisitions ne sont pas des apprentissages. Si je savais apprendre aux enfants à dire « *oui* », « *je* » et à dessiner un rond, j'aurais moins de mal avec les enfants autistes. Le problème est que ces premières acquisitions surgissent du dedans, très peu du dehors. Elles viennent traduire, dans le comportement ou la parole, quelque chose d'un espace interne de sécurité qui s'est mis en place tranquillement. Pour moi, c'est essentiel. C'est en cela que le travail des éducatrices de jeunes enfants (qui sont plutôt bien formées en France) n'a rien à voir avec le travail des enseignants. Chacun son métier – mais les données sur la petite enfance en ce moment sont assez rares, assez faibles, dans le cursus de formation des futur(e)s instituteurs ou institutrices de maternelle.

La première partie de la vie est consacrée à la mise en place d'un espace de sécurité interne qui permettra ensuite à l'enfant d'aller vers le dehors et d'accepter des choses qui viennent du dehors. Ce n'est pas la seule chose, mais un des aspects qui permet à l'enfant de construire cet espace de sécurité, d'extérioriser ses premières acquisitions avant d'apprendre, est que les adultes soient à l'aise dans leur langage avec l'enfant. Un adulte doit utiliser avec un enfant sa langue maternelle. C'est avec la langue maternelle qu'il aura l'expression de ses émotions la plus authentique, la plus ancrée dans son propre corps d'adulte. Si l'adulte est en colère, ce n'est pas avec la langue des signes qu'il va l'exprimer aussi simplement que dans sa langue. Si l'adulte a du plaisir, s'il est émerveillé par le bébé, croyez-vous que c'est facile à faire dans une langue des signes que l'on a apprise à trente ou quarante ans ? Cela n'a pas de sens. Il faut absolument que l'enfant soit au contact de la langue maternelle de l'adulte qui prend soin de lui.

Encore une fois, ce n'est pas moi qui invente cela, il y a longtemps que nous le savons : le « *non* » vient avant le « *oui* ». C'est vrai au niveau du langage, Spitz nous l'a appris. C'est pareil avant. Dans un premier temps, l'enfant va se défendre de tout ce qui vient de l'extérieur, avant de pouvoir dire « *oui* ». Dire « *oui* » est très dangereux au début : c'est accepter quelque chose qui vient de l'autre, sans avoir peur d'être contaminé au-dedans. Dire « *non* » est très facile. Il y a des gens qui ne savent dire que « *non* » toute leur vie. C'est très appauvrissant aussi, mais très protecteur. Le « *oui* » est très dangereux ; il n'y a que quand l'espace de sécurité interne dont je viens de parler (les enveloppes) s'avère bien formé que l'on pourra dire « *oui* ».

D'ailleurs, pour dire un mot du langage écrit dont je n'ai pas parlé, nous allons retrouver cela plus tard, quand on s'occupe d'enfants un peu perturbés (même si je crois que c'est en partie vrai avec des enfants habituels aussi). Les enfants aiment bien imiter quelqu'un qui écrit avant même de lire par eux-mêmes. Écrire, c'est sortir quelque chose de soi. É-mouvoir, é-crire. Alors que lire, c'est prendre quelque chose de l'autre en soi et accepter de le lier (ce sont les mêmes lettres pour les mots « lire » et « lier ») avec soi-même, sans avoir peur d'être contaminé. Aux

enfants autistes par exemple, on apprend beaucoup plus facilement à lire sur ce qu'ils ont eux-mêmes écrit que sur un texte de quelqu'un d'autre. Le texte de quelqu'un d'autre est dangereux, l'autre est dangereux.

Je crois vraiment que la langue doit être la plus naturelle possible, la plus authentique. En tout cas, la langue des signes pour les enfants autistes n'a rien donné, et la langue des signes avec les bébés tout-venant me paraît une espèce de forcing très artificiel.

Sophie RAT

Une autre question ? Voulez-vous intervenir ?

Marie BONNAFÉ

Vous avez dit que l'on ne fait que des rêves bizarres : j'ai immédiatement associé cela avec un petit livre de Claude Ponti : *Bizarre... Bizarre*. Je me suis dit : ne pouvons-nous pas faire une analogie entre ce que vous nous dites du rêve, familier à chacun de nous, et ce grand talent des auteurs-illustrateurs dont nous avons eu un exemple ce matin et dont nous sommes en train de percer le mystère en ce moment ? Si nous donnons des livres de qualité moyenne à des enfants, il se passe certes quelque chose mais souvent, les enfants se mettent bientôt à tapoter, il y a un petit désordre, etc. Si l'on amène une belle œuvre d'art comme *Noir sur blanc* de Tana Hoban et bien d'autres livres tels ceux qui sont ici exposés, il y a harmonie, les bébés se mettent à écouter, le temps est comme suspendu comme le dit le poète « Ô temps ! Suspends ton vol »... Ces grands auteurs-illustrateurs retrouvent quelque chose de la science des rêves, de ce qu'un rêve apporte dans cette communication (dont nous avons à merveille entendu parler tout à l'heure). Cette communication est difficile entre deux pensées, deux pensées différentes mais en même temps identiques. La pensée du bébé est toujours au fond de nous, mais transformée.

Le génie des comptines (puisque l'on ne se passe jamais des comptines et des berceuses) puis de la littérature écrite et illustrée, n'a-t-il pas un lien avec ce fait qu'un rêve n'est jamais banal, jamais normal, toujours bizarre ?

Bernard GOLSE

Ce que vous dites est vraiment très intéressant. Je ne pouvais pas tout dire mais je

pense que l'objet esthétique est une étape très importante dans la construction de l'enfant : c'est quelque chose qui l'amène à s'interroger sur le dedans. Qu'y a-t-il là-dedans (que ce soit le livre ou le lecteur) ? Le bébé, dans son développement, recherche une espèce de correspondance entre l'apparence de l'objet (un livre, la mère) et le dedans de l'objet. Cette interrogation entre le dedans et le dehors de l'objet est une espèce de conflit esthétique (c'est le terme de Meltzer) qui va nous poursuivre toute la vie, y compris dans nos émotions artistiques.

Pour finir, une histoire illustre cela très bien. Nous pouvons l'écouter en pensant au bébé devant un livre. Il s'agit d'un court-métrage de cinéma réalisé il y a une dizaine d'années, un peu plus peut-être. Je ne me souviens plus ni du titre ni de l'auteur. Cela se passait dans un lieu bizarre, étrange. Au début, nous avons du mal à savoir si c'est un musée ou une prison, d'autant plus qu'à l'époque, les képis des gardiens de musée étaient un peu comme les képis des gardiens de prison. Cela a changé depuis. C'est un lieu bizarre parce que nous ne savons pas si c'est un musée ou une prison, si c'est le matin ou le soir. C'est un peu sombre. Nous sommes dans un entre-deux, mais nous sentons que beaucoup de gens sont inquiets, bougent, qu'il y a de l'agitation, des gens qui passent, qu'il s'est passé quelque chose.

Puis la mise au point avance, et nous nous rendons compte alors que nous sommes dans un musée plutôt que dans une prison.

Cela finit même par ressembler au Louvre. Toutes ces personnes ont téléphoné à des gens hauts placés, Ministre de la Culture... et tout le monde arrive dans ce lieu qui est décidément un musée. Le caméraman suit toute cette troupe derrière. Tout le monde est de dos. On se dirige vers la grande porte de la salle où il y a la *Joconde*. On se dit qu'il s'est passé quelque chose de terrible : sans doute la *Joconde* a-t-elle été volée ? Le suspense est bien mené, il dure un certain temps comme j'essaie de vous le faire sentir. La *Joconde* n'a pas été volée ; il s'est passé quelque chose de bien plus grave que cela.

On ouvre les portes et pendant la nuit, la *Joconde* s'est retournée. Finalement, la *Joconde* a un dedans. C'est cela le conflit esthétique. C'est le tableau qui est connu pour être le plus esthétique, le plus beau tableau du monde, énigmatique. Y a-t-il un dedans ? C'est l'éblouissement du bébé par rapport à ses premiers objets relationnels. Quelque chose est repris de ce conflit esthétique quand un bébé est confronté à des objets comme un livre d'art, des objets merveilleux et nous, toute notre vie aussi. Quand nous lisons avec les bébés, je ne sais pas si cela a déjà été évoqué ce matin, mais un bébé qui va bien oscille. Il regarde le livre, le lecteur. Qu'y a-t-il là-dedans ?

Sophie RAT

Nous nous arrêtons sur cette image. Merci à vous. Nous avons le choix : soit nous enchaînons sur la suite de la journée, soit nous nous permettons cinq minutes de pause. Cinq minutes de pause.

Des espaces de travail interprofessionnels

► Table ronde animée par Sophie RAT

Bibliothèque municipale de Dijon, Présidente du groupe ABF Bourgogne

Avec : Céline MENEGHIN, directrice de la Bibliothèque départementale de la Somme

Edith BARGES, membre et co-fondatrice de l'association « Lire C'est Vivre »

Nathalie VIRNOT, animatrice-formatrice d'A.C.C.E.S.

Tamara SAVITSKY-MIDENA, responsable de Groupement de Crèches -

Direction de l'enfance et de la famille - Conseil général de la Seine-Saint-Denis

Sylvie AMICHE, chargée de mission - Service de la Culture -

Conseil général de la Seine-Saint-Denis

Viviane EZRATTY, directrice de la Bibliothèque Françoise Sagan –

Bibliothèque municipale de Paris X^{ème}

Sophie RAT

Nous allons poursuivre notre propos cet après-midi avec les expériences, et, puisque les familles sont le fil rouge de notre journée, avec cette question : « Comment les professionnels les incluent-ils dans leur travail ? ».

Il y a maintenant un peu plus de trente ans que les associations, les professionnels du livre, les professionnels de la petite enfance, ainsi que les élus, réfléchissent à la manière de provoquer la rencontre entre l'enfant et le livre avant le temps scolaire, le temps de l'école. Mais l'ensemble de ces partenaires est conscient que mettre un livre dans les mains du tout petit ne suffit pas. Aussi continuent-ils de réfléchir sur ce qu'ils font et, surtout sur comment ils le font, c'est-à-dire sur les livres proposés à l'enfant ; comment l'aider à choisir ; comment impliquer les familles. Pour y parvenir, les partenaires « livres » et « petite enfance » travaillent sur des dispositifs de médiation concertée sur lesquels les professionnels de la petite enfance et les familles peuvent s'appuyer. Chaque projet est unique.

L'objectif de cette journée est bien de montrer que tous les projets ont un lien et qu'il existe des espaces de travail interprofessionnels. À travers les projets qui vont être présentés au cours de cet après-midi, nous aurons un éclairage sur leur construction, leurs modalités en matière de formation : journées professionnelles, rencontres des partenaires, médiation auprès des familles.

Céline Meneghin, conservateur des bibliothèques, directrice depuis trois ans de la bibliothèque départementale de la Somme, va démarrer ces retours d'expériences. La

BDS se situe dans un département fortement touché par illettrisme : 13 % des 18-65 ans sont en grande difficulté avec la lecture, l'écriture et la compréhension des textes. À ces difficultés s'ajoutent celles de la mobilité et des problèmes sociaux. Ces données ont donc influencé la manière de travailler de la BDS qui privilégie le territoire et, surtout, la prévention de l'illettrisme. C'est ainsi que le projet petite enfance, porté par la bibliothèque départementale de la Somme, a pour ambition l'accompagnement de la parentalité et la prévention de l'illettrisme, grâce à un travail conjoint avec les acteurs du livre et de la lecture (bibliothécaires, associations) et les professionnels de la petite enfance. La BDS rentre dans le dispositif « Premières Pages » dont nous avons parlé ce matin. Peut-être y reviendras-tu.

Céline MENEGHIN

Je vais projeter un petit diaporama de photos d'ateliers. Effectivement, nos actions s'inscrivent vraiment dans la prévention de l'illettrisme, le travail avec les tout petits, la rencontre du bébé avec le livre, en s'appuyant sur un parcours. En effet, nous avons vraiment construit notre projet comme un parcours interprofessionnel. Nous bénéficions d'un dispositif de journées de formation qui concerne à la fois les bibliothécaires, les professionnels de la petite enfance, les PMI et les RAM de notre territoire. Au cours de ces journées de formation, nous montrons tout l'intérêt de la rencontre du livre dès le plus jeune âge. Les professionnels y rencontrent un auteur et échangent également avec des professionnels de terrain. Les après-midi sont très souvent consacrés à des ateliers très pratiques pour permettre justement une

prise en main rapide et facile des ateliers qu'on peut proposer ensuite aux tout petits dans les bibliothèques et dans les structures « petite enfance ».

À ce dispositif, nous avons couplé les rencontres avec les auteurs. La bibliothèque départementale met en place, depuis un certain nombre d'années, des résidences d'auteurs. Tous les ans, nous recevons des auteurs qui vont à la rencontre des jeunes publics, qui créent avec eux en atelier, qui racontent des histoires, qui leur font créer des histoires. On est vraiment sur une rencontre.

Nous avons reçu Édouard Manceau en 2011 et je vous avais préparé une vidéo dans laquelle il explique cela très bien. Je vais vous faire le résumé de son intervention. Il explique que ce qui l'a vraiment intéressé dans cette résidence, c'était tout d'abord ce premier temps de rencontre avec l'enfant, ce temps où on est un peu sauvage, on fait connaissance, on essaie de créer de petites connivences par le biais du livre puisque Édouard racontait ses histoires. Ensuite venait l'aspect création. C'était autour de l'album *Merci le vent* et Édouard avait distribué des petits bouts de papier aux enfants qui se sont créés des histoires en faisant des collages. La finalité – il termine justement son interview en disant « la boucle est bouclée » – est, à chacune de nos résidences, de créer un objet que les enfants et les professionnels qui ont accompagné la résidence gardent ensuite. En l'occurrence, j'ai laissé quelques comptes rendus de la résidence d'Édouard Manceau pour les distribuer, si vous souhaitez le voir de plus près. Ce qui était merveilleux c'est qu'il est intervenu sur plusieurs points du territoire – bien sûr, puisque nous intervenons sur plusieurs bibliothèques de notre réseau départemental – et que toutes les histoires ont été rassemblées dans un recueil. Les enfants découvraient les histoires que d'autres enfants avaient créées, se créaient même d'autres histoires et allaient les raconter à leurs parents et à leurs grands-parents. Il se créait alors un échange autour de cette narration qui s'était initiée en résidence.

L'année suivante, nous avons accueilli Malika Doray autour d'un projet bien particulier puisque notre souhait est non seulement de donner le goût de la lecture, mais également d'axer les actions et les rencontres au-

tour du jeu, de montrer que lire est un plaisir et qu'il y a des aspects très ludiques dans la lecture. Les enfants ont rencontré Malika et cela fut l'occasion d'un partenariat très important. À l'issue d'une première journée de formation, les bibliothécaires ont vraiment travaillé de concert avec les écoles maternelles, les crèches, les assistantes maternelles et les maisons familiales de leur territoire. Les enfants ont créé des histoires. Ils ont raconté. Par ailleurs, pour cette résidence, nous avons commandé à Malika un livre-jeu. Je vais vous montrer de quoi il s'agit. Ce livre-jeu qu'elle a créé spécialement pour la bibliothèque départementale contient des cartes, tout simplement, qui comportent à la fois de l'illustration et du texte et que l'enfant peut positionner comme sur un grand tapis. Il peut jouer avec les personnages, mais il peut également – comme Malika aime beaucoup le faire dans ses albums – positionner des phrases les unes après les autres – un peu sur le principe du « cadavre exquis » –, se créer son histoire et se la raconter. Si l'enfant le souhaite, il existe des espaces vides, non colorés, dans lesquels il peut créer son personnage et créer complètement son histoire grâce à des phrases incomplètes et à des formes abstraites. Ce projet était très abouti. Le livre-jeu que nous venons de recevoir est distribué dans l'ensemble des bibliothèques de notre réseau, mais également aux PMI et aux RAM, puisque nous travaillons de concert avec notre direction des solidarités.

Forts de tous ces projets, nous avons également, très récemment, intégré le dispositif « Premières pages ». Le projet avec Malika est un prémice de notre entrée dans la saison 2 de « Premières pages ». Nous allons continuer cette même logique en la poussant encore un peu plus loin. Le concours de création de livres que nous allons proposer va être publié dans les prochains jours puisqu'il vient d'être adopté par notre assemblée départementale. L'auteur qui sera retenu par un jury de professionnels – professionnels du livre et professionnels de la petite enfance –, créera donc un album spécifiquement pour le département. Cet album sera ensuite diffusé aux nouveau-nés, mais également aux enfants d'écoles maternelles puisque nous nous intégrons aussi dans une logique d'éducation artistique et culturelle. L'auteur viendra chez nous et rencontrera le public sur le même principe que celui des résidences et créera

d'autres choses. La nouveauté par rapport à tout ce que nous avons pu porter jusqu'à présent, c'est que le livre va avoir une déclinaison numérique. Il existe maintenant d'autres façons de lire. Une interactivité nouvelle se créera grâce à tout ce que ces rencontres auront pu susciter chez l'auteur.

Nous sommes dans une logique constitutive de nos collections et « Premières pages » y participe. Ce ne sont pas des actions que nous portons de but en blanc ou de façon ponctuelle. La bibliothèque départementale travaille vraiment, depuis un certain nombre d'années, à la constitution de malles spécifiques, en ayant toujours le souci du lien livre/jeu, supports différents du livre. Les opérations portées par la bibliothèque départementale ont pour but de faire aimer la lecture, et ce dès le plus jeune âge. En introduisant ce genre de supports – les cartes peuvent être photocopiées à l'infini et nous l'encourageons fortement –, l'enfant arrivera à la maison avec une histoire qu'il a créée et il pourra créer ensuite ce lien avec ses parents. Nous sommes vraiment dans une logique de parentalité dans toutes nos opérations.

Je suis vraiment désolée que la vidéo ne passe pas. Je vous invite à découvrir notre site Internet, bibliothèque.somme.fr, sur lequel le dispositif de résidence, accompagné par la direction régionale des affaires culturelles, est détaillé. Vous y trouverez également des éléments sur les résidences précédentes et sur le projet « Premières pages » que nous allons entamer très prochainement.

Sophie RAT

Merci pour ce retour d'expérience. Nous allons changer d'univers puisque nous allons donner la parole à Edith Barges et Nathalie Virnot. Edith Barges est co-fondatrice de l'association « Lire C'est Vivre » et elle est intervenue à la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis dans l'Essonne de 1987 à 2013. Actuellement à la retraite, elle a été conservateur à la bibliothèque de Saint-Michel-sur-Orge, dans l'Essonne. Edith Barges a beaucoup travaillé sur le concept de la lecture en milieu fermé, et plus particulièrement avec l'association A.C.C.E.S., dont elle est membre, pour laquelle elle a travaillé au projet de lecture avec les mères détenues et leur nourrisson. Vous nous proposez donc de retracer un historique de cette action.

Nathalie Virnot est psychologue et psychanalyste. Pour A.C.C.E.S., elle est animatrice-formatrice. À ce titre, elle intervient à la nursery de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Vous nous proposerez donc un retour sur ces séances de lecture auprès des mères et leur bébé jusqu'à 18 mois.

À travers ces exemples, il sera donc question de parentalité.

Edith BARGES

J'aimerais faire un témoignage très rapide, en préambule à l'intervention de Nathalie Virnot, qui parlera de l'action même, c'est-à-dire de l'animation, sur le terrain, avec les bébés, en présence des mères la plupart du temps.

Au préalable, il est important de marquer quelques étapes de cette longue évolution qui nous a permis d'arriver à cet état de fait qui existe aujourd'hui à Fleury vis-à-vis des mères emprisonnées avec les enfants d'une part, et vis-à-vis des familles qui viennent en visite à Fleury.

Il faut peut-être remonter à l'origine de « Lire C'est Vivre » pour bien comprendre le cheminement de ce travail. Le début remonte à 1987, peut-être même avant, puisque, depuis 1985, un groupe de bibliothécaires de l'Essonne était présent à Fleury. Un des éducateurs, déclencheur de cette action, nous a demandé de venir faire des séances de lecture avec des jeunes détenus. À l'époque, il n'y avait rien, absolument rien, concernant le livre et la lecture à Fleury. Il n'existait qu'un dépôt de livres, provenant de dons très hétéroclites (parfois laissés par des détenus à leur sortie), qui n'étaient pas utilisables comme une bibliothèque. Nous avons entrepris de trier, de « désherber » ces livres. Certains étaient utilisables et nous les conservions. Au fil du temps, ce travail a pris de l'importance et nous avons décidé de créer une association afin de donner un statut au travail effectué par notre groupe de professionnels.

C'est ainsi qu'en 1985, nous avons créé une association « loi 1901 » à l'intérieur de la prison. Nous l'avons appelée « Lire C'est Vivre » en souvenir de l'émission télévisée de Pierre Dumayet. Certains d'entre vous se souviennent peut-être encore de cette émission tout à fait remarquable. Nous avons demandé l'autorisation et Pierre Dumayet a été tout à fait d'accord, mais très sceptique. En

effet, selon lui, il n'y avait rien à espérer pour la lecture dans une prison. « Lire C'est Vivre » est né en 1985 à partir d'un groupe très décidé et convaincu, composé essentiellement de bibliothécaires bénévoles. Dans l'association, quelqu'un a reçu officiellement la charge d'organiser et de coordonner le travail de terrain. Il s'est agi de Geneviève Guilhem, bibliothécaire très connue dans l'Essonne. Elle travaillait à l'époque à la bibliothèque départementale où elle organisait des formations, de nombreuses expositions et activités diverses. Elle a accepté cette mission et c'est en collaboration avec elle que nous avons entrepris d'abord de faire un plan de travail et des projets.

Nous manquons évidemment de locaux. Nous devons créer des bibliothèques et installer des livres dans chaque bâtiment. Il faut préciser que Fleury est la plus grande prison d'Europe. La capacité d'accueil sur l'ensemble de ce site est supérieure à 4 000 détenus. Il existait plusieurs bibliothèques. Dans le grand quartier, le quartier dédié aux hommes détenus, nous avons créé la première bibliothèque. Mais ce quartier compte cinq bâtiments. Il fallait cinq bibliothèques puisque les détenus ne circulent pas d'un bâtiment à l'autre. C'était un travail qui s'inscrivait dans le temps et demandait beaucoup d'investissement. Nous avons décidé de créer des bibliothèques sur le modèle des petites bibliothèques municipales, avec un fonds général encyclopédique et beaucoup de romans. Au départ, nous avons cette idée, mais nous nous sommes aperçus, ultérieurement, que c'était une idée préconçue. En effet, les livres les plus demandés n'étaient pas les romans, mais la poésie et, surtout, les sciences sociales et les biographies, les histoires vécues. Il a fallu constamment rééquilibrer le fonds afin qu'il corresponde aux envies de lecture des détenus.

Il a fallu du temps pour créer les cinq bibliothèques dans le grand quartier. Il restait encore le centre des jeunes détenus et la maison d'arrêt des femmes. La maison d'arrêt des femmes est une conception à part, un peu éloignée du grand quartier et son mode de fonctionnement est particulier. Il y a beaucoup moins de femmes incarcérées (entre 250 et 350 femmes au maximum) que d'hommes. Là aussi, le travail a été de longue durée.

Après l'ouverture de la bibliothèque de la MAF, nous avons réalisé qu'il existait un lieu qui s'appelait la nursery. Au début des années 1990, la nursery était quelque chose d'assez embryonnaire. Elle était constituée d'un long couloir avec des cellules pour les mères et les enfants. Mais il n'existait pas d'autres activités que celles qui ponctuent la vie de jeunes enfants : les biberons, les changements de couches, etc. Ces tâches s'effectuaient dans un local attenant au couloir, mais il n'existait aucun lieu accueillant et agréable pour les mères et les enfants. L'administration pénitentiaire était consciente de cette nécessité de faire un lieu d'accueil plus adéquat pour les mères. Elle a entrepris des travaux qui ont été relativement vite terminés. Les mères ont alors connu des installations beaucoup plus agréables, beaucoup plus conviviales, autorisant également un régime de vie leur permettant de circuler avec les enfants au cours de la journée, librement, dans l'espace destiné à la nursery.

Dans ces conditions, nous avons décidé de proposer une intervention dans cette nursery. Certains d'entre nous étaient partenaires d'A.C.C.E.S. pour des interventions d'animation de lecture ou des formations du personnel de petite enfance. Nous avons demandé à A.C.C.E.S. d'accepter ce terrain un peu insolite, particulier, que constituait la nursery d'une maison d'arrêt pour femmes. Nous avons signé pour cela une première convention avec A.C.C.E.S.

Il restait à résoudre le problème du financement puisque notre association, « Lire C'est Vivre », ne bénéficiait pas de subvention de fonctionnement du Ministère de la Justice. Nous avons certes de l'aide pour l'investissement puisque l'administration pénitentiaire créait les locaux et les aménageait en mobilier. Nous avons acheté les livres grâce à des subventions du ministère de la Culture par l'intermédiaire de la DRAC et divers financements publics, mais pas de l'administration pénitentiaire. Les actions que nous voulions développer autour de la lecture restaient donc à la charge de l'association. Je vous raconte cela, mais il faut savoir que tout a beaucoup évolué au cours des années. Aujourd'hui, la situation est très différente. Mes collègues qui sont dans la salle connaissent mieux que moi ce qui se passe à Fleury en ce moment.

Sophie RAT

Peut-être pourrions-nous en venir au retour d'expérience proposé par Nathalie Virnot.

Edith BARGES

La première animation remonte à 1992. À ce moment-là, la Fondation de France finançait cette action. Je vous épargne la suite, car toute une lignée d'animatrices d'A.C.C.E.S. a travaillé à Fleury, jusqu'à l'arrivée, il y a deux ans de Nathalie Virnot.

Nathalie VIRNOT

J'y suis depuis cinq ans.

Edith BARGES

Excusez-moi. L'écart est important. C'est une caractéristique du monde carcéral de ne se rencontrer que très rarement, même entre collègues. Actuellement, Nathalie assume ce travail qui a vraiment gagné ses titres de noblesse à la nursery, je crois. Tout le monde est d'accord sur le sujet, y compris l'administration pénitentiaire. C'est essentiel parce que cela permet de pérenniser l'action.

Ce premier volet est maintenant bien au point. Nous venons d'en ouvrir un autre, toujours à l'état de projet. C'est tellement récent qu'il n'y a pas grand-chose à dire en matière de retour d'expérience : nous avons proposé la même action pour la maison d'accueil des familles. La maison d'accueil des familles sert à accueillir les familles qui viennent en visite au grand quartier. Elles viennent très souvent avec des enfants. Il existe un espace réservé aux enfants dans cette structure. Nous avons commencé à reproduire l'animation du livre dans l'espace réservé aux enfants dans la maison d'accueil. S'il y a une prochaine rencontre, nous aurons l'occasion d'en reparler et nous vous présenterons les comptes rendus de cette nouvelle opération.

Sophie RAT

Merci.

Nathalie VIRNOT

Depuis cinq ans – j'ai été moi-même surprise de constater que cela fait déjà cinq ans – je lis des histoires à la Nursery de la Maison d'Arrêt des femmes de Fleury-Mérogis, à la suite de Danièle Demichel. Il s'agit d'une partie de la Maison d'Arrêt dédiée aux femmes enceintes et aux mères, jusqu'aux 18 mois de l'enfant. J'y vais une fois par mois. Le disposi-

tif est le même qu'ailleurs : des albums nombreux et variés sur le sol, je suis assise par terre et je lis avec l'animatrice. Actuellement, je travaille avec Aurélie Lefebvre et nous lions à la demande. Les mères sont libres de venir ou non, avec leurs bébés, qui sont donc tous âgés de moins de 18 mois. Elles sont peu nombreuses - dix au maximum. En effet, la MAF comprend un secteur pour les femmes enceintes, mais elles n'ont plus le droit de venir à l'animation lecture pour des raisons qui m'échappent un peu. Il y a dix cellules de mères avec leur bébé. À la fin de la séance de lecture, elles peuvent emprunter jusqu'à trois albums et les emporter dans leur cellule jusqu'à la fois suivante. Je vais vous donner un aperçu de ces rencontres, tout à fait improbables, entre ces femmes, leurs bébés, les albums et nous qui lisons.

La situation de détention dans laquelle se trouvent ces femmes imprime un certain nombre de spécificités, une coloration particulière à ces séances de lecture.

Le premier élément est la langue. Cette question s'est toujours posée à nous, l'équipe d'A.C.C.E.S., dans la mesure où nous lisons très souvent à des familles non francophones. Après en avoir longuement débattu, essayé diverses formules (livres bilingues, livres en langues étrangères...), nous lisons essentiellement en français. Or, après quelque temps à Fleury, les choses me sont apparues différentes pour ce lieu-là.

La plupart des détenues sont étrangères, en tout cas dans mes statistiques personnelles. Souvent, je communique avec elles en anglais. Je ne parle pas l'espagnol et je le regrette parce que cela serait plus facile. La communication est laborieuse, souvent une détenue fait l'interprète et même, le plus souvent, on peut même passer par plusieurs personnes pour se comprendre. En y réfléchissant, j'ai réalisé qu'à Fleury, le français n'était pas la langue du pays d'accueil ; c'est la langue de l'incarcération et l'intégration du bébé à la culture française n'est pas un enjeu. Au bout d'un moment, il m'est apparu que, si je voulais atteindre certaines d'entre elles, il me faudrait des livres dans leur langue. Ce n'est pas le cas pour toutes, bien sûr ; cela dépend des femmes incarcérées à un moment donné, cela dépend aussi de la dynamique entre elles. Disons qu'il me semble légitime de faire un pas vers elles en accor-

dant de l'importance à leur origine. Je constitue donc peu à peu un fonds d'albums en langues étrangères, j'en emprunte aussi en bibliothèque quand j'en trouve. J'ai quelques imagiers bilingues, et quelques albums en double (l'un en français, l'autre en anglais ou en espagnol par exemple) qui ont donné lieu à de bonnes séquences de rigolades, moi lisant l'espagnol et elles le français, toutes deux dans les mêmes difficultés.

Madame A., hongroise, a refusé de venir avec son petit Peter âgé de six mois. Très difficile et provocante, elle fume dehors, dans le petit « jardin » qui se trouve au centre des deux ailes. À travers la vitre, je lui montre un livre en hongrois que j'ai apporté. Son visage s'éclaire. Elle arrive et passera toute la séance à lire longuement, seule, en riant (il s'agissait d'un livre de contes pour plus grands). Les livres hongrois sont difficiles à trouver et celui-là n'était pas très adapté. Par la suite, elle ne reviendra que si j'ai de nouveaux livres en hongrois et les empruntera pour sa cellule. Un jour où j'ai un nouvel arrivage, elle se plonge dans la lecture en riant beaucoup. Elle se fera reprendre à deux reprises par une autre mère qui lui fait remarquer que son fils est là. « No, me first », dit-elle. Peter a 9 mois ; très souriant, il mâchonne consciencieusement, au loin, deux petits livres en hongrois qu'ils ont lus en cellule.

Je ne vais pas vous raconter tout leur cheminement, mais juste vous en livrer la dernière image : la mère est venue seule, Peter dort. Elle s'allonge à plat ventre à côté de moi, me dit combien elle a ri en lisant tous ces livres et veut me raconter. Page après page, le regard levé vers moi, elle me traduit l'album en anglais. C'est long. C'est laborieux. Il n'est pas question que je décroche.

Parmi ces albums en langue étrangère, les plus précieux sont sans doute les recueils de chansons.

La maman d'Alex (2 mois), vietnamienne, me parle en anglais. Cette première fois, elle emprunte le maximum d'albums en anglais. Lorsque je lui propose de lui en apporter d'autres la fois suivante, elle insiste pour qu'ils soient en vietnamien. « C'est mieux pour Alex », dit-elle, « et ça lui manque ». Je

lui trouve Comptines et berceuses des rizières² qu'elle emporte dans sa cellule. Un mois plus tard, en me rendant le livre, elle me dira avec émotion, en anglais : « Comme ça, c'est comme si il y avait ma famille avec Alex... non, pas ma famille, tout mon pays ».

La mère de Peter, si difficile et pleine d'hostilité, a les larmes aux yeux en feuilletant le recueil de chansons hongroises. Elle me signifie qu'elle aimerait l'emporter en cellule, voire le garder pour elle après. À la fin de la séance, elle joint les mains et les embrasse : « For this book, Ma'm, thank you ! ».

Mais rares sont celles qui acceptent de chanter devant nous dans leur langue ; trop intime sans doute.

« Je ne chante que quand je suis triste ou en colère, me dit la mère de Bob, et je ne veux pas lui passer la tristesse ».

À A.C.C.E.S., on dit qu'on lit aux bébés sous le regard des parents. On connaît bien cette double action, cette lecture « à double fond » : on s'adresse au bébé et on sent, on sait, qu'on parle au parent et au bébé qui est en lui. Ce qu'on fait est simple, purement culturel, mais porteur d'un écho qui nous échappe. À la Nursery, c'est souvent très entremêlé, parfois explicite. Il y a celles qui peuvent dire « *On veut une histoire. On est des bébés* », il y a celle qui enlève la tétine de la bouche de son bébé pour la mettre dans la sienne et écouter une histoire.

Je propose à la mère de Mina d'emprunter les chansons que sa fille a appréciées et elle me répond : « *Ah non, moi, c'est les contes* ». Souvent, j'ai le sentiment que la façon dont on s'adresse aux bébés à la Nursery, de manière générale et en particulier pendant la lecture, apaise et ouvre à d'autres possibles.

Madame A. vient sans sa fille qui est en sortie – les bébés ne sont pas incarcérés. Ils peuvent sortir et certains vont d'ailleurs à la halte-garderie. Madame A. est arrivée avec la mère de Remo et échange avec elle au sujet de Ratus. Elles se disputent sur les noms des différents personnages de la méthode de lecture de leur enfance. Madame A. raconte que,

²*Comptines et berceuses des rizières.*

Collectage : Chantal Grosliéziat -

Direction musicale : Jean-Christophe Hoarau -

Illustrations : Claire Degans, Didier jeunesse, 2013.

enfant, elle allait à la bibliothèque avec l'école.

Je lis à Remo, très concentré, dont la mère reste à l'écart. Madame A. est assise tout près de moi, elle apprécie ce que je lis. « Je voudrais retourner en enfance ! », dit-elle. Puis, elle évoque ses deux fils à l'extérieur, qui sont également très jeunes. Quand Remo pleure parce que sa mère est partie, je lui lis pour la troisième fois *Pour qui ce petit bisou ?*³, ce qui le calme. Madame A. s'écrit : « Il pleure pour les livres ! C'est ça qu'il veut ! ». Elle prendra le relais auprès de Remo jusqu'à la fin de l'heure. À la fin de la séance, elle me demande de lui lire *Bébés chouettes*⁴. « Eh oui ! On me lit une histoire ! », dit-elle à une autre, un peu bravache. Elle prend alors grand soin à choisir des albums pour sa fille, qu'elle pourra emporter en cellule jusqu'à ma prochaine venue. Elle tombe sur le livre de Vincent Bourgeau, *Au-delà de moi, il y a*, et me le montre en me disant qu'il est très bien – je ne le connaissais pas. Dans ce livre, on voit un bébé qui demande « Qu'est-ce qu'il y a au-delà de moi ? », « Qu'est-ce qu'il y a au-delà du berceau ? », etc. Un peu plus tard, après avoir rangé les livres, je la croise dans le couloir. Elle rigole avec d'autres détenues et elle déclame, très fière : « Au-delà de moi, il y a mon mari. Au-delà de mon mari, il y a... ».

Kim, 3 mois, vient pour la première fois avec sa mère, assez circonspecte. « Je ne veux pas être ridicule », dit-elle. Je lis *Les couleurs de bébé ours*⁵ à Kim, qui me regarde intensément, contente. Je chante, je lui lis d'autres albums, elle gazouille et fait des sourires. Quand je chante « *Pirouette Cacahouète* », elle pédale et sourit. Sa mère me dit alors qu'elle lui a déjà chanté le début de cette chanson qu'elle a apprise à l'école, dont elle a oublié les paroles et que maintenant Kim la reconnaît. Elle me parle de sa nostalgie, des histoires du Père Castor qu'elle regardait à la télé quand elle était petite. À la fin, s'adressant à sa fille, elle dit : « Tu es contente ? Tu as vu, Maman a lu plein d'histoires ! ». Les fois suivantes, elle m'attend. Un jour, Kim a

six mois et je lui lis beaucoup d'albums. Elle est sur le ventre, très intéressée, bat des pieds. Dès qu'elle se relâche, sa mère dit que la petite ne s'intéresse pas aux livres. Elle peut d'ailleurs le dire même quand sa fille est visiblement concentrée. Mais, petit à petit, portée par notre regard sur l'enfant (qui y met tout de même beaucoup du sien – c'est souvent le cas), elle se prend au jeu et lit un album après l'autre.

Tout se passe comme si, du fait de la détention, la parenthèse créée par la lecture était plus protectrice encore. Je lis au bébé. Je lis à la mère du bébé, à cette mère qui a élevé d'autres enfants, à la petite fille qu'elle a été. Je lis aussi à des adolescentes en groupe.

J'ai souvent compris, après coup, que le moment de lecture avait été une trêve inespérée. Les détenues sont traversées par des hostilités, des rejets. Il existe fréquemment des clans dont je suis parfois prévenue : « si les gens du voyage viennent, les autres ne viendront pas ; si les Sud-Américaines arrivent en premier, les autres resteront là-bas ». Mais, la plupart du temps, je ne suis pas au courant de ce contexte, sinon après-coup.

La mère de Lina, 15 mois, roumaine, est venue « malgré les disputes », dit-elle : « Ma fille, elle aime trop les livres ! La nuit, je lui dis "arrête de lire !" ». Il faut dire que jusque-là, depuis des mois, elles sont fidèles au poste. La petite a toujours montré une prédilection pour les chansons et certains livres. Au fil du temps, elle a entraîné sa mère dans son sillage, montrant très clairement son intérêt. Toute petite, par exemple, elle se dandinait lorsqu'on attrapait un des livres de chansons qu'elle repérait très vite. Elle « lisait » les illustrations de gauche à droite ; elle anticipait la page suivante ; difficile de ne pas la remarquer. La mère choisit avec soin les albums français qu'elle pourra lire en roumain à sa fille. Un jour, je lui apporte deux contes pour plus grands, en roumain. La fois suivante, elle me remercie chaleureusement... et me demande de lire avec moi en français.

Certaines restent en marge, très méfiantes, ou rejettent d'emblée la proposition. Mais de manière générale, c'est plutôt un moment de paix. Elles sont très sensibles à l'intérêt que nous portons à la façon dont le bébé s'intéresse à l'histoire et à la place que nous leur donnons dans cette lecture. Un peu

³ *Pour qui ce petit bisou ?* Bénédicte Guettier, L'école des loisirs, 1994

⁴ *Bébés chouettes*, Martin Waddell et Patrick Benson, Kaléidoscope

⁵ *Les couleurs de bébé ours*, Grégoire Solotareff, Hatier (épuisé)

incrédules, elles peuvent alors se laisser aller à observer.

La semaine dernière, la maman de Samia, un mois, regarde avec ravissement sa petite fille découvrir les imagiers de Tana Hoban et d'autres albums. À un moment, je chante « Pirouette Cacahuète ». Au deuxième retour du refrain, la petite se met à téter avec intensité quand je prononce « Pirouette Cacahuète ». Elle le referra à chaque refrain. La mère le remarque et me regarde en souriant, étonnée.

Une trêve, donc, mais pas exempte de rivalités.

« Et mon bébé ? Vous lisez plus à l'autre !... Tu peux revenir cet après-midi pour lire juste au mien ? Il dort ».

« Ton fils, il s'en fout ! », dit Madame N. à sa copine, qu'elle trouve installée au milieu des livres.

Ces séances sont également un moment de questionnement, de partage plus large.

« Comment ça se fait que tu connais les mêmes chansons que l'éducatrice ? », me demande la mère de Bob, gitane, la première fois que je la rencontre. Je lui explique qu'il s'agit de chansons traditionnelles, qu'on se transmet. Je lui dis que j'imagine qu'elle aussi, chez elle, elle chante en chœur. Elle est stupéfaite de réaliser que nous avons cela en commun.

Dans le même ordre d'idée, c'est souvent une grande surprise de constater que les contes sont les mêmes.

Au-delà du questionnement culturel, il existe également un questionnement sur le bien-fondé de la lecture, si jeune. C'est dans cet endroit si inattendu qu'on m'a le plus souvent demandé à quel âge on peut commencer, à quoi ça sert et qu'est-ce que cela apporte à l'enfant. Tout se passe comme si, une fois quelques réticences passées, quelques barrières levées, on était tellement loin de leur monde habituel que certaines étaient tout à fait prêtes à entendre que les récits pouvaient aider leurs enfants à développer leur pensée.

Léo est venu pour la première fois à l'âge de 15 jours. Lorsque je reviens en septembre, après l'interruption de l'été, il a six mois. Sa mère me dit qu'elle lui lit des histoires tous les

soirs. À 16 mois, il feuillette très bien tout seul et fait des liens d'un livre à l'autre, dont il veut nous faire part. Il ne parle pas. Passionné d'engins de chantier, il cherche tous les livres qui montrent des roues. On lui lit « On ne peut pas ! »⁶, le livre qu'il préférerait quand il était bébé, qui dit : « Tirer la queue du chat ? Non, non, non, on ne peut pas ! ». Léo se lève et va chercher d'autres chats dans d'autres albums pour nous les apporter. Sa mère me dit : « Le soir, quand il veut dormir, il m'apporte un livre ».

Madame F., un peu étonnée de se trouver au milieu d'albums avec son fils, me demande à partir de quel âge on peut lire à un bébé.

« Ben quoi, tu ne savais pas, s'interpose Madame H., il faut lui en lire tout de suite ! ».

Sophie RAT

Merci Nathalie, nous allons laisser la parole à Tamara Savitsky-Midena, responsable du groupement de crèches, au service des crèches de la Direction de l'Enfance et de la Famille au Conseil général de Seine-Saint-Denis. Cette direction comprend le service des crèches, le service PMI et le service de l'aide sociale à l'enfance. Tamara est également référente, pour son service, des projets livres et images.

Elle est l'interlocutrice de Sylvie Amiche qui intervient aujourd'hui avec elle. Sylvie Amiche est chargée de mission au Bureau du Livre, au Service de la Culture du Conseil Général de Seine-Saint-Denis, au sein de la Direction de la Culture, du Patrimoine, du Sport et des Loisirs. Elle est plus particulièrement chargée des projets Livres et petite enfance.

À partir de deux projets s'appuyant sur des espaces de travail interprofessionnels, elles vont tenter de nous expliquer comment le réseau constitué doit continuer à être alimenté et formé. Leur analyse portera également sur l'évolution du travail, passant de l'échelle départementale à l'échelle locale. Ces deux projets sont les journées « Modulo », journées d'études professionnelles, et les groupes de lecture d'albums qui réunissent des professionnels travaillant sur des sélections d'albums.

⁶ *On ne peut pas !*, Jeanne Ashbé, Pastel, 1994.

Tamara SAVITSKY-MIDENA

Le département de la Seine-Saint-Denis gère en direct un réseau de 55 crèches collectives, réparties sur 29 villes dans le département. 1.240 professionnels travaillant dans ces établissements accueillent 4.400 enfants. Les activités des 117 centres de PMI touchent 1 habitant sur 5, soit près de 300 000 personnes par an, dont près des 2/3 (200 000 enfants) sont âgés de 0 à 6 ans. Un plan de lutte contre la pauvreté a été proposé par le gouvernement. Il préconise l'accueil d'enfants issus de familles situées en dessous du seuil pauvreté à hauteur de 10 % des effectifs. Une étude a été menée dans nos services et a permis de constater qu'on accueillait déjà les familles en dessous du seuil de pauvreté à hauteur de 30 % des effectifs. Je tenais à donner cette précision concernant les crèches. L'engagement du Conseil général en faveur des livres pour les tout-petits date du début des années 90. Cette orientation est clairement affirmée dans le projet éducatif départemental de 1994. Elle a donné lieu à une collaboration étroite entre le service de la culture et le service des crèches. Cette collaboration perdure. Cette vingtaine d'années de partenariat s'est construite en référence au projet éducatif départemental. Il présentait les choses assez simplement.

On pouvait y lire : **« Les tout-petits ont une grande appétence pour le livre, quel que soit leur milieu d'origine, à condition qu'ils soient accompagnés par l'adulte. Le contact avec le livre est un temps de plaisir, partagé entre l'adulte et l'enfant. Il peut être long ou court, mais jamais forcé, jamais imposé »**. Il fallait partir de cette préconisation. D'une certaine manière, c'était un défi important, mais il a été relevé puisqu'aujourd'hui, on a de nouveaux professionnels à former, bien sûr, mais on peut également s'appuyer sur des acquis assez solides qui confortent les équipes. Le service des crèches s'est aussi impliqué. Tous les cadres du service – chef du service, cadres encadrant les directrices de crèches, directrices des crèches - sont impliqués dans le projet. Le service des crèches a également consacré un budget spécifique, pour prendre le relais des « boîtes à livres » du service de la culture, en attribuant entre 1 000 et 2 000 euros par crèche à une dizaine de crèches, tous les ans. Les renouvellements s'effectuent tous les cinq ans pour les structures. Certaines équipes ont organisé des

petites bibliothèques dans leurs structures, effectuant ou non des prêts de livres.

Je vais vous lire le témoignage d'une maman qui utilise une crèche dans laquelle elle bénéficie d'une petite bibliothèque. Nous avons organisé une journée professionnelle sur le thème de « La place des parents » au cours de laquelle toutes les activités organisées autour du livre ont été largement reprises, soit par des professionnels, soit dans le témoignage de parents. Je vous lis le témoignage d'une maman :

« Je fréquente la bibliothèque de la crèche depuis mars 2008. Je suis venue une première fois sans vraiment savoir ce qui m'attendait. J'y suis allée avec ma fille de plus d'un an. Ne lisant pas beaucoup à maison, je me suis dit que c'était un très bon moyen de partager avec elle, avec d'autres enfants, avec d'autres parents. Nous avons été très bien accueillies par l'éducatrice qui nous a expliqué le déroulement et le fonctionnement de la bibliothèque. Je me suis servie de son savoir pour pouvoir continuer à la maison. J'ai beaucoup appris, notamment qu'il faut toujours terminer une histoire commencée, même si l'enfant n'a pas l'air d'écouter ; continuer la lecture, car il écoute. Aujourd'hui, âgés de 5 ans ½, de 3 ans ½ et de 18 mois, mes enfants et moi-même ne manquerions ce rendez-vous pour rien au monde. Christine (l'éducatrice) doit souvent nous mettre à la porte, car nous ne voyons pas le temps passer. Nous restons en général plus d'une heure, mais ce n'est jamais suffisant, ni pour eux, ni pour moi. Aujourd'hui, je leur lis des histoires tous les soirs ou presque, car je me suis rendu compte que c'était très important et instructif, pour eux et pour moi. Ce lieu de rencontre est devenu un vrai lieu d'écoute et d'échange. Je le recommande vivement et j'encourage toutes les crèches à mettre en place ce dispositif ».

Sylvie AMICHE

On fait un petit détour par les années antérieures pour vous parler de nos deux espaces actuels de travail interprofessionnel, mais surtout pour vous dire que nous disposons d'outils importants. Tamara vous a parlé de ces bibliothèques qui sont dans les crèches et de ce projet éducatif des crèches départementales. Nous avons un autre outil, qui continue à être diffusé par les professionnels auprès des familles dans les structures

du département : il s'agit de « La petite histoire du bébé et des livres », diffusée de façon continue depuis 2007. Le Département avait fait partie des institutions qui avaient subventionné cette brochure. On continue à racheter ce document pour sa diffusion en continu dans les crèches. L'expérience des professionnels fait partie des acquis ainsi que les savoirs engrangés par ces réseaux de professionnels qui ont fréquenté de façon assidue notre « Observatoire des pratiques de lecture avec les jeunes enfants », animé par A.C.C.E.S. pendant quinze ans. Un Comité de lecture départemental était également animé avec « Livres au Trésor », centre de ressources sur le livre pour enfants. Toutes ces choses ont disparu, mais elles ont laissé des traces importantes. Ce réseau professionnel, même s'il ne dispose plus des mêmes outils, continue à être très vivant. Aujourd'hui, on va vous parler de la façon dont on continue à l'animer, avec des moyens qui ont changé, et de la façon dont on s'est adapté à ces changements.

Un premier groupe de travail est chargé de sélectionner, tous les ans depuis trois ans, les livres qui vont être ensuite offerts aux familles et aux enfants qui fréquentent nos 55 crèches départementales, ainsi que, dans une moindre mesure, aux familles qui fréquentent les PMI et à des enfants accueillis dans certaines structures de l'aide sociale à l'enfance. L'histoire de ces livres offerts est un petit peu ancienne puisque c'est en 1989 que l'assemblée départementale avait décidé qu'un livre serait offert à chaque enfant accueilli dans une crèche départementale. À partir de ces années-là, et jusqu'en 2011, le Département a soutenu tous les ans la création d'un album inédit, confiée à un auteur. Ces livres étaient offerts à environ 10 000 enfants. Selon les années, ils étaient offerts soit aux bébés, soit aux moyens, soit aux grands. Pour les autres enfants, ceux qui n'avaient pas cet album de création, les livres offerts étaient choisis dans la production de l'année. Ces livres choisis dans la collection de l'année l'étaient sur la base de notre comité de lecture départemental qui associait des bibliothécaires et des professionnels de la petite enfance.

Tamara SAVITSKY-MIDENA

2012 correspond à la fin de l'aide à la création. Cela nous met dans l'obligation de penser d'autres dispositifs. L'aide à la création était une opération phare, au budget conséquent, et emblématique de toutes les autres actions qu'on menait avec les équipes. La direction de l'Enfance et de la Famille reste fortement attachée à cette opération et décide d'en assumer seule le financement. Donc, l'opération des livres offerts aux enfants et aux familles continue. Pour choisir les livres, nous devons trouver ensemble une autre organisation.

Sylvie AMICHE

Pour trouver la formule actuelle - qui peut encore changer - nous avons, en 2012, année 1, travaillé un peu dans l'urgence. Le service des crèches souhaitait que des livres puissent être offerts et il fallait en trouver. Tamara et moi n'avions pas très envie d'être les deux seules personnes qui allaient choisir les livres pour 3 500 enfants. C'est non seulement une grande responsabilité, mais en plus, ce n'est pas très intéressant. Au cours de cette année 1, on a constitué un groupe un peu resserré de 15 professionnels qui a travaillé sur une présélection de 35 titres. Il se trouve qu'à l'occasion de la réunion de ce petit groupe, on a commencé à se questionner sur la façon dont les livres étaient attribués aux enfants. En 20 ans, l'attribution des livres a beaucoup changé. On est parti d'une époque où on offrait le même livre à tout le monde, dans un souci d'égalité. Petit à petit, on a fait en sorte que les choix puissent être différenciés, que plusieurs titres soient proposés aux enfants du même âge, que les professionnels se mettent à observer les goûts des enfants et fassent les choix en fonction de ces goûts. Mais on avait encore peu de visibilité sur la façon dont les parents recevaient ce cadeau - puisque, de notre point de vue, c'était un cadeau. Les équipes n'étaient pas du tout en situation de penser à demander un retour. Elles avaient le souci de laisser les familles au secret de leur intimité familiale et de penser ce qu'elles voulaient des livres du Conseil général. Finalement, c'était un sentiment qui les honorait. Pour nous, il était un peu frustrant de ne pas savoir comment ces livres étaient reçus.

Finalement, on s'est aperçu qu'à aucun moment, il n'avait été imaginé de proposer aux parents de choisir le livre pour leur enfant. Cette idée nous est venue un peu tardivement. On s'est posé beaucoup de questions ; on n'avait pas de réponse, mais des pistes de travail ont commencé à se dessiner.

En 2013, année 2, le groupe s'est élargi puisque le service des crèches a lancé un appel à participation à toutes les crèches départementales. À peu près 35 personnes se sont inscrites à ce groupe de lecture. Jusqu'à présent, le groupe de lecture se réunit trois fois par an, en trois demi-journées. C'est très peu et cela correspond à un laps de temps très, très court. Ce groupe s'est aussi ouvert à des collègues des PMI et de l'aide sociale à l'enfance. En trois fois, ce groupe a lu 90 titres. C'est un gros travail, très intense. Dans le groupe, on trouve à la fois des professionnels expérimentés, qui ont fréquenté assidûment et participé activement à l'ancien comité de lecture Petite enfance, (créé et animé avec Livres au Trésor aujourd'hui disparu), et de jeunes professionnels novices. Par contre, dans ce groupe, il n'y a plus de bibliothécaires. On est plus nombreux, mais on travaille un peu en autarcie au sein des services du Conseil général.

La question de la place des parents a fait son chemin. Des initiatives ont commencé à voir le jour. Une grande journée professionnelle sur la question de la place des parents a réuni 450 agents.

Tamara SAVITSKY-MIDENA

Oui, cette journée était consacrée à la place des parents dans l'accueil des enfants en crèche. Comme je le disais tout à l'heure, de nombreux témoignages ont été apportés par des parents. Cela a donné lieu à des ateliers. Sur cette journée et dans les ateliers, les professionnels ont pu échanger des expériences. On a constaté qu'il y avait des synergies entre les journées professionnelles, l'espace où on choisit les livres et les résultats dans les structures. En effet, de plus en plus, les crèches associent les parents au choix des livres.

Je vais vous lire un témoignage concernant ce travail. Une maman témoigne : « Je voudrais apporter un témoignage sur une action qui s'est faite autour du livre. C'était à Noël. Les parents ont été invités par le per-

sonnel à venir à un atelier lecture avec les enfants en fin de journée, pour regarder l'ensemble des livres proposés par le Conseil Général pour les Fêtes de Noël et lire ces livres avec les enfants. J'y suis allée avec ma fille. Un bon nombre de parents y ont assisté. Cela se passait à l'intérieur de la section avec l'éducatrice. Les parents racontaient les livres à leurs enfants. Les enfants racontaient les livres. L'éducatrice racontait également les livres. Suite à cela, le choix a été fait d'offrir les livres aux enfants. Ce travail avait été initié par l'éducatrice qui avait déjà lu les livres avec les enfants. Ce moment de contact autour du livre était très intéressant ».

Sylvie AMICHE

Un certain nombre d'initiatives ont donc vu le jour dans les crèches et sont en train d'essaimer. Parmi les plus fréquentes, nous avons repéré les lectures en soirée organisées, en général, section par section. Au moment où le parent vient chercher son enfant, quelqu'un de l'équipe est là et lit à l'enfant et au parent. Ce qui est intéressant, c'est que cela fait l'objet de recueils d'observations partagées. Le parent observe les réactions de son enfant. Le professionnel fait la même chose de son côté et un échange s'instaure entre les adultes. Quelque chose questionnait beaucoup les collègues qui ont décidé de laisser les parents choisir les livres pour leurs enfants : que se passerait-il dans le cas où l'enfant ferait un choix personnel et où le parent en ferait un autre ? En fait, elles ont toutes constaté que, bien évidemment, le parent se rangeait toujours du côté du choix de l'enfant. Il fallait néanmoins que ce soit démontré. Le parent décide parfois de s'acheter pour lui-même son livre préféré. Parfois, ces initiatives en soirée ont pris plus d'ampleur. On a vu de véritables fêtes du livre en soirée. Toute la crèche se transforme alors en cabinet de lecture. Toutes les pièces sont investies et sont transformées en espaces de lecture, avec par exemple des expositions de photos d'enfants en train de lire à la crèche. Souvent, on y passe le DVD « Le livre c'est bon pour tous les bébés ». Bref, de vrais moments festifs en soirée.

Un autre temps est également beaucoup investi désormais : le « café des parents ». Il s'agit d'accueils en matinée. Le parent vient déposer son enfant à la crèche et il peut rester un petit moment autour d'un café, avec

des membres de l'équipe. Cela peut être informel ou thématique. Beaucoup de crèches ont utilisé ce moment pour proposer les neuf livres, les lire aux parents et leur permettre de les feuilleter.

On a dit qu'on avait un peu laissé les bibliothèques de côté dans le règlement de nos affaires internes. En fait, les crèches ont pris l'habitude de travailler avec les bibliothèques de leur ville. À Saint-Ouen, en janvier, une fête du livre a été organisée à la crèche en partenariat avec la médiathèque. C'est à cette occasion-là que les fameux neuf livres ont été offerts aux enfants alors que nous n'étions plus dans la période officielle où on offre les livres, c'est-à-dire novembre ou décembre. Ces initiatives sortent aussi du cadre et c'est intéressant.

Une autre initiative est complètement sortie du cadre, bien qu'elle s'y soit appuyée. Quatre crèches de Drancy ont décidé, dans le cadre de l'anniversaire de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, d'inviter un auteur et d'offrir aux enfants les livres de cet auteur. Elles ont choisi Jeanne Ashbé. Jeanne Ashbé a passé trois jours à Drancy. Elle a rencontré toutes les équipes professionnelles. Elle a également rencontré les parents à l'occasion d'une soirée-conférence au cours de laquelle ses livres ont été offerts aux enfants.

Tout cela est encore un peu jeune. Cela changera encore. Mais les professionnels ont trouvé une façon d'intégrer les parents dans cette opération qui renaît un peu.

Est-ce que je passe au sujet suivant ou bien ai-je épuisé tout mon temps ?

Sophie RAT

C'est un peu juste. Il te reste deux minutes. Est-ce possible ?

Sylvie AMICHE

Je vous parle très rapidement d'un autre espace de travail interprofessionnel, resserré cette fois à l'échelle des villes. Il concerne néanmoins tous les professionnels et tous les partenaires du projet Livre sur la ville, c'est-à-dire la bibliothèque, les crèches, les PMI, etc. Ces « Modulo » – c'est ainsi qu'on les a appelés – se travaillent avec les directions des services des villes, le service des crèches départementales et le service de la PMI. Il existe deux niveaux de contenu : « Modulo 1 » est

destiné aux nouvelles professionnelles qui arrivent dans les établissements ; « Modulo 2 » est dédié aux référents des projets et travaille principalement la question du partenariat local. Cette piste de travail s'avère tout à fait passionnante parce que chaque « Modulo » est l'occasion pour les partenaires en présence – et ils sont tous là – de faire un état des lieux des projets sur leur ville en connaissance de cause. Tout le monde est autour de la table et on peut faire très rapidement le tour des points forts, des points faibles, des difficultés, des blocages, des angles morts, etc. Le groupe réagit très vite sur des propositions d'actions. C'est toujours très dynamique et très efficace. Souvent, cela aboutit à une formalisation des projets. Par exemple, à Aubervilliers ou à Bondy, une charte de partenariat a été collectivement rédigée entre la direction de la médiathèque et les services d'accueil du jeune enfant.

La bibliothèque est à nouveau au cœur de ces espaces de travail et de réflexion professionnels. Tous les partenaires petite enfance d'une même ville ne se connaissent pas. Il existe parfois des clivages administratifs : les crèches municipales et départementales sur une même ville ne se connaissent pas et ne travaillent pas toujours ensemble. On peut aussi, parfois, avoir oublié des partenaires (PMI, etc.). Cependant, la bibliothèque a en général affaire à chacun d'entre eux. C'est donc là l'occasion de les rassembler tous et, surtout, au service d'un projet pour les enfants et les familles et, chaque fois, dans une recherche de cohérence éducative.

Tout dernier changement : désormais, certaines villes souhaitent intégrer dans les sessions « Modulo » des animateurs de centres loisirs maternels. C'est tout nouveau.

Merci.

Sophie RAT

Merci à vous.

Viviane Ezratty nous présente le dernier retour d'expérience. Elle est conservatrice de bibliothèque de la ville de Paris depuis 1979. De 1986 à 2013, elle a été responsable de la bibliothèque de l'Heure joyeuse. Aujourd'hui, elle dirige la médiathèque Françoise Sagan qui ouvrira dans le X^{ème} arrondissement de Paris – on l'espère – dans le courant 2014.

Viviane EZRATTY

Non, le bâtiment devrait être livré fin 2014 et on ouvrira dès que possible en 2015.

Sophie RAT

Elle va nous exposer comment l'équipe de la future médiathèque prépare l'accueil des tout petits et de leurs accompagnants et comment elle travaille en amont pour susciter les futurs partenariats avec les professionnels de la petite enfance. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que ce projet de l'ancien hôpital Saint-Lazare comportera donc, à terme, si je ne me trompe pas, une crèche, un centre d'animation, un centre social, un gymnase, une école, ce qui devrait être propice à créer une dynamique.

Nous devons terminer cette journée avec Sabine Fourcade, directrice générale de la cohésion sociale, mais elle est retardée par des problèmes de trafic urbain. Viviane aura le temps de terminer et Marie Bonnafé conclura notre journée.

Viviane EZRATTY

Je vais vous parler d'une expérience qui est en cours de réalisation. Ouvrir une nouvelle bibliothèque, c'est s'interroger très en amont sur les publics qu'on voudra toucher et les objectifs qu'on souhaite mener. On fait des choix qui sont un peu des paris sur l'avenir. Bien entendu, l'avantage est que, une fois ouvert et confronté à la réalité, il sera encore tout à fait temps de changer, d'infléchir ou alors de constater que certaines de nos intuitions étaient les bonnes.

Vous voyez que nous serons situés tout près de la gare de l'Est, dans un secteur qui est un quartier « politique de la ville » – on y reviendra – et dans l'ancien hôpital Saint-Lazare. Ce lieu a un lourd passé puisqu'il a abrité au 12^{ème} siècle une léproserie. À l'époque de Saint-Vincent-de-Paul, selon des témoignages, des bébés y étaient recueillis. Bref, une lourde histoire un espace déjà pré-existant. C'est un magnifique bâtiment du XIX^{ème} siècle dû à Louis-Pierre Baltard.

Je ne vais pas m'étendre sur son histoire que vous trouverez sur notre blog <http://mediathequeducarresaintlazare.wordpress.com/>. Dans ce lieu cependant assez enclavé et peu visible de la rue, derrière le square Alban Satragne, ont déjà ouvert le centre social et culturel Le Paris des faubourgs et une crèche. À proximité, nombre

d'institutions liées à la petite enfance (crèches, halte garderies, PMI) et des écoles. Nous pensons que les parents, par exemple, seront informés de l'ouverture de la bibliothèque d'abord par le biais de ces collectivités, d'autant qu'un travail d'information est en cours, conjointement avec ces institutions.

Nous sommes soumis à des contraintes architecturales fortes. La bibliothèque est située sur quatre niveaux (trois étages) avec deux ailes qui encadrent un grand bâtiment. Les architectes ont imaginé de beaux espaces, avec de grands plateaux de 500 mètres carrés. En tout, il y a à peu près 4 200 mètres carrés, dont 2 500 pour le public. Une des premières questions que nous nous sommes posées a été la place de l'enfance et de la jeunesse et en particulier celle des tout petits pour qu'ils se sentent à l'aise dans ce lieu imposant.

Juste un petit retour en arrière. L'histoire a démarré en 2004, au moment où les collections patrimoniales de l'Heure joyeuse, située rue Saint-Séverin, dans le V^{ème} arrondissement, ont dû déménager de façon un peu précipitée en raison des menaces d'une crue de la Seine. Les collections sont parties dans un entrepôt et il fallait les reloger. Les bibliothécaires ont beaucoup réfléchi à la question et le choix a été fait de les remettre dans une bibliothèque de lecture publique pour garder la logique de départ, à savoir que le patrimoine puisse être montré aux enfants, à leurs parents et à leurs accompagnants, tout autant qu'aux chercheurs. Au tout début, le projet dans ce bâtiment devait être de créer un pôle jeunesse qui aurait peut-être même intégré des associations. De 2004 à 2008, pendant la première mandature, le centre social et la crèche ont été construits. L'ouverture de la bibliothèque a été reportée à la deuxième mandature. Et en 2008, le projet a alors été transformé, en raison de la taille du lieu - ce sera la deuxième plus grande bibliothèque de Paris, après la médiathèque Marguerite Duras. Les élus ont en effet décidé que ce serait une grande bibliothèque de prêt, toutes sections, avec également les collections patrimoniales Heure Joyeuse.

En 2008, la tendance était de ne pas avoir une section jeunesse séparée; tout serait polyvalent; tout serait mélangé. On n'a pas souhaité suivre cette idée même si la

circulation des publics dans les différents étages sera encouragée. Le premier étage de la bibliothèque est donc réservé à la jeunesse (jusqu'à 12 ans). Pour les petits, il y aura une salle un peu plus « protégée » avec les albums et tout au bout, un espace pour le moment appelé « heure du conte ». Il s'agit en fait d'un lieu qui pourra soit permettre d'accueillir des groupes provenant de crèches ou autres, soit, lorsqu'il n'y aura pas de groupe, être un endroit confortable pour lire ensemble, partager des histoires entre grands et petits.

Il existe également ce que l'on appelle un « fonds parents ». Ce sera un des secteurs phares de la bibliothèque avec l'idée qu'il n'y aura pas uniquement des livres pour enfants à cet étage, mais également des livres pour les parents et les accompagnants ; des livres grand public sur les thématiques comme la grossesse, la psychologie de l'enfant, et j'en oublie...

De la même manière, toutes les personnes qui s'intéressent aux livres pour enfants – éducateurs de jeunes enfants, enseignants, etc. - pourront aller au même étage consulter les livres conservés au Fonds patrimonial qui comprend par exemple des livres en tissu qui pourront être montrés à tous les publics, dont les tout petits. On peut déjà feuilleter virtuellement ces ouvrages qui viennent d'être numérisés sur Gallica. Ils pourront également emprunter des ouvrages sur la littérature de jeunesse.

Il a fallu réfléchir à la constitution des collections. En découvrant le nombre important de crèches et d'institutions dans cet arrondissement très jeune, les collègues ont choisi d'augmenter la proportion de livres, de CD et de DVD pour la toute petite enfance.

Quant à l'équipe, le recrutement a commencé en 2011 et depuis 2012, les bibliothécaires découvrent peu à peu les richesses de ce quartier, notamment en ce qui concerne le tissu associatif. L'idée est que, si on veut véritablement attirer le public - ce n'est pas qu'une affaire de nombre - par la qualité de l'accueil, notamment en ce qui concerne la petite enfance, il y a tout un travail à faire en amont qui nécessite de connaître les associations et les institutions environnantes, dont de nombreux partenaires « politique de la

ville ». Nous avons eu beaucoup de chance parce que, avant même d'avoir un bureau, j'ai été contactée par l'association « Lire à Paris », un des « bébés » d'A.C.C.E.S., qui souhaitait la mise en place d'un comité de lecture interprofessionnel, comme il en existe dans d'autres arrondissements de Paris. En fait, « comité de lecture » est un mauvais terme, il d'agit plutôt d'un comité interprofessionnel d'échange sur le livre pour enfants, avec des personnels de la petite enfance et des bibliothécaires travaillant dans l'arrondissement.

Parallèlement – je disposais tout juste d'un ordinateur - est arrivé un courriel de la coordinatrice de crèches disant que les directrices de crèches, PMI, etc. de l'arrondissement étaient fortement demandeuses d'une instance de ce type. En partenariat avec la bibliothèque Lancry, alors que la médiathèque Françoise Sagan n'est pas encore ouverte, nous en sommes déjà à la deuxième rencontre (3 à 4 par an). Nous ne sommes pas encore installés dans nos murs et, pourtant, nous sommes déjà sur le terrain, à imaginer des partenariats avec les personnels qui travaillent avec la petite enfance. Les collègues se rendent déjà dans des cafés parents-enfants pour lire aux enfants, parce que d'une part, le public leur manque et d'autre part, c'est le meilleur moyen de prendre le pouls du quartier où la médiathèque sera implantée. Nous animons également des « bibliothèques hors les murs », en collaboration avec Le Paris des Faubourgs.

Ainsi, j'espère qu'à l'ouverture, un certain nombre de personnes auront envie de venir nous voir pour ce que nous serons vraiment et non pas en imaginant une bibliothèque hypothétique qui n'existe d'ailleurs nulle part, et que leurs attentes correspondront à la réalité. Ensuite, nous ferons d'autres propositions en offrant des collections riches et variées, des temps de lecture partagée et plein d'animations. On a évoqué tout à l'heure l'importance de l'approche sensorielle. J'espère qu'on proposera du spectacle vivant, de la musique, du conte, etc. Je pense qu'en particulier pour la petite enfance, il est important de proposer des histoires, mais aussi de varier au maximum les façons de les raconter sans oublier la dimension ludique.

Sophie RAT

Merci. Merci à chacune d'entre vous pour ces exposés qui sont riches. On aura donc compris que chaque projet est unique, mais en fin de compte, des liens existent, des points communs tels que la parentalité et

surtout les espaces de travail interprofessionnels. Si vous le souhaitez, nous réservons un petit temps à vos questions. Avez-vous des questions à poser aux intervenants ? S'il n'y a pas de question, nous pouvons passer à la conclusion de Marie Bonnafé.

Conclusion

► Marie BONNAFÉ

Présidente de l'association A.C.C.E.S., psychiatre psychanalyste

Madame Sabine Fourcade, qui accompagne depuis plusieurs années nos projets, était déjà bloquée depuis quarante minutes dans un train lorsqu'elle nous a envoyé un message. Elle est fort désolée de ne pouvoir nous rejoindre. Cela me donne l'occasion de remercier la fondation SNCF (*rires*) et tous les efforts qu'elle fait pour encourager le travail des bibliothèques en petite enfance.

Madame Sabine Fourcade, Directrice générale de la cohésion sociale au Ministère des Affaires Sociales et de la Santé, a envoyé ce message :

« Je regrette d'autant plus [de ne pouvoir être parmi vous] que je suis convaincue que faire aimer les livres aux tout-petits est un formidable outil d'insertion sociale et professionnelle et plus encore un outil de liberté pour permettre aux hommes et aux femmes de demain d'être libres et de se nourrir de toute la science, la conscience et la culture humaine ».

Je voulais dire que nous sommes à un moment de l'histoire. Le dernier discours de la Ministre de la Culture, Aurélie Filippetti, a conforté notre conception du « réseau résille » de bibliothèques dans le monde entier, travaillant sur une dynamique en éducation tout à fait différente, pour la petite enfance notamment, mais pas seulement. L'âge de la petite enfance est en fait loin de ne concerner que les seuls professionnels de la petite enfance, ou les seuls autres professionnels concernés par ce moment de la vie où l'on a un bébé. Bernard Golse en a donné un aperçu très important, tout comme Evelio Cabrejo Parra. Ce moment initial de la petite enfance est un moment de la vie où les inégalités sociales ne jouent pas sur le développement des individus. Comme l'a évoqué Evelio, les travaux de recherche les plus conséquents en la matière sont très certainement ceux qui ont été effectués à Genève et à Paris autour de Piaget, le fondateur de la psychologie cognitive, avec ses équipes qui travaillaient en étroite collaboration avec René Diatkine qui a été professeur à Genève - avec le Professeur Ajuriaguerra - et co-fondateur, avec le Profes-

seur Lebovici, du Centre Alfred Binet (13^{ème} arrondissement de Paris – ASM13).

Ces travaux fondamentaux portent sur le développement de l'enfant, dans son appréhension de l'espace, des premiers rudiments mathématiques de l'acquisition du langage.

Nous nous appuyons également sur toutes les découvertes plus récentes qui ont été faites, notamment par Evelio Cabrejo Parra, sur le langage et les premiers développements de la pensée. L'ensemble de ces travaux de référence, jusqu'à nos jours, ont montré qu'il n'y a pas de différences dans les premières acquisitions - s'agissant d'enfants en bonne santé - qui puissent être imputables de quelque façon que ce soit au milieu social où le tout petit est élevé.

Je voudrais souligner que, d'une part, cette approche culturelle est un problème difficile. D'autre part, la recherche, comme notre pratique, montre très nettement que, chez les enfants plus âgés par contre il y a nettement plus d'enfants perturbés (troubles psychiques d'apprentissage ou autres ou encore syndromes psychiatriques avérés) dans les milieux en difficulté qu'ailleurs. C'est ainsi. Les enfants d'une dizaine d'années sont plus nombreux dans les milieux en difficulté à devoir être suivis en consultation ou dans des établissements spécialisés. Peut-être cette constatation opposée à ce que l'on observe dans les premières années de la vie : l'égalité des enfants durant leurs premières acquisitions jusqu'à cinq ans, qu'il s'agisse de la bipédie, du langage et des autres mécanismes de la pensée propre à l'être humain crée une forme d'angoisse. Les avanies, frustrations, défauts éducatifs que les enfants subissent de fait quand ils grandissent représentent alors un problème particulièrement difficile à accepter de la part des adultes.

Dans tous les cas, la dimension esthétique, tout ce qui se range du côté de la culture et de l'art, nous permet de surmonter plus aisément les différences. Ceci fut toujours le cas d'ailleurs dans la tradition avec les berceuses, les comptines, les premiers récits.

Revaloriser cette première culture nous paraît donc de première importance.

Pour finir, je voudrais souligner deux choses. D'abord, je constate qu'en France, on est enfin en train de considérer d'une autre façon le travail avec la bibliothèque, le travail avec le livre, avec une pluralité des approches qui s'écarte des standards. Dans son intervention d'ouverture, Nicolas Georges a bien souligné cette évolution.

L'autre aspect, très actuel, que nous connaissons bien hélas est ce que viennent de dire Tamara Savitsky-Midena et Sylvie Amiche : il est recommandé que les crèches de Seine-Saint-Denis accueillent au moins 10 % de familles sous le seuil pauvreté et elles en accueillent de fait 30 %. Voilà la situation. Voilà où nous en sommes maintenant. Les difficultés de l'emploi essentiellement - c'est particulièrement grave en Seine-Saint-Denis -, les chiffres de l'illettrisme dans la Somme : voilà le paysage social dans lequel nous sommes maintenant plongés, pour la petite enfance et les familles, nous les cliniciens, nous les médecins et tous les éducateurs, tous les personnels de petite enfance et tous les bibliothécaires. Nous sommes là devant cette évidence qu'il existe une population en souffrance. Cette population, qu'est-ce qu'elle nous demande, dans le fond ? En premier lieu elle nous demande de ne pas la laisser tomber. Je me souviens, lorsque j'allais dans la Région Nord-Pas-de-Calais, au moment des débuts du projet « Lis avec moi » - j'y suis allée plusieurs années, jusqu'en 1995, pour animer un « observatoire » - des associations distribuaient des vivres à des personnes vraiment en très grande difficulté. Une parole m'est restée : une mère avait dit à une animatrice « quand on n'a plus rien, il nous reste la fidélité ». Nous n'avons pas le droit de laisser tomber ces familles. Cela tombe bien puisque, justement, nous sommes à une période relativement enthousiasmante où les projets s'étendent, même s'il est vrai que certains projets pour la petite enfance disparaissent, malheureusement. Ils continueront pour les enfants scolarisés. J'ai un petit pincement parce que les projets pour la petite enfance étaient tout à fait remarquables et les élus d'une grande ville ont décidé de poursuivre pour les écoles primaires, mais d'arrêter pour la petite enfance. On ne peut pas demander à tous les élus d'avoir une compétence. C'est

en ce sens que la dynamique avec tous les Ministères qui donnent des orientations est tout à fait importante, notamment le projet « Premières pages » ainsi que le soutien de la Direction des Affaires Sociales. Il faut se rendre compte que nous sommes dans une dimension de progrès sur le plan national et international : j'ai des brochures en portugais, parues à Sao Paolo, en Amérique Latine, de *La petite histoire des bébés et des livres* ; citons évidemment le projet « Book Start » exposé lors de notre précédente Journée interrégionale. Nous avons rencontré à la Foire internationale du livre de jeunesse de Bologne la responsable du projet belge flamand qui poursuit sa belle expérience et nous sommes en contact régulier avec la Belgique, le Mexique, le Maroc, la Tunisie...

Je voulais rappeler également qu'A.C.C.E.S. met en priorité ses projets avec vous. Des projets apparaissent ; d'autres reviennent. Ils sont en extension - et cela s'est passé ainsi jusqu'à présent - par des projets relativement petits, c'est sûr, mais qui ont une qualité particulière. Ce sont des ferments, ils ont valeur d'exemple.

Il est important de rappeler avec force nos orientations, nous montrons ainsi qu'il faut qu'il y ait une justice sociale. On n'imaginerait pas, en France, qu'il y ait une école maternelle qui s'adresse uniquement aux quartiers les plus favorisés. Nous ne pouvons pas imaginer que ces projets de livres pour la petite enfance soient réservés aux centres villes et aux 20 % de gens qui fréquentent facilement les bibliothèques. D'où l'idée pour A.C.C.E.S. de toujours centrer sur cette richesse des projets tels que la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis, les pouponnières, les populations les plus pauvres, les plus défavorisées de Seine-Saint-Denis et toujours sans exception, d'impliquer la bibliothèque car cela engage l'avenir. Et d'ailleurs je crois que nous pourrions appeler cela « nos petits ateliers d'artistes ». C'est un travail culturel. Ce n'est pas comme l'école. Bien sûr l'objectif est de toucher toute la population des grandes villes et des zones rurales ! Ce serait parfait. Ce qui est certain c'est qu'il est très important de maintenir une proximité de service de bibliothèque, dès la petite enfance alors que les familles sont plus concernées. De telles pratiques qui ont peut-être l'air modestes, mais elles nous enrichissent plus lorsque nous faisons les observatoires sur les

expériences que nous menons. Nous avons la preuve sur le terrain que c'est cela qui va être non seulement le plus près d'une pratique à développer, avec ces projets où l'esthétique des albums est privilégiée ainsi que le talent pour les raconter, mais également que c'est cela qui va porter, de manière la plus rigoureuse, les idées théoriques. Je rappelle que Lokzy a été seulement une crèche : une expérience unique. Combien y avait-il d'enfants dans cette crèche ? Regardez l'importance qu'elle a eue en Europe et dans le monde entier ! Pour nous, elle a été un exemple, un modèle. Ce sont de très petites expériences, mais qui sont tellement riches. C'est là que je parle d'ateliers d'artistes parce qu'il y a une réelle révolution dans la pensée de la façon dont le cerveau humain se développe. Les enfants de Lokzy, on les laissait marcher sur le sol dur, escarpé ! Cela choquait beaucoup à l'époque. Mais surtout, le langage était utilisé d'une façon complètement différente. On peut faire le parallèle avec beaucoup d'expériences de psychanalystes... de telles expériences étaient très limitées. Je pense que, quand il y a une dimension culturelle, il faut être convaincu, comme si on faisait un atelier d'art plastique en se disant « c'est ça qui marchera mieux que le reste » et qui se diffusera le mieux.

À propos d'autisme, j'avais amené *Nous et l'innocent*, le livre de Fernand Deligny. Il a justement été précurseur de la façon dont on peut aborder ces enfants hors du langage. Il a surtout apporté une dimension poétique à ses équipes prouvant que, sans cette dimension de l'art et de l'esthétique, on ne peut sans doute pas traiter et aborder convenablement des organisations de la pensée qui sont si différentes.

Remercions Bernard Golse de nous avoir si bien rendu plus familier le monde « à part » de ces enfants, Evelio Cabrejo Parra de nous rendre proche la pensée du bébé et les créateurs qui nous offrent des œuvres sans lesquelles nous ne ferions rien. Merci à vous tous qui réalisez des projets livres et bébés, toujours novateurs. Les bébés, tout en étant extrêmement proches, recèlent encore beaucoup d'inconnu. Ils sont appelés, dans le demi-siècle à venir, je crois, à nous apprendre énormément de choses.

Donc, nous poursuivrons de telles rencontres.

Sophie RAT

Il nous reste à vous remercier, Marie Bonnafé, pour cette conclusion et souhaiter à tous un bon retour dans vos établissements pour poursuivre le travail. 